

M. Gullot

Le Samedi

VICTOR ARCHAMBAULT
LIBRAIRE-STATIONNER
SEEBROOKE, Que.

Vol. XII. No 52
Montreal, 25 Mai 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c



Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
Organe du Foyer DomestiqueABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante : si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame ; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 25 MAI 1901

CARNET EDITORIAL



On sait, dit l'*Illustration*, combien l'appendicite est à l'ordre du jour dans les sociétés médicales. Maladie, sinon nouvelle, du moins incontestablement beaucoup plus fréquente depuis quelque dix ans qu'elle ne l'était auparavant, elle est l'objet de nombreuses hypothèses relativement à ses causes, toujours obscures, et parmi lesquelles on a invoqué depuis la grippe jusqu'aux fragments d'émail provenant de la batterie de cuisine moderne.

Or voici que M. El. Metchnikoff vient d'apporter, à l'Académie de médecine, une série d'observations qui mettent en cause un élément auquel on n'avait pas encore songé : il s'agit d'habitants accidentels du canal intestinal qui fréquemment établissent leur domicile dans l'appendice, se fixent dans sa muqueuse, et perforent

même ses tuniques, déterminant ainsi des inflammations et des suppurations plus ou moins localisées, et même des péritonites.

Est-ce là toute l'étiologie des appendicites ? Vraisemblablement non ; mais l'origine helminthique de cette affection paraît tenir une place importante parmi ses causes, si l'on s'en rapporte aux observations très caractéristiques, citées par M. Metchnikoff, et aux cas de guérison d'appendicite obtenus par les vermifuges.

En tout état de cause, il sera sage de se conformer à l'avis des chirurgiens, qui pensent que l'appendicite doit être opérée surtout à froid, c'est-à-dire après la disparition de tous les phénomènes inflammatoires ; et alors, avant d'en arriver à la cure radicale, le diagnostic médical aura pu être établi, et un traitement anthelminthique aura pu être institué à l'occasion.

Rien n'est plus facile, en effet, que de savoir si notre intestin est habité par des vers nématodes, car à défaut du corps du délit, l'examen microscopique des selles révèle l'existence d'œufs, caractéristiques de leur présence.

Quoi qu'il en soit, il paraît d'une hygiène élémentaire, en présence de ce nouveau danger, de se méfier plus que jamais des légumes crus, et aussi des fraises (toujours cultivées dans des terrains abondamment fumés), et de l'eau non bouillie ou non filtrée.

* * *

...La recherche d'un appartement ? qu'est-ce que cela a de commun avec le savoir-vivre ? Le journal la *Mère et l'Enfant* répond ainsi :

Ah ! vous croyez que le choix de votre logis n'a rien de commun avec le savoir-vivre, detrompez-vous ; on ne juge pas seulement de la bonne éducation d'une femme, de son tact, de son bon goût, de son jugement par sa conversation, ses manières et sa toilette. On en juge encore bien plus d'après son intérieur. Il y a des femmes intelligentes qui ne savent point rendre leur logis agréable, et cependant c'est une chose essentielle. Pour retenir à la maison le mari, pour lui apprendre à aimer son foyer, il faut s'arranger de manière non seulement à ce qu'il s'y trouve bien mais mieux que nulle part ailleurs.

J'ai connu dans ma vie bien des femmes, d'ailleurs très honorables, bonnes mères de famille, sérieuses, qui avaient le très grand tort de regarder comme chose à peu près indifférente, je ne dirai pas la propreté de leurs maisons, mais ce je ne sais quoi qui leur donne, même avec la plus extrême simplicité, un air de bonne grâce et de confort qu'on trouve même dans les plus modestes masures, quand la femme se plaît chez elle et se préoccupe d'ajouter au bien-être de ceux dont elle a pour mission de rendre la vie douce et aimable.

Cherchons un logis, après nous verrons comment on peut, comment on

doit le rendre agréable, en se réglant toujours, cela va sans dire, sur la situation de fortune dans laquelle on se trouve.

Deux choses doivent surtout être prises en considération dans le choix d'un logis : l'hygiène et le voisinage.

Les rez-de-chaussée à moins qu'ils ne soient élevés de quelques marches, — la présence des caves est indispensable, — sont quelquefois humides et, dans les grandes villes toujours très sombres, au moins dans la mauvaise saison. On y entend beaucoup plus de bruit qu'aux autres étages, et si l'on n'a pas l'ennui de faire l'ascension d'un ou deux étages, on a celui d'entendre rouler les tramways, les omnibus, les voitures de toutes sortes ; ouvrir ses fenêtres est quelquefois impossible... Enfin, les rez-de-chaussée dans les villes un peu importantes sont loin d'avoir les sympathies des gens paisibles, des personnes délicates de santé qui ont besoin à la fois de tranquillité, d'air pur et de lumière.

Mesdames, songez que ces trois choses sont la moitié de la santé et qu'on ne les remplace par aucun tonique.

Un loyer élevé — hélas ! il semble que plus on bâtit de maisons et plus on augmente le prix des appartements ! — est une lourde charge pour un budget restreint, mais nous engagerons toujours nos lectrices à faire des sacrifices d'une autre sorte, plutôt que de s'enfermer, elles, leurs maris et leurs enfants, dans un appartement exigu, mal situé, dans une rue sombre, étroite, et par conséquent malsaine.

J'ai connu, il y a quelques années, une très honorable famille dont le chef fut appelé dans l'intérêt de sa position, à habiter Paris pendant quelques années. On ne le souhaitait pas, mais il n'y avait pas moyen de reculer ; l'avenir y était engagé.

Il y avait huit enfants !... La question du logement préoccupait vivement la mère de famille, une femme pleine de raison et de bon sens qui avait toujours conduit sa maison avec une sagesse parfaite. De concert avec son mari, son parti fut vite pris : "Il faut avant tout, se disent-ils, sauvegarder la santé de nos enfants enfants qui n'ont pas été jusqu'à présent habitués à vivre dans des bonbonnières. Nous louerons un appartement où ils puissent respirer à l'aise, voisin, si c'est possible, d'une promenade ou d'un jardin public... Il faut nous attendre à être obligés d'y mettre un bon prix. Nous serons donc obligés de nous restreindre d'autre part ; du côté de la toilette, nous serons plus simples, et nous n'y perdrons rien ; nous recevrons très peu, seulement ce qui sera indispensable... Je ferai plus de choses par moi-même, dit Mme F... — Je fumerai moins de cigares, ajouta son mari, nous irons peu au théâtre ; nous ne nous laisserons pas entraîner par les mille séductions — je ne parle que de celles qui sont honnêtes — de la vie parisienne."

Le projet fut mis à exécution : M. et Mme F... louèrent un appartement relativement vaste où ils passèrent cinq années. Quand ils revinrent en province avec leurs huit enfants, tous robustes pleins de vie et de santé, Mme F... disait : "Combien je me félicite de n'avoir pas imité certaines femmes qui n'ont pas le courage de se restreindre du côté de la toilette et des plaisirs ! Non seulement, mes enfants ont conservé leur santé excellente mais mon mari a toujours trouvé notre logis agréable."

MISTIGRIS.

SES PETITS COUACS

Mme Flûte entendit dire par quelqu'un que le pétrole a une odeur *sui generis*.

Mme Flûte, qui aime à s'instruire, demanda la signification de l'expression : une odeur *sui generis*. On lui expliqua que cela veut dire une odeur spéciale.

Récemment, il fut question de l'arrivée à Paris du prince de Galles.

—Vient-il ici par un train de voyageurs ordinaire ? demanda une dame.

—Oh ! non, s'empressa de répondre Mme Flûte, il voyage dans un train *sui generis*.

Et, comme on s'étonnait de ce terme bizarre, elle ajouta avec un air de supériorité que cela signifiait que le prince voyageait dans un train spécial.

QUANT ON VEUT DES RAISONS

Devenu veuf après vingt-cinq ans de ménage, X..., qui dépasse aujourd'hui la cinquantaine, va se remarier avec une jeune fille.

Un ami lui dit :

—Ne trouves-tu pas que ta fiancée est bien jeune pour toi ?

—Bien jeune, s'écrie X..., mais elle a exactement l'âge de ma première femme quand je l'ai épousée.

PAS EXIGEANT

Le père —Monsieur, je donne à ma fille \$20,000 de dot. Je crois qu'il y a là de quoi payer les déjeuners du ménage, et vous, qu'apportez-vous pour les dîners ?

Le prétendant —Dame, Monsieur, quand on déjeune si bien, on n'a pas besoin de dîner.

UN COMPLIMENT

Un jeune poète rencontre un critique auquel il a envoyé son premier livre de poésies.

—Dites-moi franchement, cher maître, que pensez-vous de moi ? lui demanda-t-il.

—Très franchement, répond le critique, je vous ai toujours tenu pour un garçon intelligent

—Ah ! dit le poète flatté, avez-vous lu le recueil que je vous ai envoyé ?

—Oui, oui, et malgré cela, je persiste dans mon opinion.

LEURS TRUCS

Minette.—Toto, fais semblant de me battre et je vais pleurer ; puis maman me donnera un morceau de gâteau et on partagera.

ENTRE VIEUX



Riflard.—Tenez, voici une pipe de cinq louis.
Peplum.—Saint Louis ne fumait pas la pipe, vieux blagueur.

LA PROMESSE

Il était écolier, elle était écolière ;
Elle s'appelait Lise, il s'appelait Firmin ;
Elle, panier au bras ; lui, sac en bandoulière,
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.
Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !
Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :
" Firmin, je t'aimerai lorsque j'aurai vingt ans ! "

Mais elle est morte à quinze ans et Firmin l'a pleurée.
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta ;
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,
A l'ombre d'un rosier que son ami planta.

Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et, tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,
Le jeune homme sentit — et son âme trembla —
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit-là.

JEAN RAMEAU.

LA PRIERE

Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi les instincts de son cœur, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu, et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâce, pour adorer ou pour apaiser. C'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter le fardeau de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

Personne ne méconnaît la valeur morale de la prière. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'ils les exaucera.

GUIZOT.

QUELQUE CHOSE DE CHANGÉ

—Décidément, il est temps que je prenne ma retraite, je dors mieux chez moi qu'à mon bureau.

ROUBLARD

Le parvenu.—Ah ! vous vous tordez parce que j'ai été blakboulé aux élections. Je vous flanque à la porte.

Jean.—Ah ! c'est comme ça. Eh bien, je vais vous dire vos quatre vérités, et toute la maison va l'entendre. Oui, c'est indigne d'avoir voulu faire croire aux pauvres électeurs que vous étiez un ancien ouvrier ; vous avez la mise trop distinguée, et j'ai trop l'habitude des grands seigneurs pour ne pas voir que vous mentiez en vous disant un descendant de roturiers. Je ne vous cache pas que j'ai raconté tout ça dans le quartier.

Le parvenu.—Jean, j'ai trop d'esprit pour me fâcher quand je m'entends dire mes vérités. J'aime la franchise, et pour vous le prouver, je vous garde et même je vous augmente.

BIEN ÇA

La dame.—Eh bien, Mathurine, comment va maintenant votre mari ?
La fermière.—Oh ! pas bien du tout, le pauvre cher homme, il souffre toujours de son rhumatisme exclamationnaire.

La dame.—C'est un rhumatisme inflammatoire que vous voulez dire, n'est-ce pas, Mathurine ? Exclamationnaire veut dire : qui fait pousser des cris.

La fermière (d'un ton convaincu).—C'est ça aussi, c'est bien ça, il n'a fait que hurler toute la nuit !

???

C'est Beaumarchais qui a dit : "Aux qualités que l'on exige chez un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui soient dignes de leurs valets ?"

TÉNACITÉ DE COMMIS-VOYAGEUR

Un voyageur en vins se présente chez un particulier et lui offre "un excellent vin blanc à un prix fabuleux de bon marché".

Le monsieur, ennuyé, répond qu'il n'a pas besoin de vin blanc, mais le voyageur insiste, et le particulier se voit, de gueurre lasse, obligé de le faire jeter à la porte.

Quelle n'est pas sa surprise de voir, deux minutes après, le voyageur rentrer dans son salon.

—Comment, s'écrie-t-il, encore vous ! mais je viens de vous mettre à la porte !

—C'est vrai, reprend le placier, mais c'était pour du vin blanc... J'ai également du vin rouge.

A L'ÉCOLE

Le maître.—Toto, nommez quelqu'un d'importance qui n'existait pas il y a cent ans.

Toto.—Moi !

UN OPTIMISTE

Biff.—J'ai cassé un miroir ce matin.

Tiff.—Cela t'assure sept ans de malheurs.

Biff.—Et aussi, sept ans de vie ? Alors ça me va.

BON CŒUR

Un mendiant s'approche du riche baron Kalsac, en disant d'une voix suppliante :

—Je vous demande pardon, monsieur...

—Je vous l'accorde, interromp vivement le baron, et il continue son chemin.

A PROPOS DE PHOTOGRAPHIE

Mlle Vieillot.—Je regrette de n'avoir que celle-ci, car elle est un peu vieillie.

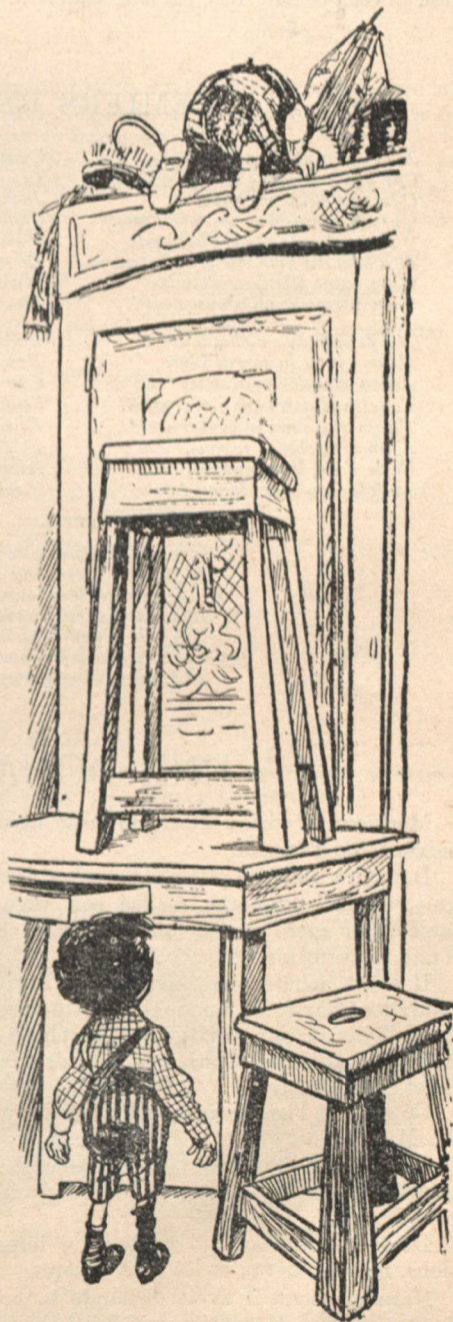
Gatien jeune.—C'est vrai, mais c'est si bien vous.

LE PRÉCÉDENT

Toto (6 ans).—Je ne sais pas si le monde arrivera à vivre 500 à 600 ans.

Jeannette (8 ans).—Non. Le bon Dieu en a déjà fait l'expérience ; mais ils sont devenus si méchants qu'il a été obligé de les noyer.

FRAGILE ÉCHAFAUDAGE



Voix d'en haut.—Eh ben, viens-tu ?

Toto.—Dis donc, vieux, pour monter là-dessus, est-ce bien solide?... et puis l'armoire supporterait-elle le poids de deux hommes ?

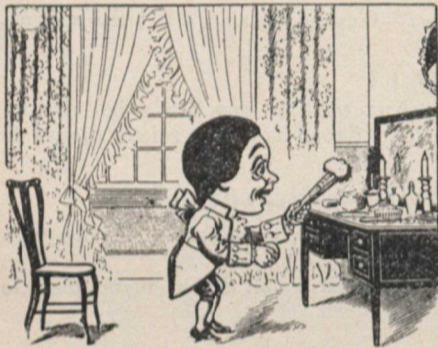
TERRIBLE VENGEANCE



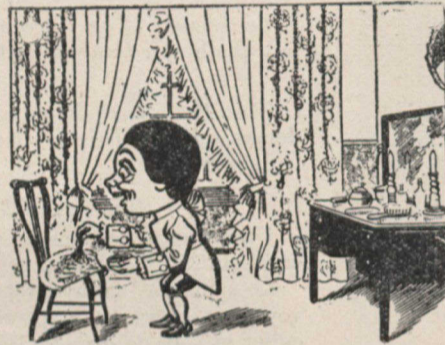
Toto.—Boo ! hoo ! hoo ! Oh ! je me vengerai bien de Jeannette qui a été faire des plats sur mon compte...



...Comment m'y prendre ? Tiens, voici la tabatière de grand-papa. C'est de la munition de guerre, ça !...



...Puis voici l'éventail de Jeannette. Son beau va venir ce soir. Bon, j'ai mon affaire...



...Ouvrir l'éventail, y répandre du tabac à priser, généreusement, sans mesquinerie...

PREMIERS REGRETS

Je suis maintenant demoiselle
Car hier ont sonné mes quinze ans,
C'est une existence nouvelle
Qui me donne bien des tourments.
" De tes jouets perds l'habitude
M'a bien dit hier soir grand'maman ;
" La jeune fille dans l'étude
" Doit trouver un amusement !

Ma poupée aux riches toilettes
Hélas ! je ne la verrai plus.
Adieu succulentes dinettes
Tous les plaisirs que j'ai connus !
J'apprends avec la couturière
A coudre robes et jupons,
Et de Rose, la cuisinière,
Je dois écouter les leçons !

Quand chantaient dans l'herbe fleurie
Les sauterelles, les grillons,
Je roudissais dans la prairie
Chassant les joyeux papillons.
Puis c'était un plaisir unique
De cueillir roses et bluets.
Maintenant de la botanique
Faut que j'apprenne les secrets !

Lorsque maman reçoit le monde
Près d'elle je reste au salon,
Car il faut que je me morfondre
Selon l'usage et le bon ton.
Et si près de là j'entends rire
Et s'amuser d'autres enfants,
Alors l'ennui me force à dire :
" Ah ! quel chagrin d'avoir quinze ans ! "

REFRAIN

Comme le temps passe vite
Et je le dis entre nous :
" Je regrette mes joujoux
Et voudrais être encore petite ! "
Oui je le dis entre nous :
Je regrette mes joujoux
Et voudrais être encore petite !

H. MOREAU.

UNE DONATION

Monsieur Meuriau était un petit homme court, assez rustaud, d'une soixantaine d'années.

Demeuré dans les affaires jusqu'au seuil de sa vieillesse, il avait, en quittant la bonneterie, réalisé son rêve de commerçant lassé d'être entre quatre murs et deux comptoirs au fond d'une rue sans air.

Il avait acheté aux environs de Paris, au village de Saulx-les-Chartreux, une maisonnette avec jardin où, comme il le disait, non sans geste d'emphase poétique, " il aimait à planter ses choux dans le cadre de la nature féconde et bienfaisante."

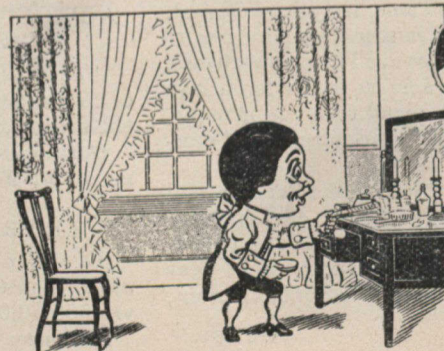
Ce goût de l'emphatique était une des caractéristiques de M. Meuriau.

Un atavisme lui avait laissé au cerveau le culte de l'imagination avec certaines idées sur la grandeur et la solennité.

De ce fait, tout ce qui brillait lui imposait, les décorations, même fausses, et les gens décorés.

Naturellement, il avait demandé la croix au ministère du commerce. Même il avait failli l'avoir, au bon temps du président Grévy. Mais la personne qui s'en occupait n'avait pas réussi dans ses dernières démarches.

M. Meuriau avait, à cette époque, fait pourtant tout le



...Puis refermer la tabatière, la remettre à sa place et attendre les événements.



Jeannette.—Oui, dites à M. Lebellard que je descends à l'instant. (A part.) Sans me vanter, me voilà fort bien. Si je ne l'ensorcelle pas ce soir, je serai bien surprise.

nécessaire. Son intermédiaire, un ancien employé de chez lui, nommé Talgrain, avait été choyé durant deux mois. Déjeuners, dîners, fêtes et théâtres, M. Meuriau lui avait tout offert sans lésiner et même quelque argent de poche sous la couleur d'un prêt non encore remboursé.

Puis les mois s'étaient écoulés. Talgrain avait quitté Paris. Les présidences suivantes s'étaient montrées moins accessibles. Bref, M. Meuriau avait entendu sonner l'heure de la retraite sans avoir pu passer à sa boutonnière le fil de ruban rouge.

Mais philosophe intentionniste, il se consolait de ce déboire en s'intéressant plus particulièrement aux écoles de Longjumeau dont il apercevait les toits de sa fenêtre par delà la vallée de l'Yvette étendue sous ses regards.

C'est qu'au moment où commence cette histoire il était encore temps de s'inscrire pour la fournée des palmes académiques et avec quelques protections, celle du maire et du conseiller général, ce serait bien le diable s'il n'y arrivait pas.

Ainsi M. Meuriau se berçait de douces pensées, entre son chat noir Bertram et sa bonne, Justine, une fille de quarante ans devenue gouvernante depuis la mort déjà lointaine de Mme Meuriau.

II

Un matin, M. Meuriau s'occupait avec Justine et le jardinier de l'échenillage des arbres fruitiers, lorsque le facteur sonna et remit à la bonne une lettre et les journaux.

En voyant le mouvenant, M. Meuriau se tourna vers le jardinier, qui regardait également, le sécateur en l'air.

—Ça, voyez-vous, Eloi, fit M. Meuriau, c'est un contre-ordre de notre maire. Il n'y aura pas de whist chez lui aujourd'hui mercredi. Je le parierais.

—Et vous auriez perdu, monsieur, dit Justine qui avait entendu, car ça n'est point une lettre de Longjumeau. Oh ! non !

Elle s'arrêta, regarda, puis reprit :

—C'est une lettre de... de... Milano. C'est d'Espagne, je reconnais le timbre.

—Donne.

M. Meuriau sourit, ayant mis ses lunettes.

—Ça un timbre d'Espagne ! fit-il. Tu t'y connais. Milano, c'est Milan parbleu. La lettre est d'Italie, friponne, mais qui diable peut bien m'écrire ? Il fit sauter le cachet, ouvrit la feuille, la tourna, courut au nom du signataire.

—Chevalier Buarini, commandeur du Sophi en Perse, officier de la Kasbah, grand maître de l'ordre des Romanichelli, décoré de plusieurs autres ordres étrangers. Qu'est-ce c'est que ça !

M. Meuriau fut prudent.

Sa nature un peu renfermée le conseilla d'ailleurs fort à propos.

Il remonta vers la véranda du salon et se laissa choir dans son fauteuil favori au loin des regards indiscrets, et là, lui :

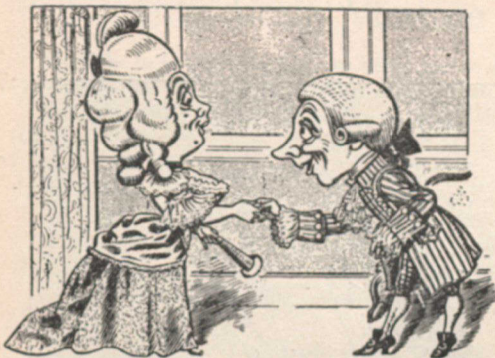
" Monsieur,

" Les hommes sont parfois des êtres de malédiction aux mains de la destinée. Je suis un de ces ferments dissolvants tombés dans le creuset humain pour la honte même de l'humanité. Le crime engendre le crime et je suis devenu coupable.

" Ne vous arrêtez pas à ce préambule, qu'inspire le vif remords d'une existence navrante et que je n'ai point dessein de vous conter. Mon nom vous est totalement inconnu. Parvenu à une situation que d'autres envieraient, décoré, comme vous devez l'être vous-même après la vie laborieuse que vous avez menée, il m'est interdit cependant par la plus extrême prudence de vous avouer les liens de famille qui nous unissent étroitement. Ce serait découvrir un secret que quelqu'un de vos proches a jalousement gardé jusqu'à la mort... et d'ailleurs à quoi bon ?

" Qui sait si cette lettre ne sera pas la première et la dernière que vous aurez à lire de moi. La vie est si bizarre. Mort véritable ou mort morale, je suis, de par la loi qui régit le monde et fait de nous des poussières

TERRIBLE VENGEANCE — (Suite et fin)



M. Lebellard. — Oh ! mademoiselle, vous êtes ravissante...
Jeannette (à part). — Je m'y attendais. Avant une demi-heure, il me demandera ma main.



Jeannette (s'éventant vigoureusement). — Il fait une chaleur atroce, n'est-ce pas ?



M. Lebellard. — Kerchoooooo !
Jeannette. — Frshooooo !

emportées dans de tourbillon cosmique, je suis un de ceux qui vont à tout jamais disparaître et volontairement se livrer au néant. Si j'entre au monastère, la porte que le prieur fermera derrière moi fera en retombant le même bruit qu'une porte de tombeau et tout s'ensevelira de ma mémoire néfaste.

“ Si je n'ai point été abusé—et Dieu le veuille !—ma lettre vous parviendra. Ah ! tous les efforts de mon âme sont pour qu'elle vous parvienne. Il me serait douloureux de songer que j'ai pu réparer quelque chose des dommages causés durant ma vie et qu'un simple hasard postal empêcha tout.

“ Je sais combien, monsieur, vous devez être intrigué par le mystère même de ces révélations familiales. Que ne puis-je confesser mon cœur à votre bonté ! Je sais par un de ceux qui eurent le bonheur de vous approcher quel homme vous êtes. Aussi ai-je pris le grand parti de m'adresser à vous pour vous prier d'accepter la réparation de mon existence criminelle. Je veux que vous soyez mon héritier, mon légataire universel. Ne refusez pas, surtout lorsque vous saurez qu'il s'agit d'une somme considérable. Pensez qu'il vous sera loisible de faire le bien en mon nom et au vôtre, et que ce bien sera comme la goutte de rosée accordée au damné implorant et souffrant dans son enfer.

“ Ecrivez-moi aux Capucini di Carte, vià Nolita Milano, si je puis vous en dire davantage. Un de nos frères me fera tenir votre lettre en ma retraite et croyez-moi, dans la pénitence absolue, votre dépendant.

CHEVALIER BUARINI,

“ Commandeur du Sophi en Perse, officier de la Kasbah, grand maître de l'ordre des Romanichelli, décoré de plusieurs autres ordres étrangers.”

Sa lecture finie, M. Meuriau se tâta, essuya ses lunettes, et recommença deux fois, trois fois, à lire cette étrange missive. Plus il en analysait les termes et moins il comprenait. Il ne restait en lui qu'un trouble inouï, une inquiétude, et son esprit vagabondait à la poursuite des vérités qui avaient pu lui être dérobées par les siens avant leur mort.

Deux jours durant, Eloi et Justine le virent absorbé et ne parvinrent pas à lui tirer une parole.

Le lendemain soir, M. Meuriau fut à Paris et, d'un café, il écrivit qu'il acceptait sous condition que l'héritage fût libre de toutes charges et qu'un testament déposé lui permit de savoir, après un an, la vérité sur le secret de famille dont il se déclarait plus préoccupé encore que du chiffre du don.

Trois jours après, le chevalier lui répondait :

“ Monsieur,

“ Que ne puis-je vous donner un autre nom, celui qui vous convient et qu'en mon âme je prononce à toute heure, Ma reconnaissance est sans bornes. Vous venez de me procurer la plus grande joie, je devrais dire l'unique joie qu'il m'ait été donné d'éprouver sur cette terre. J'ai baisé votre signature et la vie, grâce à vous, me fut un instant légère.

“ Jacquesce à toute vos conditions.

“ La somme que je vous lègue est nette de toutes charges. Vous n'aurez qu'à la prendre où elle est déposée aux environs de Paris.

“ Dans le testament que je laisse en votre nom chez un notaire qui vous sera indiqué le jour même où la somme—près de neuf cent mille francs—vous sera découverte, j'ai ajouté que mon titre de noblesse transmissible à ma volonté passerait sur votre tête, s'il vous est agréable, et je me flatte de l'espoir qu'en souvenir de moi vous le porterez !

“ Mais il a quinze cents francs de droits divers à acquitter aux chancelleries. En entrant au couvent des Capucini, j'ai fait un complet abandon de tout l'argent que j'avais apporté en Italie. Je voudrais qu'il fût dit pour quinze autres cents francs de messe dans les églises pour le repos de mon âme. Vous recevrez avec cette lettre une clé, c'est la clé du trésor ! Gardez-la précieusement. Aussitôt que les trois mille francs nécessaires me seront parvenus, vous vous trouverez envoyé en possession de vos droits et vous aurez les papiers indispensables établissant la donation, ainsi que le brevet de chevalier.

“ Soyez heureux. L'argent m'est odieux comme ma dépouille, je vous aime de m'en débarrasser. Adieu. Priez pour moi.

“ CHEVALIER BUARINI.”

M. Meuriau ne vivait plus depuis qu'un grand mystère s'était installé en tyran dans son cerveau.

Etre riche ! Avoir un titre ! Savoir ! cela valait bien une bonne œuvre de quinze cents francs et quinze cents francs de droit ! Il les aurait jadis donné pour un bout de ruban rouge. Allait-il hésiter maintenant !

C'était de l'argent aventuré, c'était certain. Mais si l'on ne croyait à rien, il n'y aurait moyen de rien faire dans l'existence. Et puis ces lettres avaient de l'accent, de la sincérité. Ce fut ce qui le décida.

Il envoya la somme le lendemain.

Courrier pour courrier, Talgrain, — car c'était lui, l'auteur de cette machination, — lui répondit sur un papier à en-tête chipé dans un commissariat de police.

“ Milano, 3 juin 1897.

“ Monsieur,

“ Nous avons saisi et incarcéré tantôt un soi-disant chevalier Buarini, porteur de trois mille francs, qui nous ont paru, d'après une lettre de vous, vous avoir été escroqués par ce hardi filou.

“ La somme a été séquestrée. Ne vous occupez pas de la ravoir. Les finances italiennes sont en si mauvais état, que les fonctionnaires de l'administration de police l'ont partagée entre eux immédiatement à titre d'appointementst.”

Le Commissaire principal,

(Signature illisible.)

— Ah ! bien ! fit M. Meuriau, en recevant ce paquet, et il tomba dans les bras de Justine.

C'était là les deux premiers mots qu'il prononçait depuis huit jours.

GEORGES LOISEAU.

LA VIE DE BUREAU

Plumard. — Il arrivera sûrement un moment où tous les métiers seront faits par des machines.

Buward. — Mais le nôtre, jamais, c'est un travail de l'intelligence, une machine ne peut pas faire ça !

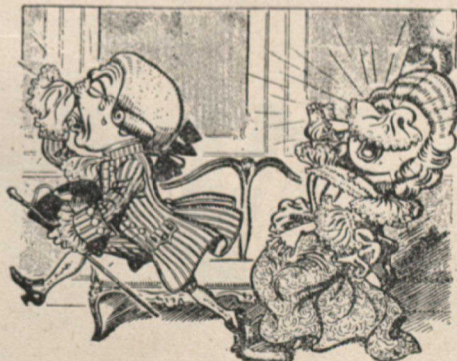
DURAPIAT ET SA BONNE

— Mon enfant, si vous voulez rester ici, il faut que vous perdiez votre sale habitude de brosser les vêtements tous les jours. Ça les use.

UN ENDURCI

Mlle Emma. — Vous êtes extraordinaire de faire encore la cour aux jeunes filles quand vous n'avez plus un seul cheveu sur la tête.

Duroc. — Eh bien, je n'en suis que plus crâne !



M. Lebellard (battant en retraite). — Tchou ! ah si... tchoo ! c'est af... tchoo ! un tour à... tchoo !... Jamais... tchoo !...



Le père. — Que signifie ce tintamarre ?
Jeannette. — Grand-papa... atchoo ! doit avoir laisser tomber du tabac ac... ac... chou ! Et dire qu'il était ma dernière chance. Hi ! hi ! hi... tchoo.



L'ODYSSÉE D'UN LECTEUR DU "SAMEDI".

Une Vraie Victime du Devoir

Comme je traversais, par un beau matin de printemps, le parc Monceau, je fus frappé de l'air affligé d'un homme assis sur un banc.

Je pris place à côté du désespéré, et de cet accent dont on n'use que les matins d'enterrements, j'exhalai :

— Ah ! la vie est une bien triste chose !

L'homme me regarda :

— J'allais le dire... proféra-t-il d'une voix lasse.

Et un soupir formidable sortit de sa poitrine, qui déplaça le gravier de l'allée et jusque dans le massif d'en face alla faire frissonner les lilas...

— Serait-ce indiscret de vous demander ce que vous faites ici ? insistai-je.

— Ce que je fais ? continua de sa voix brisée l'homme, je cherche à éviter les sauvetages...

L'étonnement et la curiosité me muèrent soudain en un énorme point d'interrogation, et il n'en fallut pas plus pour qu'il expliquât ce rébus :

— Tel que vous me voyez, narra-t-il, j'ai quatre médailles de sauvetage.

... Quatre médailles qui m'ont valu chacune les pires ennuis, et comme le sort paraît s'acharner à me fournir des occasions de sauvetages, je vais essayer à partir d'aujourd'hui de passer mon temps dans cet endroit paisible, fréquenté seulement par des enfants et des nounous. Ce sera bien le diable si je ne puis y vivre sans être forcé de devenir encore un héros !...

Tenez, cette médaille-là, je l'ai eue pour avoir arrêté un cheval de maître emballé au bois de Boulogne. J'ai failli être coupé en deux et j'ai eu une côte enfoncée... Si vous saviez comment m'a traité le cocher ! Il s'était laissé glisser tout doucement au premier signe de danger pour laisser la bête à elle-même, la voiture étant vide... Et il comptait sur ce petit accident :

1° pour avoir un autre cheval, celui-ci ne lui plaisant pas ; 2° pour toucher une commission sur l'achat de la nouvelle bête ; 3° pour en toucher une autre sur la réparation du véhicule ; 4° pour recevoir

de son patron une indemnité pour une signifiante contusion... Mais voilà-t-il pas que je me jette à la tête du cheval et que je l'arrête ! J'ai rarement reçu autant de sottises !... Cette seconde médaille m'a été décernée pour avoir retiré de la Seine une femme qui se noyait... Ah ! mon bon monsieur ! qu'est-ce que j'ai pris pour mon rhume, c'est le cas de le dire !... Je n'ai jamais reçu en plein visage une bordée d'injures pareille à celle que m'envoya cette femme une fois que nous fûmes sur la berge ! Elle voulait mourir rapport à son mari, qui lui avait mangé son argent, et j'étais la dernière des brutes de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas !...

J'étais donc assez riche pour la faire vivre, que je voulais l'empêcher de mourir ?... Faut-il ajouter qu'elle m'avait mordu et que je restai trois semaines entre la vie et la mort, à cause d'un refroidissement que j'avais pris pendant qu'on rédigeait le procès-verbal ? Cette troisième médaille, c'est pour être accouru, un soir, au secours d'un agent qu'une bande de voyous voulait suriner... J'ai reçu d'abord un coup de couteau dans la cuisse et puis une de ces engueulades de l'agent ! Oh ! la la !... Il paraît qu'il attendait de les avoir sous la main pour en empoigner un et ficher le trac aux autres avec son revolver... Alors c'est lui qui l'aurait eue, la médaille, et peut-être de l'avancement avec !... La quatrième médaille, c'est pour avoir éteint un incendie chez mon patron, qui avait une usine de celluloid... J'ai été brûlé et puis flanqué à la porte... Est-ce que je savais, moi, que le patron, à la veille de faire faillite, comptait sur les Compagnies d'assurances pour arranger ses affaires ?... Et voilà à quoi m'ont conduit mon héroïsme et mon instinct de sacrifice... Enfin, j'ai fait un petit héritage, et ici, du moins, loin des incendies, des chevaux emballés, des rivières et des escarpes, je mènerai une vie tranquille dont... "

A ce moment, une grande clameur se fit entendre dans le jardin pas très loin et nous vîmes courir en tous sens promeneurs, bonnes, nourrices et enfant affolés ! Un chien enragé, là, en face de nous, sur la pelouse, se tenait en arrêt, gueule écumante, cherchant de quel côté il allait s'élancer ! En moins d'une seconde mon homme l'avait rejoint et, au risque d'être dix fois mordu, entamait la lutte et finissait par l'abattre d'un coup de bâton ! Mais presque en même temps, pris à partie par la foule accourue, qui croyait que c'était son chien à lui, il était à moitié assommé et, pour comble, se voyait dresser procès-verbal par un garde pour avoir marché sur la pelouse et foulé aux pieds une superbe plate-bande de giroflées !

UN MIRACLE



— Bon Dieu de bois !... un créancier... Seigneur, faites qu'un nuage me dérobe à ses regards.

(Un bureau de rédaction, 2 heures du matin.)

LE DIRECTEUR (entrant).— Pas de dépêche importante ce soir, Durand ?
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.— Mais si, monsieur le directeur. Très grave nouvelle. Trois mille Boers ont été massacrés par les Anglais à Bloem-kopje.

LE DIRECTEUR.— Pauvres Boers ! Y a-t-il longtemps qu'on le sait ?

LE SECRÉTAIRE.— Je l'apprends à l'instant par notre correspondant belge. Une dépêche est arrivée à Bruxelles il y a à peine une demi heure. Notre correspondant s'est précipité au téléphone, et il va l'occuper assez longtemps pour empêcher nos concurrents de recevoir la nouvelle, de sorte que nous allons être les seuls à la publier.

LE DIRECTEUR.— Pauvres Boers ! Un petit peuple si vaillant ! Oh ! que c'est triste. Pour un peu j'en pleurerais !

LE RÉDACTEUR (entrant).— Monsieur le secrétaire, notre correspondant belge téléphone à l'instant, pour dire que la nouvelle du massacre de trois mille Boers est fautive, l'erreur est due à une dépêche mal interprétée. (Il sort.)

LE SECRÉTAIRE.— Ah ! sapristi ! Vous l'avez entendu, monsieur le directeur, la nouvelle est fautive ! Les trois mille Boers sont encore en vie.

LE DIRECTEUR (s'arrachant les cheveux).— La voilà bien ma satanée deveine ! C'était fatal. Je tenais une primeur qui aurait fait monter mon journal de trente mille au moins, et crac il n'y a rien de fait !

LE SECRÉTAIRE.— Mais, monsieur le directeur, pour les Boers, n'est-ce pas heureux ?

LE DIRECTEUR.— Monsieur le secrétaire, si vous tenez à conserver votre place, tâchez de songer un peu moins aux Boers et un peu plus au journal ! Au revoir ! (Il sort.)

LE SECRÉTAIRE (seul).— Est-ce donc de ma faute à moi, après tout, si ces sales Boers ne veulent pas se laisser massacrer ! Ces coquins-là ne savent pas quel tort ils nous font !

AU MOINS

« Tous les malheurs de la vie sont soulagés par un mot de sympathie, qu'il s'agisse d'une piqûre de moustique ou de la perte d'un membre. C'est ce que comprenait bien Toto, l'autre jour, quand ayant montré son doigt légèrement coupé à son père, celui-ci lui répondit :

— Je ne puis rien y faire.

— Oui, tu aurais pu faire quelque chose, retorqua Toto, tu aurais pu dire : " Oh ! "

LA NOUVELLE

Minette.— Venez vite chez nous.

La voisine.— Qu'y a-t-il ?

Minette.— Il y en a un de nous autres qui est mort.

MOYEN RADICAL

Legrincheux est un ours renommé pour sa grossièreté et sa brutale franchise.

Dans un salon, on l'avait présenté dernièrement à une dame pas très jolie, mais assez coquette qui, aimablement, lia conversation avec lui. On parla toilette et parfum.



Le Seigneur, ému de cette prière, l'exauce immédiatement... Une brave femme secouant son tapis, cache l'infortuné dans un nuage de poussière.

— Vous vous poudrez beaucoup ? dit Legrincheux.

— Eh que voulez-vous ! répondit la dame en quête d'un compliment, quand on n'est pas jolie il faut bien avoir recours à l'art. Moi j'avoue franchement que je n'arrive pas à me changer à mon avantage, malgré la poudre.

— Essayez la dynamite, fit Legrincheux.

LE LANGAGE DU POÈTE

I

Emma.— Il paraît que tu viens d'épouser un poète, tu as de la chance, ce doit être charmant de l'entendre exprimer son amour dans le langage des dieux !

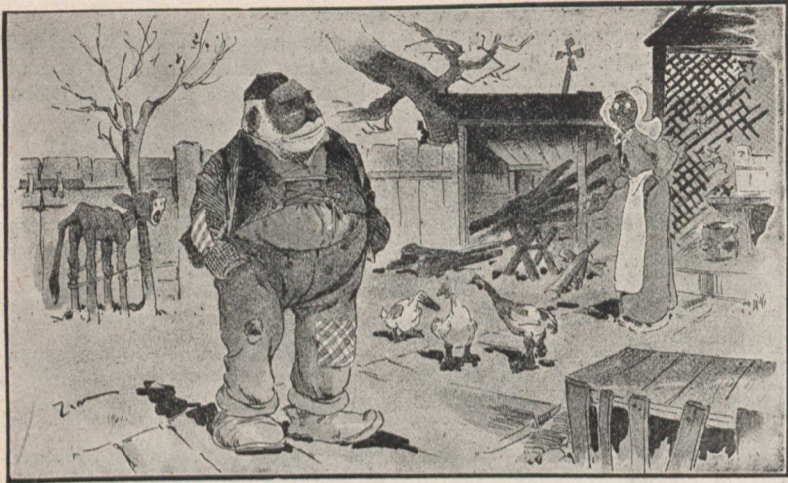
Léa.— Oh ! oui, ma chère, si tu savais quel lyrisme, quelle abondance de poétiques images...

II

Le poète (chez lui).— Qui qui n'était la chouchoute en susucrose n'a-mour tout plein à son tothomme en or ?

La nature a mis le bonheur à la portée de tout le monde. Il ne faut que savoir le choisir.

MALENTENDU



La dame.—Si vous voulez scier ce bois, je vous donnerai un bon repas.
Le tramp.—J'aimerais mieux un verre d'eau à la glace.
La dame.—Comment ! vous préférez un verre d'eau glacée à un repas complet ?
Le tramp.—Eh non ! Je veux dire que je préfère boire l'eau que scier le bois.

SONNET

*Nous vieillissons ! Qu'importe au Cœur, divin flambeau,
 Que le corps épuisé se désagrège et meure !
 Inaccessible à l'âge, Il rayonne et demeure ;
 Eternellement jeune, Il brave le tombeau !*

*Vis donc sans crainte, Amie, et sans souci de l'Heure
 Qui passe en emportant de nous quelque lambeau !
 Je ne vois que ton cœur immuablement beau ;
 Ne vois que mon amour qu'aucun doute n'effleure !*

*Nous vieillissons ! Qu'importe encor si chaque jour,
 Chaque mois qui survient, chaque nouvelle année
 Sont une fleur de plus à la gerbe d'amour !*

*Nous mourrons. Mais, malgré la tombe bien fermée,
 Notre cœur jaillira de la sombre prison
 En une magnifique et verte frondaison !*

JACQUES ANTONGYL.

OUTRAGE !

—Tiens, Luc Samson !
 —Tiens, de Platgousset !
 —Je t'offre de m'offrir l'apéritif.
 —Tu es trop aimable.
 —Ne parlons pas de ça.

Et, me poussant devant lui, de Platgousset me fit asseoir à la terrasse d'un café.

—Regarde-moi, fit-il, que lis-tu dans ma figure ?

Je levai les yeux sur sa figure, et m'apprêtais à avouer que je n'y voyais rien d'extraordinaire, mais il n'attendit pas ma réponse.

—Comment, tu ne lis pas dans mes traits la colère, dans mes yeux qui brillent l'indignation, dans mes lèvres frémissantes la révolte.

—Mais si, mais si, fis-je par politesse, c'est justement ce que j'allais dire.

—Oui, continua-t-il sur un ton à la Mounet-Sully, moi, le noble baron de Platgousset, le fier chevalier comme on m'appelle, je viens d'essuyer une mortelle offense de la part d'un misérable parvenu.

Il s'arrêta un instant pour commander deux absinthes au sucre.

Et je tremblai intérieurement pour l'individu qui s'était attiré la colère de mon fougueux ami

—Figure-toi, continua-t-il, que tout à l'heure, dans la rue, je m'aperçus que je n'avais pas un sou dans ma poche.

—Hum ! fis-je, avec dans la voix une vague inquiétude qui le frappa sans doute, car il s'interrompit.

—Tu dis ?

—Je dis que cela peut artiver à tout le monde, corrigeai-je hypocritement.

—Précisément. Eh bien, qu'aurais-tu fait en pareil cas ; tu aurais demandé quelques louis au premier ami que tu aurais rencontré, à moi, par exemple....

J'eus un sourire interne, car je connais de Platgousset.

—... Et certes, personne ne te les aurait refusés, poursuivit-il. Que fis-je donc ? Je continuai tranquillement mon chemin, quand je m'aperçus soudain que le hasard m'avait conduit devant la maison du riche banquier Sacalouis. Voilà mon affaire, pensais-je. J'entrai et je me fis introduire auprès de Sacalouis. Tu connais ma délicatesse et ma timidité. J'eus honte d'aller importuner un banquier pour deux ou trois louis. Scrupule ridicule envers un aussi plat personnage, je le reconnais, mais scrupule néanmoins ; je le priai donc négligemment de m'avancer, pour vingt-quatre heures, une dizaine de mille francs !

—Et il te les a refusés ?

—Ah ! mon cher, le rouge de la colère me monte au visage, ma dignité

se cabre en y pensant. Sais-tu ce qu'il m'a répondu... Qu'il lui est impossible de déferer à ma demande... et il m'a offert cent sous !

—Oh ! quel outrage !

—Oui, mon ami... il a osé m'offrir cent sous.

Le visage de Platgousset s'était empourpré, ses yeux lançaient des éclairs. Je lui pris la main pour le calmer.

—Qu'as-tu fait ou que comptes-tu faire, demandai-je, et je me disais à moi-même que je ne donnerais pas cher de la peau de ce pauvre Sacalouis.

—Ce que je compte faire ! répondit Platgousset d'une voix plus calme. Je m'en vais aller dîner dans un restaurant bon marché. Que veux-tu qu'on fasse de plus avec cent sous ?

LUC SAMSON.

ORDONNANCE DIFFICILE A SUIVRE

Le médecin.—Voyons, qu'éprouvez-vous ?

Monsieur X.—Des étourdissements avec des élancements atroces dans la tête, il me semble qu'elle bout, qu'elle va éclater.

Le médecin.—Dans ce cas, vous ferez bien de prendre des bains de pieds à la moutarde.

La femme du malade.—Comment faire, docteur ? Il est cul-de-jatte.

LA VRAIE RAISON

L'oncle.—Toto dit qu'il n'aime pas à voir sa mère rester debout en tramway.

La tante.—Quel bon enfant !

L'oncle.—Ça le rend toujours nerveux quand il voit dans la main de sa mère un bout de cuir.

LES ANOMALIES

Réflexion d'un joueur malheureux, qui sort du cercle en emportant la culotte :

—Et dire que le féminin de sans gain est sans guigne.

UN GÊNEUR

Biff.—Encore cet animal de Machin qui vient se faire payer un verre.

Tiff.—Tu ne peux donc pas l'envoyer promener une fois pour toutes ?

Biff.—Hélas ! non, il m'a encore prêté \$25 tout dernièrement.

CHEZ LE VÉTÉRINAIRE

Le vétérinaire.—Qu'est-ce qu'il a, votre chien ?

Mlle Vieillotte.—M'sieu, j'sais pas. Il grogne toujours et quand je lui donne de la viande, il n'la mange pas, il aboie !!

À POINT

Elle.—Vous me connaissez depuis deux jours et vous me faites déjà une déclaration !

Lui.—Excusez-moi, Mademoiselle, je vous connais depuis longtemps, car c'est dans notre banque que monsieur votre père a déposé votre dot.

DEMANDE EN MARIAGE



La mère.—Alors, jeune homme, vous voulez être mon gendre ?

Le soupirant.—Mon Dieu, madame, ce n'est pas précisément à cela que je tiens surtout, mais je crois qu'il me sera difficile de l'éviter si j'épouse mademoiselle votre fille.



IV. — Mlle BASBLEU, AUTEUR, VIEN T LUI FAIRE LA LECTURE A HAUTE VOIX.

Le Journal de l'Avenir

Mon journal s'appellera : *Demain*, et, si vous me mettez au défi, il s'appellera : *La Semaine prochaine*. Laisant loin derrière lui tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, il ne se contentera pas de relater les événements de la dernière heure. Il fera mieux : il ira au devant des dits événements et les racontera avec leurs horribles détails, avant même qu'ils ne soient arrivés.

D'ailleurs j'aurai soin d'attacher à une rédaction non seulement tous les hommes ayant des vues spéciales sur l'avenir ; tous ceux, qui, comme Jules Verne, ont conçu dans des bouquins favorisés de reliures rouges et de tranches dorées les plus modernes inventions telles, par exemple, que la direction des ballons, mais tous les gens qui font des pronostics sur les courses ou sur les opérations de bourse, tous les médecins qui diagnostiquent à l'avance la mort de leurs clients, toutes les voyantes, tous les rédacteurs d'almanachs prophétiques, sans compter l'innombrable quantité de personnes à qui un flair particulier permet de s'écrier quand vous leur apprenez quelque chose : "Je vous l'avais bien dit !"

Vous voyez que je serai outillé.

Et alors, mon journal ne manquera pas de tenir les engagements de son programme.

Ainsi, la température, cette rubrique si mal tenue dans la plupart des journaux, et pourtant si utile à ceux qui ont à choisir, au moment de sortir, entre une canne et un parapluie, sera rédigée de main de maître. Non seulement on annoncera les orages à venir, mais on dira dans quelle localité ils auront lieu ; on dira exactement sur quel arbre la foudre doit tomber, combien de victimes elle fera, les chiffres des dégâts à venir, et si ces dégâts seront couverts par une assurance.

Quant aux faits divers, jugez de ce qu'ils deviendront par cet exemple que j'extrait du premier numéro à composer :

"LE DRAME DE LA RUE X... (je ne cite pas les noms pour ne pas déflorer mon sujet). UNE VIEILLE FEMME ASSASSINÉE—VOL OU VENGEANCE?—A COUPS DE MARTEAU—LES ASSASSINS EN FUITE—LES PREMIÈRES CONSTATATIONS—L'ENQUÊTE"

"Un crime épouvantable rappelant par certains côtés le drame de Z... qui aura lieu l'année prochaine sera commis le samedi 21 courant rue X... No 0.

"A cette adresse habite déjà une dame Y, âgée de soixante-dix-sept ans, qui tient un estaminet où se donnent dès à présent fendez-vous les dangereux rôdeurs et les gens sans aveu qui pullulent dans ce quartier.

"Vendredi prochain, comme à son habitude, la vieille cabaretière fermera sa boutique vers une heure du matin, après le départ de ses derniers clients ; puis elle montera se coucher. Le lendemain, à sept heures du matin, le laitier qui lui apporte son lait, étonné de voir la porte entrebâillée, bien que les volets de la devanture n'aient pas été enlevés, frappera

discrètement. Ne recevant pas de réponse, il se décidera à pénétrer dans l'établissement.

"Là, un spectacle horrible s'offrira à sa vue. La veuve Y... sera étendue inanimée sur le sol, baignant dans une mare de sang..."

Je m'arrête, car je sens qu'autrement je vous régèlerais de tout le morceau, mais vous devinez la suite ?

La partie politique ira tout seule. Ça n'est pas malin de prévoir que tel jour où la Chambre se réunit on votera les projets de lois les plus saugrenus, et que l'on se houspillera quelque peu. Mais que dites-vous de cette délicieuse petite note à insérer dans la rubrique mondaine, au paragraphe des nécrologies :

"Nous aurons prochainement le regret d'apprendre la mort du marquis de V... qui succombera subitement dans quelques jours à une affection cardiaque.

"Le futur défunt laissera les regrets les plus vifs dans la haute société parisienne, dont il est encore à l'heure actuelle l'un des membres les plus en vue et les plus estimés."

C'est ça qui la coupera à la centaine de journaux qui s'enorgueillissent d'être les seuls à recevoir par fils et services spéciaux les dernières dépêches élaborées dans leurs usines !

Sans compter qu'une telle puissance d'informations offrira les plus précieux avantages au public, toujours intéressé à savoir ce qui l'attend.

Et, pour répondre entièrement au besoin plus haut signalé et combler la traditionnelle lacune, tout nouvel abonné d'un an, ou tout réabonné recevra en prime la fortune de Rotschild, à condition que les demandes et changements d'adresse soient accompagnés de la somme de cinquante centimes en timbres-poste, pour couvrir les frais de réimpression des bandes.

Quant aux lecteurs au numéro, ce n'est pas le journal à un sou qu'ils trouveront, ni même le journal gratuit, dernier mot du confort moderne : on leur donnera un sou chaque fois qu'ils prendront leur feuille préparée aux kiosques.

Je doute qu'on puisse faire mieux ; mais vous savez, si vous avez des capitaux disponibles, il n'est que temps... Le vingtième siècle est déjà entamé.

LORD CHEMINOT.

AMÉNITÉS

Madame.—C'est bien plat cette coiffure pour aller en soirée... Qu'est-ce que je pourrais bien me mettre dans les cheveux ?..

Monsieur (féroce).—Des cheveux.

PETITE DIFFÉRENCE

Un auteur dramatique heureux et un auteur dramatique malheureux causent de leurs œuvres :

—Moi, dit le premier, j'ai eu presque toujours du succès.

—Et moi, dit le second, j'ai eu toujours presque du succès.

GAZETTE FEMININE

CAUSETTE

Vous nous décrivez souvent des toilettes de mariées en soie, en satin, en étoffes riches, qui sont déjà jolies et habillées rien que par elles-mêmes ; mais ce que nous voudrions lire, de vous, chère Madame, c'est une causerie assez détaillée sur des toilettes simples en laine, pour mariées. Voilà ce réclament souvent les lectrices. J'ai pensé qu'en satisfaisant aujourd'hui à leur désir je ne ferai point tort à celles plus fortunées qui choisissent des toilettes de satin. Les garnitures que je vous indiquerai pourront facilement être reportées sur des toilettes riches, tandis qu'on ne pourrait aussi aisément se servir, pour la robe de laine, de la garniture décrite pour accompagner une robe de soie.

Les étoffes de laine employées pour robes de mariées sont : les granités, la serge, le cachemire, le drap, les mélanges fantaisie laine et soie. Ces tissus d'une largeur moyenne de trois pieds coûtent environ de 80c. à \$1 00. On pourrait se les procurer à des prix moins élevés, mais alors la qualité serait fort inférieure et l'étoffe ne pourrait guère resservir. Beaucoup de jeunes femmes, d'une condition ordinaire et pour lesquelles le prix d'une toilette de mariée, même en lainage, constitue déjà une dépense assez élevée, font teindre leur blanche toilette aussitôt la cérémonie terminée. Cette robe devient pour elles la robe élégante, la robe de visite, dont on se pare pendant la première année du mariage.

D'autres jeunes femmes conservent leur robe, qu'elles emploient pour y tailler la première pelisse de leur bébé, les petites robes blanches à lés droits.

Il est donc plus économique de prendre ces robes de belle qualité, lorsqu'on veut en faire un long usage. Si elles ne doivent servir que ce jour-là, on prendra de l'étoffe bon marché, dans les 40 à 60 cts la verge.

Le granité soyeux est, à mon avis, l'étoffe la plus jolie pour costume de mariée. De petits points granulés, serrés les uns contre les autres, craquent l'étoffe et lui donnent un aspect riche et soyeux. Un modèle que j'ai vu est en grande fantaisie. La jupe unie est à traîne ronde. Le corsage se ferme de côté, s'ouvrant sur un empiècement de satin blanc plissé, des ganses de soie blanche formant passementerie entourent le décolleté et l'ouverture. Deux petites torsades de satin avec choux ferment la robe de côté. Rien de plus simple et de plus facile à faire que cette robe dont la garniture est complétée à la taille par un bouquet de fleurs d'oranger et de myrte formant une gerbe courte.

Ces robes sont à jupe unie à traîne ronde. On pourra, pour la rendre plus élégante encore, l'agrémenter dans le bas d'un chou de dentelle posé à gauche, à peu près à l'endroit du genou, dans lequel on aura piqué un bouquet de fleurs d'oranger. A la taille, même bouquet retombant en guirlande sur la jupe, que l'on reliera au bouquet posé au bas de la jupe.

Un autre modèle est très élégant et avantage énormément un buste frêle et allongé. La robe est en serge blanche. Le corsage s'ouvre sur un empiècement en mousseline bouillonnée arrondi, entouré d'un fichu de mousseline de soie bordé de volants bourrelés en mousseline de soie ; une draperie descendant de côté le long de la fermeture ferme le corsage sous des choux de mousseline de soie.

TANTE ELISABETH.

A PROPOS DE FIANÇAILLES

Nos gentilles petites fiancées sont ravies d'être comblées de cadeaux : chaque jour une attention nouvelle, un bouquet, un bibelot de fantaisie ou un objet de prix vient leur redire qu'elles sont aimées ; ces témoignages de tendresse les rendent heureuses ; tout de suite et très spontanément leur reconnaissance veut s'exprimer aussi par un cadeau. Seulement elles sont très embarrassées dans leur choix ; si la liste des objets que l'on peut offrir à une jeune fille s'allonge indéfiniment, le nombre de ceux que l'on donne à un fiancé est au contraire fort restreint.

Tout d'abord qu'elles se rassurent et ne croient point manquer de de savoir-vivre en s'abstenant de faire un cadeau à leur futur époux, elles n'y sont nullement tenues. Le fiancé seul a le devoir de les entourer de prévenances et de les gâter.

Pourtant, si la jeune fille éprouve le besoin très naturel de donner à son tour un souvenir à son fiancé, elle peut s'arrêter à l'un des trois cadeaux stéréotypés : épingle de cravate, boutons de manchettes, boutons de chemise. Le champ est vaste encore pour ces bijoux, qui seront très simples ou très riches, suivant le prix qu'on y mettra.

Dans certaines régions et dans certaines familles, il est d'usage, le jour des fiançailles, de faire un échange de bagues ; non seulement le jeune homme offre une bague à sa fiancée, mais celle-ci lui en remet une aussi.

Cette bague est généralement un serpent en or mat, s'enroulant en plusieurs replis autour du doigt, la tête formant un chaton incrusté d'un diamant, d'une émeraude ou d'un rubis. Ce peut être encore un large

anneau dont le chaton est un camée, une agate, creusée en cachet ou un cachet d'or.

Cette bague se donne au jeune homme surtout lorsque les fiançailles doivent être longues et les fiancés souvent séparés.

De même, lorsque les fiançailles durent plusieurs années, il peut y avoir un échange régulier de cadeaux au nouvel an, à chaque fête, à chaque anniversaire.

A côté des bijoux que je vous ai déjà cités, la jeune fille pourra offrir un porte-cartes, un portefeuille, un porte-cigarettes, une bourse à maillons d'argent, un crayon en or ou en argent, une boîte à allumettes, un anneau de cravate en métal ciselé. Comme travaux exécutés par ses *blanches mains*, il y a les fins mouchoirs de batiste ourlés à jour et les mouchoirs festonnés, en soie lavable.

La question de l'offre des anneaux de mariage préoccupe aussi grand nombre de mes jeunes lectrices. Dans le cas même où le futur mari aurait l'intention de ne pas porter l'alliance, il est d'usage que chaque conjoint en reçoive un pendant la bénédiction nuptiale.

Les deux familles s'entendent pour le choix de ces anneaux ; le marié peut se charger de les acheter tous les deux, mais, le plus souvent, chaque fiancé offre celui de l'autre.

Parfois aussi, c'est le père de l'un d'eux qui achète les alliances ; il les remet à son fils ou à son beau-fils, le matin de la cérémonie.

Cet arrangement dépend des situations de fortune, de l'intimité des relations et de l'entente plus ou moins parfaite des familles.

LISELOTTE.

RAISONNEMENT DE BÉBÉ

Bébé et sa maman passent devant un aveugle.

—Tiens, Georges, voilà un sou pour ce pauvre homme.

—Oh ! non, petite mère, pas à celui-là ; il ne verrait pas que c'est moi qui le lui donne.

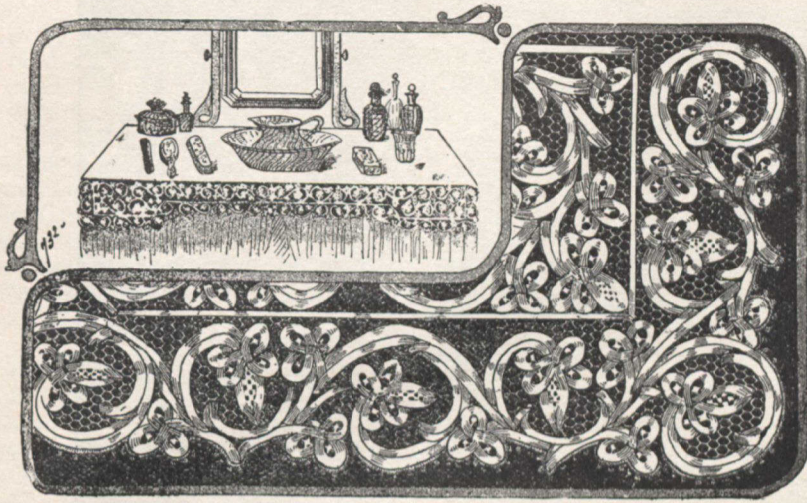
MODES PARISIENNES



BOA D'ÉTÉ, en taffetas et mousseline de soie.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Goupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

NOS TRAVAUX MANUELS



DESSOUS DE TABLE A COIFFER EN DENTELLE RENAISSANCE.

Le cabinet de toilette est plus particulièrement la pièce qui doit être débarrassée des superfluités, des meubles inutiles et encombrants qui gênent la circulation ; tout doit y être net, d'un entretien facile. Une toilette et table à coiffer, une ou deux chaises, un fauteuil, une chaise longue composent l'ameublement. La table à coiffer est garnie d'une glace et des différents accessoires nécessaires pour la coiffure. Sur le dessus, vous posez, de la grandeur de la table, une nappe ornée d'une jolie dentelle Renaissance exécutée avec un double petit lacet plein contourné en fleurs et feuilles d'un aspect simple et riche. L'intérieur des motifs est orné de jours faits à l'aiguille avec du fil de lin.

Pe fond qui représente du tulle est également fait à l'aiguille au point dit de tulle, que l'on obtient par un feston lâche dont chaque point est recouvert en zigzag par le fil travailleur, absolument comme les barrettes vénitiennes. Cette dentelle est du plus riche effet et orne joliment bien le tour de la table, sur laquelle est disposée la garniture complète en fine porcelaine, en verre de Bohême et en ivoire ou écaille ; le tout doit être en rapport, c'est-à-dire d'un bon goût qui n'exclut pas la simplicité et le côté pratique, lesquels permettent de nettoyer, autant de fois et aussi facilement que l'exige la nécessité, cette nappe d'agrément.

BLUETTE MÉDICALE

On sait avec quel enthousiasme les Américains aussi bien que les Anglais se jetèrent sur le sel, dont quelques savants avaient proclamé la souveraineté contre tous les maux.

Eh ! bien, déjà à New-York, on se ressent — de façon plutôt fâcheuse — de la "manie du sel" qui a sévi si fort.

Les pharmaciens, à qui on demande maintenant de grandes quantités de médicaments antiscorbustiques, ne savent où donner de la tête. L'absorption immodérée du sel, dans l'espoir de se fortifier et de prolonger la vie, a eu des suites désastreuses en beaucoup de cas. Les victimes sont atteintes du scorbut, maladie de la peau et chute des cheveux.

Il faut avouer que si l'on ne peut conserver sa vie qu'en perdant et ses cheveux et une bonne partie de sa peau, il serait encore préférable de mourir comme tout le monde.

Mais le sel est-il bien l'élixir de longue vie que l'on a proclamé ?

Il est possible que ce soit Mrs. Chandos Leigh Hunt Wallace, présidente de la Société pour la régénération physique à Londres, qui, en faisant une campagne contre la consommation du sel, ait raison.

Cette respectable dame, qui a écrit beaucoup de livres médicaux, jure que le sel est un poison.

"Je n'ai pas absorbé de sel depuis vingt-sept ans, déclare-t-elle. J'ai fondé une boulangerie où l'on n'emploie pas de sel pour faire le pain, et le beurre même que je consomme n'est pas salé. J'ai, d'ailleurs, beaucoup de partisans à Londres."

Or, elle et ses partisans se portent à merveille, paraît-il.

Le sel aura fait verser beaucoup d'encre, cette année, pour ou contre lui.

TROIS RECETTES

POUR LA MAYONNAISE. — Les plus habiles cuisinières peuvent manquer une sauce mayonnaise. Quand la sauce tourne, on dit tout de suite : l'huile n'est pas assez bonne ; les œufs ne sont pas frais ; il fait trop chaud. Rien de vrai dans tout cela. Pour réussir une mayonnaise à coup sûr, il suffit que le jaune de l'œuf retienne un peu de blanc. Il faut donc se garder de séparer complètement le jaune et le blanc. Il y a plus : on peut retirer une sauce absolument tournée. On met un peu de blanc d'œuf dans la jatte ; on tourne bien la cuiller en versant peu à peu la sauce manquée. Celle-ci se remet bientôt à l'état de pâte bien homogène et prend l'aspect d'une mayonnaise très bien réussie.

x

POUR SOULAGER LES PIEDS. — Si vous avez des cors, qui vous font souffrir, ne manquez pas de suivre le traitement ci-après : Le soir faites bien tremper vos pieds dans de l'eau chaude où vous aurez fait dissoudre quelques cristaux de permanganate de potasse. Essuyez-les ensuite avec soin, surtout entre les doigts, et poudrez bien la peau avec un mélange d'acide tanique et d'acide boracique. Le lendemain matin, lavez bien vos pieds avec du savon et de l'eau froide, faites sécher et poudrez avec de l'acide

borique. Un morceau de citron ou un raisin partagé en deux appliqué et maintenu sur un cor suffira souvent pour le faire tomber. La première application est souvent douloureuse, mais si on continue ce traitement pendant un laps de temps raisonnable, il y a bien des chances d'arriver à une cure radicale. Dans le cas contraire, essayez la préparation suivante : 30 grains d'acide salicylique et cinq grains de chanvre indien dissous dans une demi-once de collodion.

x

NETTOYAGE DU CUIR. — Pour rendre aux selles et sacoches, harnais et colliers, leur brillant primitif, il suffit de les frotter avec un blanc d'œuf battu vivement. Si le cuir est plus sale, frotter plus fortement et plus longuement, en prenant au besoin plusieurs blancs d'œufs. Pour les cuirs noirs, il est bon d'ajouter une pincée de noir de fumée, en se rappelant que cette matière tache horriblement les doigts.

GATIENNERIE

Mme Belette, qui n'est pas précisément jolie, jolie, vient de faire faire son portrait par Pincillard, cadeau de son mari à l'occasion de sa fête.

Elle demande son avis à M. Gatien, qui examine le tableau en connaisseur.

— Pas mal, pas mal, fait-il en clignant de l'œil... Peut-être un peu trop ressemblant !...

UNE BONNE RAISON

La scène se passe dans une ferme.

Un touriste se fait servir une tasse de lait, mais lui trouvant un goût plutôt faible et une apparence aqueuse, il interpelle ainsi la fermière :

— Vous m'avez assuré que votre lait est pur.

— S'il est pur, monsieur, il est pris directement à la belle vache que vous voyez paître là-bas.

— Pourtant, regardez-le vous-même, il contient de l'eau.

— Oui, c'est bizarre ; je vous affirme, monsieur, que je n'y comprends rien moi-même... une vache qui fournit toujours du si beau lait.

— Vous l'aurez sans doute laissée dehors un jour de pluie.

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3782. — Un genre à effet boléro qui prend bien et donne un air "bien habillé". Ce modèle est en veiling bleu russe garni de dentelle russe avec devant et sous-manches en chiffon brodé, mais on peut se servir également bien de tissus d'été, tels qu'albatros en lainon crêpé, barège, crêpe de Corée, foulard, soies légères et lainages.

Matériaux : 3 verges, 21 pouces de largeur, pour personne de taille moyenne.

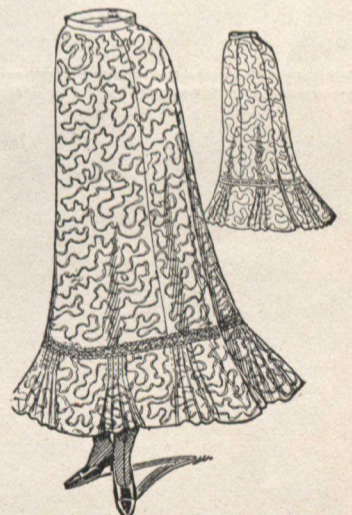
Dimensions des patrons : 32, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

No 3782 — Corsage de fantaisie.

No 3807. — Jupe à cinq lés pour jeune fille.



3782 Fancy Waist, 32 to 40 in. bust.



3807 Misses' Five-Gored Skirt, 10 to 16 years.

No 3807. — Cette jupe avec volant à fronces est très populaire pour jeunes filles et aussi pour leurs aînées. Elle paraît dans toute sa beauté quand elle est confectionnée en lainages et foulards légers ou autres tissus d'été. Ce modèle est en soie indienne vieux bleu avec dessins noirs et blancs et garniture de dentelle d'insertion russe.

Matériaux : 6 verges $\frac{3}{4}$, 24 pouces de largeur, pour jeune fille de 14 ans.

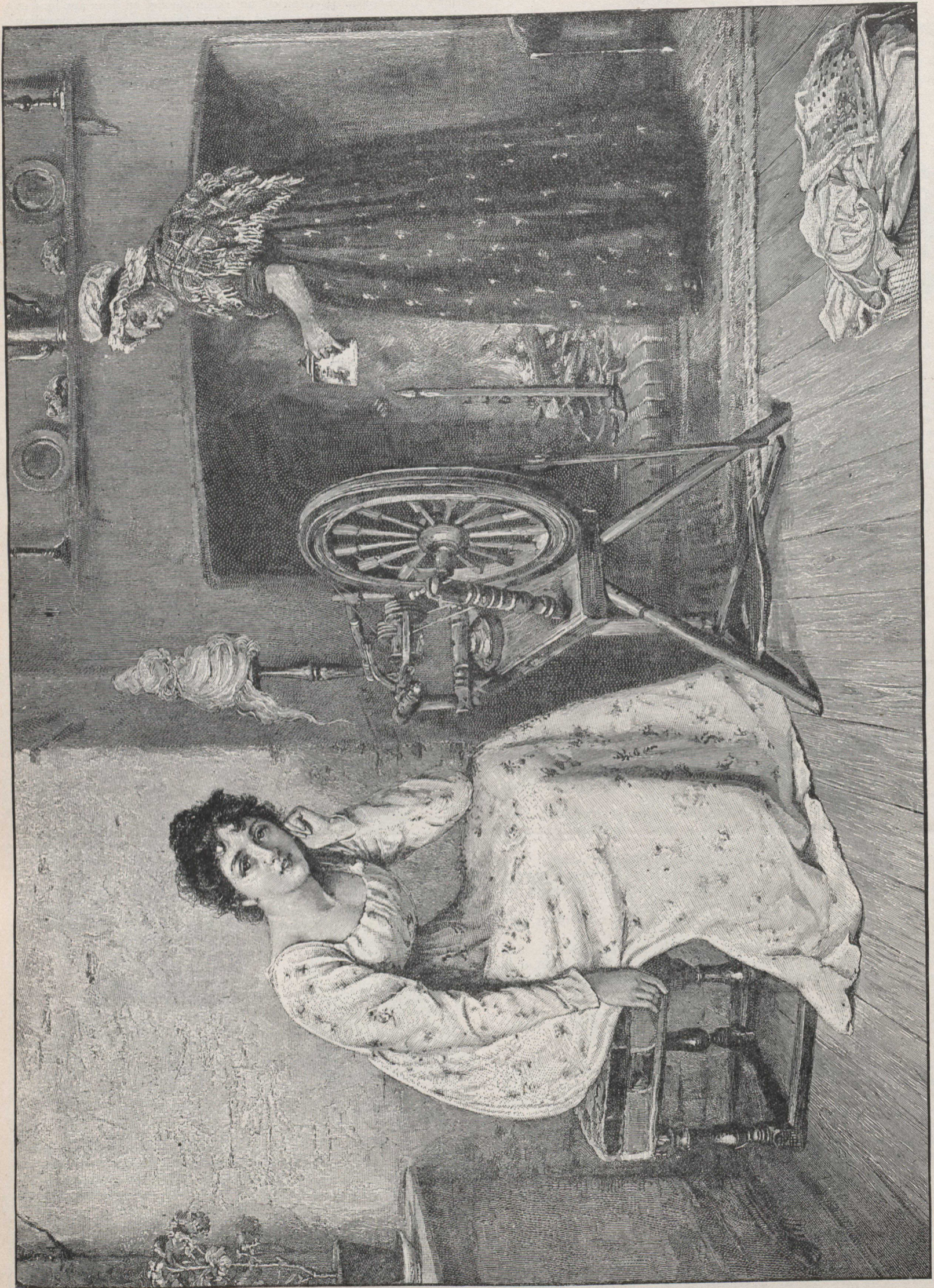
Dimensions des patrons : Pour jeunes filles de 10, 12, 14 et 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.



QUAND LUBIN N'EST PAS LÀ

FIGARO

UN EXTRA

Figaro, principal personnage de deux comédies célèbres de Beaumarchais, *le Barbier de Séville* (1775) et *le Mariage de Figaro* (1784) est resté comme un symbole d'esprit, d'audace et d'effronterie. Successivement valet de grand seigneur, employé, homme de lettres, barbier, il parcourt l'Espagne, "accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, se moquant des sots, bravant les méchants, riant de sa misère et faisant la barbe à tout le monde".

—Qui t'a donné une philosophie si gaie? lui demande son maître, le comte Almaviva.

—L'habitude du malheur, répond Figaro; je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Sa gaieté ne respecte rien; une joyeuse insolence fait le fond de son caractère. "Je n'irai pas, dit un personnage, lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis..."

—Qu'une cruche! achève Figaro.

A son maître qui s'écrie: "Les domestiques sont plus longs à s'habiller que les maîtres", il répond: "C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider."

—Tu as une réputation détestable, lui dit encore le comte Almaviva.

La réplique est cinglante:

—Et si je veux mieux qu'elle? y a-t-il beaucoup de grands seigneurs qui puissent en dire autant?

Il excelle dans l'intrigue; jamais il n'est à court d'expédients. S'agit-il, par exemple, d'introduire le comte Almaviva dans la maison du docteur Bartholo, à l'insu de celui-ci, en un tour de main Figaro se débarrasse de la domesticité. En qualité de barbier-chirurgien, il donne un narcotique à L'Eveillé, un sternutatoire à La Jeunesse et il saigne au pied la gouvernante Marceline; il n'y a pas jusqu'à la mule du docteur, pauvre bête aveugle, sur les yeux de laquelle il ne fasse appliquer un cataplasme. Aussi, rien de plus comique que le dialogue du docteur Bartholo avec ses domestiques:

BARTHOLO — Où étais-tu, L'Eveillé?

L'EVEILLÉ — Monsieur, j'étais... aah, aah, aah...

BARTHOLO. — A machiner quelque espièglerie, sans doute. Et tu n'as pas vu ce damné barbier?

L'EVEILLÉ — Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il a dit. Il faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en... en... tendant parl... aah, aah, aach...

Pendant que L'Eveillé bâille, La Jeunesse arrive en éternuant:

BARTHOLO — Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE. — Voilà plus de cinquante... atchi! cinquante fois... atchi... dans un moment... atchi... Je suis brisé.

BARTHOLO. — Et t'chi, et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre bâille.

Figaro survient:

—Que direz-vous, monsieur le zélé, lui crie Bartholo, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? Et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne! Que leur direz-vous?

—Ce que je leur dirai?

—Oui!

—Je leur dirai... Eh! parbleu, je dirai à celui qui éternue: *Dieu vous bénisse* et: *Va te coucher* à celui qui bâille!

—On n'est pas de cette extravagance-là! Vous feriez bien mieux de me payer les cent écus que vous me devez.

—Doutez-vous de ma probité, Monsieur? Vos cent écus, j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant!

—Vous le prenez bien haut, Monsieur; sachez que quand je discute avec un fat, je ne lui cède jamais.

—Nous différons en ce-

POUR AUTRE CHOSE



Le tramp. — Est-ce que je pourrais voir la dame de la maison?

Justine. — Non, elle est engagée.

Le tramp. — Ça ne fait rien; ce n'est pas une objection, car je ne désire nullement l'épouser.



Le nègre. — Comment?... Vingt-cinq cents!... Votre bain est affiché quinze cents!

La caissière. — Oui, mais si Monsieur a mauvais teint, l'eau de Monsieur ne pourra pas servir pour un autre.

la, Monsieur; moi je lui cède toujours.

Et pour ne pas laisser à son interlocuteur le moindre doute sur le sens de ses paroles, Figaro lui tourne le dos.

Avec le temps, le joyeux drôle se modifie un peu et, au déclin de sa jeunesse, on le retrouve toujours spirituel et effronté, mais aigri contre la société qui dédaigne les gens d'esprit et qui n'a de faveurs que pour les grands qui se sont seulement "donné la peine de naître". Nulle puissance n'échappe à ses railleries amères.

Il est persuadé qu'un grand "nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal". Et parlant au comte Almaviva, il s'écrie:

—Aux vertus qu'on exige d'un domestique, Votre excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

Avec quel énergie il exprime son mépris pour les courtisans et les fonctionnaires!

—J'étais né, dit-il, pour être courtisan.

SUZANNE. — On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO. — Recevoir, prendre et demander: voilà le secret en trois mots.

ALMAVIVA. — Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO. — De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

Il raille la loi "indulgente aux grands, dure aux petits" et ridiculise la politique. "Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point, s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond quand on n'est que vide et creux, répandre des espions et pensionner des traîtres: voilà toute la politique, ou je meure!"

L'amertume de ces plaintes fait pressentir la Révolution qui allait éclater six ans plus tard.

Figaro, avec son intelligence supérieure à la condition où il se trouve réduit, est, comme Gil Blas, de la famille de Panurge.

M. G.

AUTO-TRAHISON

Le baron. — Jean! allez me chercher ma boîte de cigares. (Jean sort)

Le baron (se rappelant qu'il a soigneusement caché sa boîte). — Diable! mais j'ai oublié de lui dire où je l'ai mise!

Jean (rentrant). — Voici les cigares de monsieur le baron.

Le baron (étonné). — Comment les avez-vous trouvés?

Jean. — Excellents!

ECHO DE JANVIER

Le père. — Comment, tu as déjà lu tout ton livre d'étrennes?

Toto. — Oui, papa. Il était si amusant que nous nous sommes mis à deux pour le lire plus vite.

UN CONVALESCENT

A. — Pourquoi venez-vous de tirer la langue?

B. — La force de l'habitude: mon médecin passait.

UN JOURNAL PORTE-BONHEUR



Tonsillard (nouveau barbier).—C'est vrai que je n'ai pas de client, mais, grâce au Samedi, je ne m'ennuie pas, mais pas du tout.

L'ESPACE

N'as-tu pas quelquefois rêvé, lorsque la ville
S'endort de son sommeil vaste et silencieux ?
N'as-tu pas cheminé près du fleuve tranquille
Où se réfléchissait l'abîme obscur des cieux ?

Les astres immortels, fils de l'ombre nocturne,
N'obsèdent pas les yeux des foules sans espoir ;
Mais le cœur trop profond d'un poète est une urne
Où s'amassent les pleurs qui tombent du ciel noir.

Est-il vrai qu'au delà des astres innombrables
Nulle voix n'ait jeté des paroles d'amour.
Que l'Olympe éloigné des Dieux inexorables
Ne doivent pas s'ouvrir à nos espoirs d'un jour ?

Vous qui luez toujours, étoiles immobiles,
Clartés dont la douceur étonne les enfants,
Nous voyez-vous, nous tous qui souffrons dans les villes ?
Entendez-vous les voix qui pleurent dans les champs ?

Merveilleux univers sourd à l'homme qui pense,
Ton espace infini m'épouvante, et j'ai peur
De son immensité moins que de son silence,
Gouffre où nous n'entendons battre que notre cœur.

PAUL BOURGET.

SABRE DE BOIS

Frédéric, roi de Prusse, aimait à se travestir pour connaître ce que faisaient ses soldats. Un soir d'une promenade semblable, il rencontre, dans une rue de Berlin, un grand diable de grenadier, légèrement ivre et paraissant avoir bien diné. Frédéric l'aborde en lui disant :

—Comment faites-vous, camarade, pour trouver de quoi boire et bien manger. Je ne puis, dans une semaine, mettre de côté de quoi acheter trois verres de schmik ?

—C'est que vous êtes novice, répondit le grenadier, car ce n'est pas difficile ; tenez, vous avez une bonne tête, incapable de me trahir, eh bien ! voici ce que j'ai fait pour répondre à la politesse d'un camarade. Je n'avais que quelques pièces de monnaie ; je me suis rendu chez un juif mettre en gage la lame de mon sabre.

—Et comment pourrez-vous la reprendre ?

—On se gêne quelques jours, et on finit par ramasser la somme nécessaire.

—Mais si le major s'apercevait que cette lame vous manque ?

—Bah ! il ne le peut pas : nous n'avons revu que la semaine prochaine.

Frédéric eut soin de fixer dans sa mémoire les traits du grenadier, et le lendemain, il donna l'ordre de rassembler inopinément la garnison sur la grande place de Berlin. Dès qu'il aperçut son soldat, nommé Fédersoff, il le fit sortir des rangs ainsi que son voisin, puis examinant plus particulièrement ce dernier, il feignit de le reconnaître pour un soldat qui avait frappé son chef quelques jours avant, et qu'on n'avait pu retrouver ; le faisant alors dépouiller de son habit, il ordonna brusquement à Fédersoff de lui couper la tête.

Le prétendu coupable se récria en protestant de son innocence, il était tellement épouvanté qu'il divaguait et devenait fou ; Fédersoff, de son côté, suppliait le roi d'épargner son vieux camarade, en tous cas de ne pas le choisir pour exécuter un ordre aussi cruel.

—Dépêche-toi ! commanda Frédéric d'une voix irritée, Fédersoff tire ton sabre et exécute.

Alors, se voyant pris, Fédersoff paraît lever les yeux au ciel d'un air désespéré, et le visage comme transfiguré, il s'écrie avec exaltation :

—Mon Dieu ! dans la détresse où je me trouve, ôtez-moi la force d'exécuter l'ordre du roi... ou bien faites que la lame de mon sabre se change en sabre de bois.

Il tire son sabre et montre en effet à tous les

yeux étonnés, que le ciel vient de faire un miracle en sa faveur.

Devant une pareille manière de se tirer d'un mauvais pas, le roi Frédéric fut complètement désarmé ; il ne put s'empêcher de rire, mais d'un tel goût qu'il gagna bientôt tous les témoins de cette scène, sauf Fédersoff qui conservait obstinément le sérieux de son rôle. Cette comique aventure vint à la connaissance de Voltaire alors à la cour de Frédéric ; il félicita le roi de sa clémence à l'égard de ce grenadier qui avait si gravement manqué à la discipline, et pendant longtemps en Prusse, on se plut à jurer à tout propos par *sabre de bois* ! autant pour s'égayer que pour rappeler à Frédéric sa magnanimité.

L'histoire raconte que le roi de Prusse, non seulement pardonna au grenadier Fédersoff, mais pour lui montrer qu'il n'avait pas été dupe, il s'était penché à son oreille et lui glissant un thaler dans la main, il ajouta :

—Maintenant, va chercher la lame déposée chez Isaac et dis à ce juif, de ma part, que s'il recommence à emprunter sur les armes de mes soldats, je le fais pendre. Parole de roi.

COMMANDANT SCHAMBION.

MONDE OFFICIEL

Un chef de division, chamarré de décorations, causait avec le ministre
La conversation terminée, le chef se lève :

—Votre Excellence a-t-elle encore des ordres à me donner ?
—Non, pas aujourd'hui ; je croyais que vous les aviez tous.

UNE DE SES MEILLEURES

On avait défendu à Toto de demander du dessert.
Or, l'autre jour, on avait oublié de le servir et, tout en ayant le cœur bien gros, il gardait un silence des plus profonds. Tout à coup son père demanda à la servante une autre assiette.

—Prends donc là mienne, lui dit Toto, elle est bien nette.

A LA CAMPAGNE

Ninette est à la campagne et s'enquiert de tout.

—Où est la police ? demande-t-elle à sa tante.

—Il n'y en a pas ici, répond la vieille dame.

—Mais, alors, reprend Ninette étonnée, qui empêche le monde de marcher sur l'herbe ?

SA PAUVRE MÉMOIRE

Madame.—Peux-tu me laisser avoir quelque argent aujourd'hui ?

Monsieur.—De l'argent ? mais, malheureuse ! qu'as-tu fait de la piastre que je t'ai donnée la semaine dernière ?

Madame (bonne nature).—Voyons... j'ai acheté un chapeau et une collerette pour moi, des chaussures pour Toto et Ninette, un habillement pour Henri, un foulard pour Henriette, un... un... un... Ma foi, je ne puis plus me rappeler ce que j'ai fait avec le *petit change*.

UN DE MIEUX

Le dicton : " Si vous voulez qu'une chose soit faite, faites-la vous-même " a été amélioré de cette façon par une femme : " Si vous ne voulez pas faire une chose, faites-la faire par un homme."

BONNES RECOMMANDATIONS

La mère.—Avec qui jouais-tu tantôt ?

Toto.—Avec le petit Zèbe Latrouille.

La mère.—Je n'aime pas beaucoup sa physionomie. Il ne faut pas jouer avec de méchants petits garçons.

Toto.—Zèbe n'est pas un méchant petit garçon, sûr. Il a été deux fois à l'école de réforme et ils l'ont chaque fois laissé sortir à cause de sa bonne conduite.



Tonsillard (un mois plus tard).—Ah ! fichtre... cette masse de clients, ça me fait un plaisir, bien que je n'aie plus le temps de lire mon Samedi. Si j'avais pensé à ce journal-là auparavant...

Avant. Après. Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse. The Wood Company, Windsor, Ont. B. H. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

SITUATIONS OFFERTES. ON DEMANDE: Quelques personnes dans chaque endroit pour travailler pour nous, chez elles. Ouvrage agréable, bon prix. Pas de sollicitation; aucune expérience requise. IMPERIAL MFG. CO., LONDON, Ont.

Employez-vous une Vieillesse? La petite vieillesse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 8 RUE ST-LAURENT.

POUR MES CONCILOYENS SEULEMENT. Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français. CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

QUI AURA LE PIANO? On veut 100,000 noms pour notre grande liste de distribution gratuite. Pour les obtenir, nous nous proposons de donner gratuitement un Grand Piano Droit, Trois Bicycles, Cinq Machines à Coudre, des Montres d'Or et d'Argent, des Jupes en Soie pour Dames, des Epaulettes avec Diamant, etc., etc. Avec un peu d'activité et d'énergie, vous pouvez obtenir une de ces magnifiques primes. Ceci n'est pas une loterie. Chacun obtient un prix. Vous pouvez avoir le piano. Nous espérons que vous l'aurez. Vous pouvez venir un membre de notre liste aux conditions suivantes: Les six mots à lettres interposées qui suivent forment les noms de six membres du gouvernement fédéral: R.I.E.U.L.R.A. L.I.N.E.G.I.F.D. L.C.A.W.E.A.L. D.O.B.N.R.E. C.T.W.A.R.T.H.I.C.R. A.T.T.R.E. Pouvez-vous les trouver? Envoyez la réponse correcte et 15 cents pour le poste et l'emballage, et nous vous enverrons une élégante prime, en même temps que votre nom sera inséré dans notre liste, ce qui vous permettra de concourir pour les primes nommées ci-dessus. Vous pouvez gagner un bicycle. Voici le temps de l'essayer. Envoyez votre nom immédiatement afin de le faire inscrire sur la liste. Les premières chances sont les meilleures. N'envoyez pas de timbres. The National Co., Dept. 14, Toronto, Ont.

L'Alcoolique PEUT SE GUERIR A DOMICILE en quelques jours, sans injections hypodermiques, sans douleur, sans publicité, sans perte de temps, par l'usage du REMEDE VEGETAL DIXON. C'est un spécifique infallible. Le Dr Mackay, de Québec, spécialiste pour le traitement des alcooliques, le déclare bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes, et l'emploie avec le plus grand succès dans son institut de "Belmont Retreat". Pour toute information s'adresser à J. B. LALIME, Agent de la "Dixon Cure" 573 Rue St-Denis, - Montreal, - OU AU - DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUE. Toute communication strictement confidentielle.

UN RECORD DE VITESSE

On continue à se livrer, de temps à autre, aux Etats-Unis, à des records de vitesse au moyen de trains spéciaux organisés pour essayer une nouvelle machine, ou pour transporter rapidement un courrier extraordinaire ou quelque important personnage. Voici la dernière "performance" réalisée dans ce genre de sport: Un train composé d'une locomotive, d'un wagon-poste, d'un sleeping-car et d'un fourgon, est allé de Fleming à Jacksonville, en Floride, soit à une distance de 149 milles, en 130 minutes, ce qui représente une vitesse moyenne de 68,8 milles à l'heure. Le trajet comprenait un arrêt et deux ralentissements. Le maximum de la vitesse de pleine marche a été atteint du mille 69 au mille 74; ces 5 milles ont été franchis en 2 1/2 minutes, donnant une vitesse de 120 milles à l'heure. Il est bon d'ajouter que la plus grande partie de ce trajet était en pente de 6 0/00.

L'AIR LIQUIDE DANS L'ANTIQUITE. D'après une lettre adressée à la Nature, le professeur Dewar aurait découvert dans un ouvrage de Lucien (Vera Historia), une allusion tout à fait inattendue à l'air liquide. Lucien dit que les habitants de la Lune boivent de "l'air comprimé dans un globe". L'air liquide n'est guère employé comme breuvage; cependant, M. d'Arsonval en a un jour versé quelques gouttes dans le verre de champagne d'un de ses convives. Les Anglais, familiarisés avec l'antiquité, sont curieux de ces rapprochements.

CE QU'IL EN COUTE. Ce qu'il en coûte pour éviter une bronchite ou une fluxion de poitrine: un peu de Baume Rhumal à 25c la bouteille. 56 Deux jeunes drôles sont arrêtés devant une affiche relative à un chien perdu. —Tout de même, dit l'un, l'instruction est une belle chose. —Tu parles! —Si on ne savait pas lire, comment connaîtrait-on la récompense offerte pour le "cabot" qu'on a chipé la veille. Saboulex, dont le faciès n'est pas sans analogie avec celui de Polichinelle, se vante volontiers d'être venu à Paris en galoches. —Ça se voit à son menton! a dit quelqu'un.

GRATIS. Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornements, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1002 Toronto, Can.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR. Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, \$1.00, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

GRATIS. Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornements, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1002 Toronto, Can.

Vigueur, Energie, Santé. Femmes de ménage, Mères de famille. Plus ou moins accablées par un surcroît de travail. Faibles, pâles, débilés et sans forces pour accomplir à votre satisfaction vos devoirs d'épouses et de mères. Prenez, à des intervalles assez fréquents, deux ou trois Pilules SANGUINES du Dr JEAN. "Extrait du sang frais." Les seules qui renforcent et qui guérissent toujours sans autres médicaments. D'une efficacité sans égale; des milliers de cures à l'appui. Rien à changer à vos habitudes journalières pendant le traitement. 50c. la boîte. Toutes pharmacies. Envoyées partout par la poste, franco, sur réception du prix. CIE MEDICALE DU Dr JEAN, B. P. Boite 187, Montréal, Qué.

LE PACIFIQUE CANADIEN SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA. Départ de la gare de la rue Windsor: 9.30 a.m., 9.55 a.m., 4.10 p.m., 6.15 p.m., 10.00 p.m. Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.40 p.m. Trains Express Rapides. Départ de la gare de la rue Windsor: 9.55 a.m. et 4.10 p.m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p.m. et 6.30 p.m. respectivement. Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal. Départ de Montreal, 7.45 p.m. Arrivée à Holyoke, 7.12 a.m. Arrivée à Springfield, 7.30 a.m. Départ de Springfield, 8.00 p.m., 9.15 a.m. Départ de Holyoke, 8.18 p.m., 9.32 a.m. Arrivée à Montreal, 8.20 p.m., 9.15 p.m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montreal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. * Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement. V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 35 Page Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A. J. Brunelle, Ludlow. Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM L'INTERNATIONAL LIMITED. part de Montréal tous les jours à 9 a.m., et arrive à Toronto à 4.40 p.m.; à London, 7.30 p.m.; à Détroit, 10.40 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montréal et Ottawa. Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m., tous les jours. Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo. Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc. Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

La leçon de Bob: —Pourquoi, lui demande son précepteur, Prométhée a-t-il dérobé le feu du ciel? —Probablement, répond à tout hasard l'incorrigible enfant, parce que le charbon était cher!

GRATIS. Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendide décor de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c. — Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez-nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco. Colonial Art Co., 7 Confederation Bldg., Toronto.

Jean est entré depuis peu au service de deux vieux garçons, les deux frères, qui se ressemblent beaucoup, mais dont l'un est affecté de surdité. L'autre matin, croyant avoir affaire à ce dernier, il lui remet les lettres et journaux en lui disant: —Voilà le courrier, vieux daim! Mais qu'elle n'est pas sa confusion en entendant le bonhomme lui répondre avec mansuétude: —Mon ami, c'est mon frère qui est sourd. ** La vertu, comme le corbeau, niche volontiers dans les ruines.

Dr J. G. A. GENDREAU Chirurgien-Dentiste 20 Rue Saint-Laurent Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m. Tel. Bell: Main 2618

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900. LAPRÈS & LAVERGNE PHOTOGRAPHES 360 RUE ST DENIS MONTRÉAL P.Q. TÉLÉPHONE BELL E. 1283 TÊL. DES MARCHANDS 843

GRATIS. MAGNIQUE SOLO ACCORDÉON donné aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles à chapeaux fashionables, avec griffes magnifiquement ciselées portant de rubis, améthystes, émeraudes, etc. à 15c. chacune. Toutes les dames en acheteront une. Ecrivez-nous pour et nous vous enverrons l'assortiment de boutons pour

Gratit ASSORTIMENT DE BOUTONS POUR CHEMISETTES en argent massif dans le plus bel or rempli, deux chaînes avec hâterres, la fleur de la saison, magnifiquement ciselées, trois épingles Beauty richement gravées et un bouton pour faux-col. Tous ces six morceaux donnés pour la vente à 15c. chacune seulement de 10 épingles à chapeaux fashionables avec griffes magnifiquement ciselées portant de rubis, améthystes, émeraudes, etc. Chaque dame en acheteront une. Ecrivez-nous pour et nous vous enverrons l'assortiment de boutons pour

CAGNEZ CETTE MONTRE aussi une chaîne et breloque par la vente de seulement 16 élégantes épingles à chapeaux à 15c. chacune, avec sommets très bien gravés ornés de gros jolis rubis, améthystes, émeraudes, etc. Chaque dame en acheteront une. Ecrivez pour avoir les épingles à chapeaux. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous vous enverrons vos frais payés, cette belle montre et nickel poli, avec bord orné et véritable mouvement américain à cylindre. Elle est sûre et a le son d'un vrai américain. THE JEWELRY CO., BOITE 677, TORONTO

RIEN A CRAINDRE DE CE COTÉ



L'agent d'assurance. — Nous assurons contre tout, excepté la foudre.
M. Isaacstein. — Oh ! c'est parfait. Ce n'est pas la foudre qui mettra le feu.

BADAUDS ET SNOBS

Nous devrions écrire en tête de cette étude : *Snobs et Badauds*, car, dans la définition exacte qu'on peut donner de ces mots, le snob représente l'aristocratie et le badaud le peuple. Seulement, le badaud est l'ancêtre ; il représente le passé, il est de tous les temps, et, à ce titre, nous lui devons la priorité. Le snob est moderne, très moderne.

Le badaud est sans prétention, sans malice. Dépourvu de sens critique, on le voit suivre les autres, sans savoir où ils vont, et partager leur admiration, sans essayer de la raisonner. Voit-il une personne arrêtée devant un magasin, il s'y arrête aussitôt ; un cheval est-il tombé, un oiseau envolé, un enfant égaré, il oublie ses affaires, et n'y songe que lorsque le cheval est debout, l'oiseau réintégré dans sa cage et l'enfant reconduit chez lui. Autant le snob est compliqué, autant le badaud est simple et bon enfant.

Tout est naturel chez lui, il suit son impulsion ; il accorde son admiration et sa confiance à toutes choses. C'est lui qui accompagne la musique militaire, qui fait plusieurs kilomètres pour apercevoir quelques étincelles d'un feu d'artifice, qui effectue le sauvetage d'un chat qui se noie !... Il a généralement du cœur et de l'honneur, admire ce qui est beau et grand, de confiance et sans discernement, il est vrai, mais enfin cette disposition spéciale peut, à l'occasion, en faire un héros, car ses pareils fournissent la plus grande partie du contingent qui sait mourir pour son pays.

Le snobisme exige une définition plus longue, représentant non pas un seul état d'intelligence et de caractère, mais plusieurs dispositions diverses, différentes selon les tempéraments et les aptitudes.

Le badaud est naïf, le snob est poseur.

On peut donc diviser, à cause de cela, le snobisme en plusieurs catégories. Il y aurait, par exemple, le snob, le demi-snob et le quart de snob. C'est une sorte de hiérarchie dont les degrés se manifestent dans des spécialités différentes.

Le snob ne reconnaît qu'un seul Dieu qu'il encense toute la journée : le nouveau. Tout ce qui paraît à droit à ses hommages, à son admiration. En littérature, en musique, en peinture, il est le premier renseigné et admire, quand même ce serait laid, bête et sans valeur. Ce qui est passé ne compte pas pour lui. Vivant au jour le jour, hier est suranné, il attend tout de demain. Quand il a dit : C'est connu ! c'est fini, la chose est condamnée. Les grands sentiments, les mots de devoir, de conscience et même d'honneur sont de vieux mots, dont on ne saurait s'occuper.

La famille est vieux jeu. Il attribue surtout de l'importance aux sujets insignifiants. Il lui faut des mots tout neufs, le succès de ceux qui sont gâtés par la fortune, la fréquentation des gens en vue, tant qu'on parle d'eux, la poignée de main du grand journaliste et du grand artiste, le sourire de la mondaine qui s'habille chez le célèbre couturier, la dernière cravate et la coupe d'habit qui paraîtra demain.

Le demi-snob est l'imitateur servile de son chef de file. Lui ressembler, tout est là. Quel rêve ! Arriver à saluer comme lui, à tenir son chapeau et sa canne comme il les tient, que peut-on désirer de plus ? Ce satellite est du moins de bonne foi. Il se figure que la ville entière a les yeux fixés sur son idole et désire lui ressembler.

Enfin, en descendant encore d'un échelon, nous rencontrons le quart de snob. Celui-là, bon père de famille, adorant sa femme et ses enfants, est persuadé que ces sentiments sont bourgeois et rococos. Si sa femme commet la moindre infraction aux dernières coutumes adoptées, le voilà au désespoir. Que va-t-on penser d'eux dans le monde ? Que dira un tel ? C'est fini, les voilà déclassés. La femme n'obtiendra pas de lui

qu'il passe chez un fournisseur faire la moindre commande, il ne porterait pas à la main une livre de thé, et si son chapeau n'a pas les dix-huit reflets obligatoires et ses bottines la forme étroite et allongée exigée par la mode, ce sera un homme vraiment à plaindre.

Donc, voici des gens qui passent leur vie à dissimuler leurs qualités naturelles, pour mettre en lumière des prétentions ridicules, qui les placent intellectuellement dans un rang de réelle infériorité.

Maintenant, parlons des femmes. Pour elles, rien n'existe en dehors de la beauté, de la haute élégance, et particulièrement de l'argent, avec lequel on remédie à tant de choses et qui donne aux yeux de certaines personnes la seule considération enviable. Si la femme atteinte de snobisme habite un bel hôtel, possède des écuries célèbres et des bijoux superbes, loin de se contenter de ces avantages, elle cherchera, pour éblouir ses contemporains, à donner le ton et à décréter la mode, non seulement comme toilette, mais comme ameublement, réceptions et mouvement artistique. Raide et compassée, s'inspirant du *cant* anglais, elle prétendra, entourée d'une armée de sculpteurs, de peintres, de décorateurs et de musiciens, imposer au monde entier les élucubrations fantaisistes d'une nouvelle école, école qu'il faudra remplacer aussitôt que d'autres personnes en auront adopté les fantaisies maladives.

Encore celle que nous décrivons a-t-elle un semblant de valeur, que ne possèdent ni la demi-snob, ni le quart de snob qui lui composent une cour.

Il faut vivre de la vie mondaine pour comprendre cet état d'esprit particulier.

Pour obtenir une invitation dans une maison en vue, pour être invitée à dîner, pour s'asseoir dans la loge à l'Opéra ou monter dans les voitures des personnes qui passent pour donner le ton, certaines femmes sont capables des plus grandes bassesses. Voir son nom dans le journal, parmi les gens titrés, les ambassadrices, les princesses de la finance et ce qui compte dans un pays, est une joie et un bonheur pour lequel rien ne coûte. Tout est mis en œuvre pour parvenir à ceux qui occupent une position supérieure à la leur ; les tentatives, devant lesquelles devraient reculer la dignité la plus ordinaire, sont multipliées et, pour ces entreprises qui échouent le plus souvent, ces dames dépensent un temps, une intelligence et un argent qu'elles pourraient employer au profit de mille choses, infiniment plus intéressantes. Mais il faut changer, constamment changer. La robe d'hier est déjà ancienne, le mobilier de l'année dernière doit subir des modifications, le bijou du mois passé est déjà trop connu !

Il est facile de se rendre compte de cet amour du changement en contemplant les amoncellements de meubles qui encombrant les magasins des revendeurs, magasins toujours plus nombreux.

Et ces personnes ne se doutent pas qu'en agissant ainsi, elles font preuve d'une réelle infériorité, la valeur personnelle s'oppose à ce qu'on se rapproche de ce qui brille pour en obtenir un reflet, et c'est pourquoi entre le badaud et le snob, je n'hésite pas. Je préfère le badaud. Il n'est que naïf, l'autre est poseur.

B. DE CROSE.

MAITRE ET VALET

Monsieur. — Décidément, Baptiste, vous êtes d'une paresse qui surpasse toute imagination... Que diable ! quand on a une flemme pareille, on fait comme moi, on prend un valet de chambre pour se faire servir.

DEVINETTE



— Où est l'autre bûcheron ?

En Montant les Escaliers

Si vous souffrez d'anémie (sang pauvre ou aqueux) ou de faiblesse de cœur, le fait sera rendu douloureusement apparent chaque fois que vous aurez à monter un escalier.

Est-ce que dans ces occasions votre cœur bat violemment? Vous sentez-vous hors d'haleine? Vos jambes faiblissent-elles et êtes-vous facilement épuisé?

Ce sont là des signes d'anémie et de faiblesse du cœur. La pâleur, les yeux renfoncés, les joues amaigries, la perte de l'appétit et la langueur générale sont d'autres signes. La Maladie Organique du Cœur ou la Consommation peuvent s'ensuivre si cet état de choses est négligé. Les

Pilules Roses du Dr Williams

guérissent l'anémie et la faiblesse du cœur et bannissent tous ces symptômes. Elles rendent les hommes et les femmes forts et énergiques et sont également favorables pour les jeunes et les vieux. Ces pilules, à chaque dose, produisent un sang nouveau et riche, elles renforcent les nerfs faibles ou épuisés.

Attestation de la Guérison

Mlle Rosanna Ariot, St-Sauveur, Qué., a longtemps souffert de l'anémie avec les symptômes suivants : maux de tête, battements de cœur, mauvais appétit et pâleur extrême. Mme Ariot dit :

"Ma fille a dix-huit ans, et elle a souffert des symptômes ci-dessus pendant deux ans. Elle prenait des remèdes, ce qui ne l'empêchait pas de devenir de plus en plus faible; ensuite un médecin la traita avec le plus grand soin, mais n'eut pas plus de succès. Nous primes alors le parti de lui administrer les Pilules Roses du Dr Williams, du consentement de son médecin qui reconnaissait que les pilules étaient certainement un bon remède. Leur effet salutaire ne tarda pas à se faire sentir, et quelques semaines après ma fille était assez forte pour reprendre son ouvrage à la manufacture où elle travaillait avant sa maladie. Aujourd'hui sa santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, et nous aimons à vous exprimer notre reconnaissance : les Pilules Roses du Dr Williams ont rendu à ma fille un service inestimable."

Quelques marchands offrent des imitations tintées en rose ou d'autres pilules qu'ils disent être "juste aussi bonnes", parce que ces marchands font plus de profits sur ces imitations. Voyez à ce que le terme complet : "Pilules Roses du Dr Williams pour les Personnes Pales" soit sur l'enveloppe autour de chaque boîte que vous achetez. Si votre fournisseur n'a pas ces pilules, écrivez directement à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et elles vous seront expédiées franco au prix de 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

20,000 LETTRES PAR JOUR

Il y a de par le monde quelques personnes qui, bien certainement, ne peuvent lire le quart du demi-quart des lettres qu'elles reçoivent, et de ce nombre est Léon XIII, car le Souverain-Pontife, quelque activité et quelque lumineuse intelligence qu'il ait conservée dans sa vieillesse, serait évidemment fort en peine de parcourir les 20,000 lettres ou journaux que la poste du monde entier lui apporte, dit-on, chaque matin. Auprès de cette correspondance... pyramidale, celles de l'ex-prince de Galles et de l'empereur d'Allemagne (700 lettres environ) ne formaient qu'un paquet très mince.

L'on assure que le président de France reçoit à peu près le même nombre de missives, c'est-à-dire beaucoup moins que son éminent collègue américain dont la table voit s'amonceler chaque jour 1,200 enveloppes cachetées. Il faut dire que la correspondance des souverains vient souvent des directions les plus diverses... L'ex-prince de Galles ne reçut-il pas un jour, par le courrier d'Amérique, une lettre que lui écrivait un chef de Peaux-Rouges pour lui demander son arbitrage dans une sérieuse querelle avec des hommes blancs?

**

SOUVENIR DE LA TOUR DE BABEL

Un "savant" flamand du XVI^e siècle, Goropius, avait constaté que le mot sac se retrouvait dans toutes les langues avec la même acception, ou peu s'en faut : *sakkos* en grec, *saccus* en latin, *sacco* en italien, *saco* en espagnol, *sak* en hébreu, en syriaque, en turc, *sack* et allemand, en anglais, en danois, en flamand, etc. Il en conclut qu'au fameux moment de la confusion des langues, pas un des ouvriers qui travaillaient à la Tour de Babel n'oublia d'emporter son sac.

**

Bébé est avec sa tante, une coquette sur le retour, qui, devant une glace, met la dernière main à sa toilette.

—Allons, Bébé, dit la tante, viens, nous partons.

Et Bébé d'un ton obligeant :

—Bonne tante, tu as oublié ta poudre de rides.

**

Toto est en visite chez une dame âgée qui passe ses journées à faire, le plumeau à la main, la chasse au moindre grain de poussière.

Et comme il la regarde, un peu étonné de la voir se livrer sans relâche à cette occupation :

—Je suis sûre, lui dit-elle, que votre maman se donne aussi beaucoup de mal pour épousseter...

—Oh! pas autant, répond naïvement l'enfant, elle n'est pas maniaque?

**

Au lycée.

Le professeur d'histoire explique le fonctionnement des greniers d'abondance.

Un des potaches, vivement :

—Ici, l'abondance, c'est à la cave!

**

Boulestin passe ses journées à la brasserie, fumant et buvant à l'excès, ce qui lui occasionne de continuelles souffrances d'estomac.

Dernièrement, une grippe bénigne l'oblige à garder la chambre. Diète, régime : estomac sensiblement amélioré.

Et Boulestin de dire plaisamment à un ami venu le voir :

—C'est drôle, je ne me porte jamais mieux que lorsque je suis malade!

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocele, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur* : — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur* : — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur* : — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette si belle que délicate et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

LA SCIENCE DE LA VIE

Chaque homme possède trois caractères, celui qu'il montre, celui qu'il a, et celui qu'il croit avoir.



OR PUR
Nous donnerons cette Magnifique Bague en Or Pur, ornée de deux es et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à 10c. Ces Epingles se vendent rapidement car elles sont très jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez les acheter facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. LA CIE. GEM PIN. Boîte 1003 Toronto.



SOIE
Vu certains arrangements spéciaux faits avec de grandes Manufactures nous avons pu acheter une quantité énorme de magnifiques Coupons de Soie, et nous nous proposons de donner une belle bargain de Soie aux dames qui s'occupent d'ouvrages de fantaisie tel que Coussins, Cravates, Echarpes, etc., et autres articles utiles et d'ornements. Les morceaux viennent en variété de patrons, sont de bonne grandeur et bien assortis. Tant qu'il y en aura ils se vendront à 15c le paquet ou 2 paquets pour 25c. McFarlane & Cie., Toronto



FREE MONTRE EN OR
Nous donnerons une magnifique Montre de Garçon en Nickel poli, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chacune, ou bien cette magnifique Montre fine en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remontoir et régulateur, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Ecrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boîte 1010 Toronto.

Colonial... House

Place Phillips

Tout homme a besoin
d'un . . .

FROC

et le Coupeur attaché à la COLONIAL HOUSE fait une spécialité de cet article de l'habillement-

Le tissu fashionable est

Un beau Lloma ou Vicuna

et ce tissu, une fois doublé et paré avec une soie de belle qualité, fait un froc magnifique.

Notre vignette représente le dernier genre : un froc à basques simples, ce qui en fait le vrai dernier mot de la mode ; mais nous confectionnons également le froc si populaire à doubles basques.

PRIX : — Froc et Gilet (basques simples ou doubles) \$30, \$35, \$40, selon la qualité du tissu et de la doublure.

Les habillements seront faits de première classe et nous garantissons qu'ils s'adapteront à n'importe qui.



**Chemises, Cols, Poignets, Cravates,
Gants, Sous - vêtements, Chaussures,
Cannes et Parapluies,**

sans compter tous les menus accessoires tels que *Boutons-chaînettes, Boutons de Chemises, Bretelles, etc., etc.*, en grande quantité et dans les styles les plus nouveaux.



Cette vignette donne une assez bonne idée de la classe de marchandises actuellement en stock dans le département des hommes à ce magasin.

Pantalons en tweeds dit "West of England" ou dans les plus beaux tweeds écossais (absolument comme les présente la vignette) . de \$7 à \$8.

Chapaux des meilleures manufactures anglaises, américaines ou canadiennes \$5 à \$7.

HENRY MORGAN & CO, MONTREAL.

UNE AFFINITÉ



Angeline (tendrement).—Oh ! Claude, je le sens bien, tu es mon affinité...

Claude.—Jérusalem ! Qu'est-ce que c'est que ça, une affinité ?

Angeline.—Une affinité ? C'est un gentil garçon comme toi, qui a dix cents et qui est prêt à les dépenser.

LE CHEVAL

S'il est vrai, suivant le mot de Buffon, que le cheval est la plus belle conquête de l'homme, jusqu'à présent, il faut l'avouer, nous n'avons pas su en apprécier toute la valeur. Nous connaissons de longue date les facultés physiologiques du cheval, nous en tirons parti ; nous ignorons sa psychologie ; c'est, dans la science humaine, une regrettable lacune, que M. le docteur Rouhet a entrepris de combler.

Les études antérieures de cet honorable praticien l'avaient préparé à cette tâche ardue. Il y a vingt ans, des recherches faites sur les effets physiologiques de la gymnastique et sur l'entraînement, lui fournirent la matière de sa thèse de doctorat. Depuis, il n'a cessé de s'entraîner d'une façon régulière et scientifique, se prenant lui-même pour sujet de ses expériences. Or, parmi les divers exercices auxquels il s'est livré et se livre encore, l'équitation tient une large place. Elève du célèbre écuyer Fillis, il est devenu lui-même un dresseur *di primo cartello* et la haute école n'a pas de secrets pour lui : le travail des deux pistes, au pas, au trot et au galop ; le pas espagnol en avant et en arrière, le reculer sans rênes, le changement de pieds au temps, le galop sur trois jambes, etc., sont jeux où il est passé maître.

M. le docteur Rouhet est allé plus loin : il a obtenu de son cheval, l'éta- lon *Germinal*, d'autres "travaux" plus compliqués.

Germinal remet dans la position verticale une chaise placée horizontalement ; il ouvre un pupitre, y prend un mouchoir qu'il tend à son maître, puis se cabrant, en referme le couvercle d'un coup de pied autoritaire et précis. Plus fort encore ! il écrit ; au moyen d'un pinceau fixé à sa bouche, il trace des caractères suffisamment nets et lisibles ! Et ce n'est pas tout : *Germinal* s'assoit à table en face de son maître, prend la position du chien, souffle une bougie, ouvre une porte avec le pied, subit le sommeil hypnotique... ajoutez qu'il accomplit indifféremment toutes ses prouesses, les yeux découverts ou bandés.

Il y a beau jour, dira-t-on, que pareils "tours" amusent les spectateurs des cirques ; en somme, rien de bien nouveau.

Ce qu'il y a de nouveau, répliquera M. le docteur Rouhet, c'est la méthode *psycho-dynamique*, suivant laquelle, proscrivant tout moyen violent, il a cherché, au contraire, à élever chaque jour le niveau intellectuel de la bête, comme s'il s'agissait d'un être humain.

L'expérimentateur a, d'ailleurs, consacré un livre, à l'exposé de cette méthode :

" Dans chaque mouvement que j'ai fait exécuter à mon cheval, écrit-il, j'ai essayé de montrer la part qui revient à l'intelligence proprement dite, à l'initiative de l'animal et de ce qui peut être attribué à la mémoire provoquée par la répétition constante des mêmes actes. Il y a certainement des actions qui demandent de l'intelligence, par exemple : souffler une bougie avec le nez ; l'éteindre, en liberté, avec le pied, sans la renverser ; ouvrir, sans être tenu, une porte avec les dents. Dans ce dernier mouvement, si le cheval ne fait que tirer à lui la porte, il est nécessaire qu'il la pousse avec vivacité, par un mouvement de tête latéral, de telle sorte que, tournant sur ses gonds, elle lui livre facilement passage. Poussant plus loin son éducation, j'ai voulu lui apprendre à écrire : mes efforts ont été couronnés de succès et j'ai pu montrer la ressemblance qui existe dans l'emploi des moyens mis en usage, chez l'enfant, pour le même exercice..."

Et M. Rouhet aboutit à ces conclusions :

" 1° Dans l'état actuel de nos connaissances, la psychologie du cheval ne peut être traitée d'une manière complète, car le cheval ayant été considéré par beaucoup comme une simple machine, personne ne s'est attaché à entraîner son cerveau et à en sonder attentivement les profondeurs.

" 2° Le système de dressage que je préconise est une sorte d'éducation intellectuelle, patiemment obtenue par des rapports continuels entre le cheval et l'homme.

" 3° Le cheval est un animal intelligent ; mais, si on s'en sert comme d'une bête de somme, il est évident que ses facultés mentales ne paraîtront pas plus élevées que celles du bœuf. Le chien n'apprend pas mieux ni plus vite que le cheval. Les différences qui séparent ces deux animaux sont plutôt musculaires que cérébrales. Le chien vit dans notre intimité ; le cheval habite l'écurie : voilà toute la cause de l'apparente inégalité des deux espèces.

" 4° C'est dans le dressage du cheval que la volonté énergique de l'homme peut obtenir ses plus puissants effets, qui peuvent aller jusqu'à la suggestion...

" 5° Par la simple occlusion des yeux, on peut obtenir le sommeil chez certains chevaux.

" 6° L'expérience de l'écriture a prouvé qu'à part la faculté du langage articulé, la puissance cérébrale d'un cheval très intelligent est bien près d'être égale à celle de certains enfants mal doués, et, qu'en somme, l'apprentissage de l'écriture est une chose purement mécanique..."

Certes, la constitution psychologique des animaux est encore bien mystérieuse et l'on n'a pu pénétrer dans ces arcanes, tant qu'on s'est borné à

une observation superficielle. Les études expérimentales de M. le docteur Rouhet contribueront-elles à la solution de ce grave problème ? Peut-être ! En tout cas, elles offrent mieux qu'un intérêt de banale curiosité.

EN WAGON-DORTOIR

Un chérubin de quatre ans était couché dans la section supérieure d'un compartiment de wagon-dortoir. A un moment donné sa mère lui demanda si elle se trouvait bien.

— Bien oui, maman, répondit l'enfant, je suis dans le tiroir d'en haut.

FIN DE GRÈVE

L'agitateur.—Comprenez-vous ça ? les malheureux ont préféré retourner travailler que de continuer à m'entendre !

AU CERCLE

A.—Madame X... a la manie déplorable de s'inonder de parfums.

B.—Cette satanée femme, disait quelqu'un, adore tous les extraits... excepté l'extrait de naissance.

DEVINETTE



—Oh est l'ouvrier ?

Dans une réunion socialiste. A la tribune, un orateur déclame :

"Le drapeau de vos revendications, citoyens, sachez le maintenir haut et ferme..."

Et l'auditoire, d'achever la phrase par la scie à la mode :

—Ta bouche, bébé.

* *

La dispersion de nos pensées, c'est le duvet de nos songes qui s'envole à tous les vents.

* *

Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes.

* *

Invité au dernier moment à assister au bal du Théâtre-Français, la vicomtesse O. de Vichy objecte :

—C'est que je n'ai pas de domino...

—La concierge t'en prêtera un, lui dit son plus jeune héritier ; elle en a plein une boîte !

* *

L'espérance ne se laisse pas couper les ailes par la raison, mais le malheur les lui brise.

* *

Le président demande à un juif accusé de nombreuses escroqueries ses noms, prénoms et profession ; puis il s'informe : avez-vous déjà été condamné ?

—Non, monsieur le Président.

—Parfait. Eh bien asseyez-vous, vous allez l'être.

—On m'accuse à faux ? Un voleur et moi, cela fait deux !

—Sans doute, cela fait deux voleurs.

* *

Justin, récemment entré au service d'un vénérable académicien, écrit ses impressions à sa famille :

—Il vient beaucoup de monde dans la maison. C'est sans doute d'anciens domestiques du vieux, car ils l'appellent tous : mon cher maître !

* *

On souffre sans se plaindre d'un mal qui humilie.

* *

La vérité s'offre souvent à nous comme une pointe d'épée, et notre premier mouvement est de tomber en garde contre elle.

LA PRÉSENCE

La toux, le rhume, la coqueluche, la bronchite s'affaiblissent devant le *Baume Rhumal*. 55

Coupon PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Age.....

Mesure du Buste.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Rue..... No.....

Place.....

Prêt à écrire très lisiblement.

CI-DESSUS 10 CENTIMS. (Pour détails voir page 11.)



La Période des Chaleurs

Entraîne une foule de malaises, d'indispositions, de maladies pour les jeunes enfants. Ces accidents sont dus généralement à l'alimentation lactée toujours dangereuse en été. Les mères prudentes remplaceront le régime du lait par celui de...

LA PEPTONINE

Un aliment pur, sain, stérilisé — par conséquent exempt de microbes, qui rend les enfants forts et vigoureux.

25c la Grande Boîte

CHEZ LES PHARMACIENS ET ÉPICIERS.

DÉJA GAFFEUR



Emma (montrant un de ses portraits). — Il est peut-être un peu terni. Gatien fils. — Oui, en effet, mais c'est si bien vous.

Le commissaire de police demande à un pauvre diable qui a tenté de s'asphyxier avec un réchaud, le motif qui l'a poussé au suicide.

—La misère, monsieur le commissaire.

—C'est invraisemblable ; le genre de suicide que vous avez choisi n'est pas, en ce moment, à la portée de toutes les bourses !

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

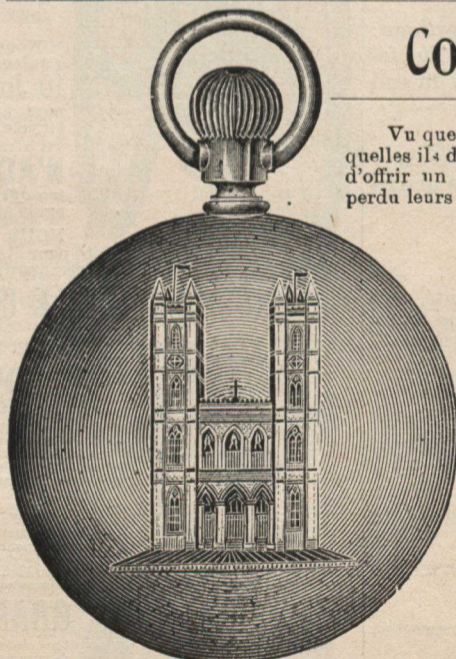
GRATIS ! GRATIS !

Coupon de Consolation No 4

Vu que nous avons reçu des lecteurs de nos annonces plusieurs lettres dans lesquelles ils déclarent qu'ils ont perdu quelques-uns des coupons, nous avons décidé d'offrir un Coupon de Consolation No 4 ; ce coupon est pour les lecteurs qui ont perdu leurs coupons ; tout ce que vous avez à faire, c'est de le découper et de nous l'envoyer avec dix cents. Nous distribuons des milliers de belles épingles de cravates, des montres et autres cadeaux ; tous ceux qui nous enverront ce coupon avec dix cents obtiendront un bijou. Voyez le SAMEDI de la semaine dernière pour plus de détails.

Voici les noms de quelques-unes des personnes qui ont déjà obtenu des montres pour dix cents seulement :

- Louis Lefebvre, St-Louis de Conzague, comté Beauharnois, Qué.
- Armand Cadieux, St-Bruno, comté Chambly, Qué.
- J. B. Prud'homme, Ste-Philomène, comté Chateauguay, Qué.
- Ovila Bernard, St-Dominique de Bagot, Qué.
- Sévère Rochon, Ste-Monique, comté Deux-Montagne, Qué.
- Joseph Richard, St-Denis, Rivière Richelieu, Qué.
- Wilfrid Boisvert, East Angus, Qué.
- Zotique Dorais, Chateauguay, Qué.
- Théodore Laroche, St-Georges de Windsor, Qué.
- Zotique Arbiqne, Montebello, Qué.
- Léon Ringuette, St-Barthélemy, Qué.
- Victor Blanchard, St-Hyacinthe le Confesseur, Qué.
- Philius Viau, St-Benoît, Côte S.-Vincent, Qué.
- Origène Catndal, St-Jean, comté Rouville, Qué.
- Adélard Duhamel, St-Roch de Richelieu, Qué.
- Simon Potvin, St-Gervain de Grantham, Qué.
- Philomène Mailloux, Chateauguay, Qué., et plusieurs autres.



Dr DeVERE MEDICINE CO., Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 285



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, après-midi qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, Guérard, J Lamère, E Peltier, Provencher, Miles L Allard, L Christin, A Cormier, R H, E Julien, E Lauzon, R Lemaire, E Théoret, MM A David, B Giasson, A Laurin, A Létourneau, G Rousseau (Montréal, Q), Mme J Sabourin (Aston Jct, Q), Mlle V Trudeau (Cedar Hill, Q), Mlle B Bissonnette (Coteau du Lac, Q), N Côté (Danville, Q), Mlle A Mayrand (Deschambault, Q), J E Lafortune (Joliette, Q), Mlle A Des Trois Maisons, MM J Casista, A Demers, H L Fortier, P Ouellet (Lévis, Q), Mmes M Lafleur, N Pagé (Louiseville, Q), J A Gama (L'Islet, Q), Mme C Scott (Ormslow, Q), Mmes J E Church, P Paradis, MM J Bélard, F J Boulay, J A Nolet, B Pepin, O Proulx, F Routhier (Ottawa, Ont), Mme A Grondin, Mles E Bélanger, C Giguère, MM L J Allaire, P C Gaulin (Québec), R Nadeau (Rivière du Loup, Q), Mlle M R Audet (St-Anselme, Q), E Desroches, E Desroches (Ste-Cunégonde de Montréal, Q), Mlle M Gagnon (St-François, Beauce, Q), O Poirier (St-Henri de Montréal, Q), N Roy (St-Jean, N B), Mlle N Bélard (St-Julie de Somerset, Q), Mlle A Gagnon (Ste-Rose de Laval, Q), Mme C Blouin, MM Gosselin, A Perreault (St-Sauveur de Québec, Q), Mlle T Fortier (St-Scholastique, Q), Mlle A Nadeau, M J R Boisvert (Stanford, Q), A Gagné (Theftford Mines, Q), T Rioux (Trois-Pistoles, Q), Mlle N Lajoie, M L Auger (Trois-Rivières, Q), R Quesnel (Valoisville, Q), Mme S Wissell (Ville St-Louis, Q), A Dubuc, F Marcotte (Warwick, Q), Miles Art Bélanger, A Bélanger, Amesbury, Mass), J Boulais (Central Falls, R I), Mlle M Gaudreau, MM A R Bélanger, L Fournier, W Laroque, M Lebrun, G Montminy (Fall River, Mass), Mlle A Perro (Fishville, R I), Mlle L Morin (Haverhill, Mass), Mme F Allaire (Haydenville,

Mass), J Hamel (Holyoke, Mass), Mme C Benoit, MM L N Côté, H Lambert (Lawrence, Mass), Mmes A Gosselin, O Rivard, A Perreault, Mlle R Roy (Lewiston, Me), Mme J Beaulieu, Mles L Morrissette, R Richard, N Barbeau, W Marchand (Lowell, Mass, Mme Philé, Mlle J Gagnon (Manchester, N H), A Gagné (New-Bedford, Mass), Mme J Wangler, Mlle P Pedlove, MM M Messonnier, J D Nix (N-Orléans, Le), A Grenier (Phenix, R I), Mlle D Lussier (Putnam, Conn), Mme D Bernier (Taftville, Conn), Rvd A Carrier (Taunton, Mass), Mlle B Vallière Warren, R I, Mme M Dubé (Willimantic, Conn), Mme C Paquin (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

E Tremblay (Coteau du Lac, Q), A Sharing (Côte des Neiges, Q), L Bourdeau (Hochelega, Q), Mlle A Gagné (Montmagny, Q), F Tourigny (Nicolet, Q), Mlle M J Huard (Plessisville, Q), Mlle E Boiteau (Québec), J A Leblanc (St-Léonard d'Aston, Q), J Waite (Winnipeg, Man), Mlle P Jutras (Place inconnue).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle L Allard, 1122 St-Laurent, E Julien 101 Ste-Rose (Montréal, Q), N Côté (Danville, Q), P Ouellet (Lévis, Q), Mlle E Bélanger (Québec).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Si quelqu'un peut se vanter d'avoir la tête dure, c'est bien le sieur Charles Yates, qui est originaire des îles Hawaï, et qui tient un débit de boissons à San-Francisco.

Pour une cause qu'il serait trop long d'expliquer, Yates eut l'an passé des difficultés avec une négresse et celle-ci, postée à une fenêtre, lui tira du haut en bas, presque à bout portant, un coup de revolver à la tête.

Un autre en serait mort; Yates s'en ressentit à peine et la balle, de fort calibre, s'aplatit sur son crâne comme sur du fer.

Le chirurgien, appelé pour procéder à l'extraction de la balle, fut étonné de retirer une plaque de plomb ayant à peine l'épaisseur d'une pièce de dix cents.

L'opération terminée, Yates s'en alla reprendre sa place derrière son comptoir, comme si rien ne lui était arrivé.

La Femme d'un Médecin

Messieurs.—Je fais usage de votre VIN DES CARMES sur l'ordonnance de mon mari. Depuis longtemps, je souffrais de douleurs si fortes dans l'estomac, que je perdais l'énergie, l'appétit et j'étais très faible. Il n'y avait que quelques jours que je prenaï du VIN DES CARMES, que tout malaise disparut. Mon appétit augmente, et mes forces reviennent. Ce vin, QUOIQUE AMER, EST DÉLICIEUX.

Mme J.-A. GARNEAU.

Quand la langue vous fourche :
—Quelle moule bien taillée, s'écrie le duc d'X..., en voyant une charmante jeune fille, délicieusement habillée.

Le malheureux avait voulu dire :
—Quelle taille bien moulée !

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

Un individu obsédait un commerçant qui a fait fortune en lui demandant comment il s'était pris.

—Vous voulez mon secret, finit par lui dire l'autre. Oh ! je peux bien vous le donner, il est bien simple. Je n'ai jamais dépensé cent sous avant d'avoir gagné dix francs.

Chez le pharmacien.
Une vieille bonne fait exécuter une ordonnance comprenant une potion dans la composition de laquelle entrent quelques grammes d'une substance toxique violente.

En voyant peser la dose avec de minutieuses précautions, elle s'écrie d'un ton froissé :

—N'avez donc pas peur d'en mettre... on payera ce qu'il faudra !

Lu, hier, cette pancarte sur la devanture d'une boutique :

Fermé pour cause de mariage

Et tout à côté, cette autre, œuvre de mauvais plaisant :

Pauvre garçon !

Il est plus à plaindre qu'à blâmer !

Les mauvaises nouvelles sont toujours vraies.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.
B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Théâtre ... National Français
Semaine commençant Lundi le 20 Mai 1901
2me semaine de la pièce à grand succès :
MONTE CRISTO
PAUL CAZENEUVE dans le rôle de MONTE CRISTO.
Représentations tous les soirs à 8.15 hrs.
Matinées tous les jours à 2.15 hrs.
PRIX :
SOIREE : 10c, 20c, 25c et 30c
MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.
Vendredi, fête de la Reine, 10, 20, 30 et 40 cts.
Semaine prochaine : "UNE CAUSE CELEBRE". PAUL CAZENEUVE dans JEAN RENAUD.

Qui se fait ver est écrasé.
Il faut autant de réflexions pour produire une pensée qu'il faut de générations pour produire un penseur.

DESSINS EXCLUSIFS
C'est très désagréable de rencontrer chez quelqu'un que vous allez visiter quelque meuble exactement semblable aux vôtres. Nous faisons une spécialité des dessins exclusifs que vous ne verrez pas dans toutes les maisons où vous allez. Ça ne vous coûtera pas plus et vous aurez plus de satisfaction. Nous sommes toujours heureux de donner des prix pour un morceau ou pour un ameublement complet.
Renaud, Kind & Patterson,
652 Rue Craig, 2442 Rue Ste-Catherine.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine, Montréal
Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien
Manchester, N. H.

Caractère susceptible, esprit médiocre.

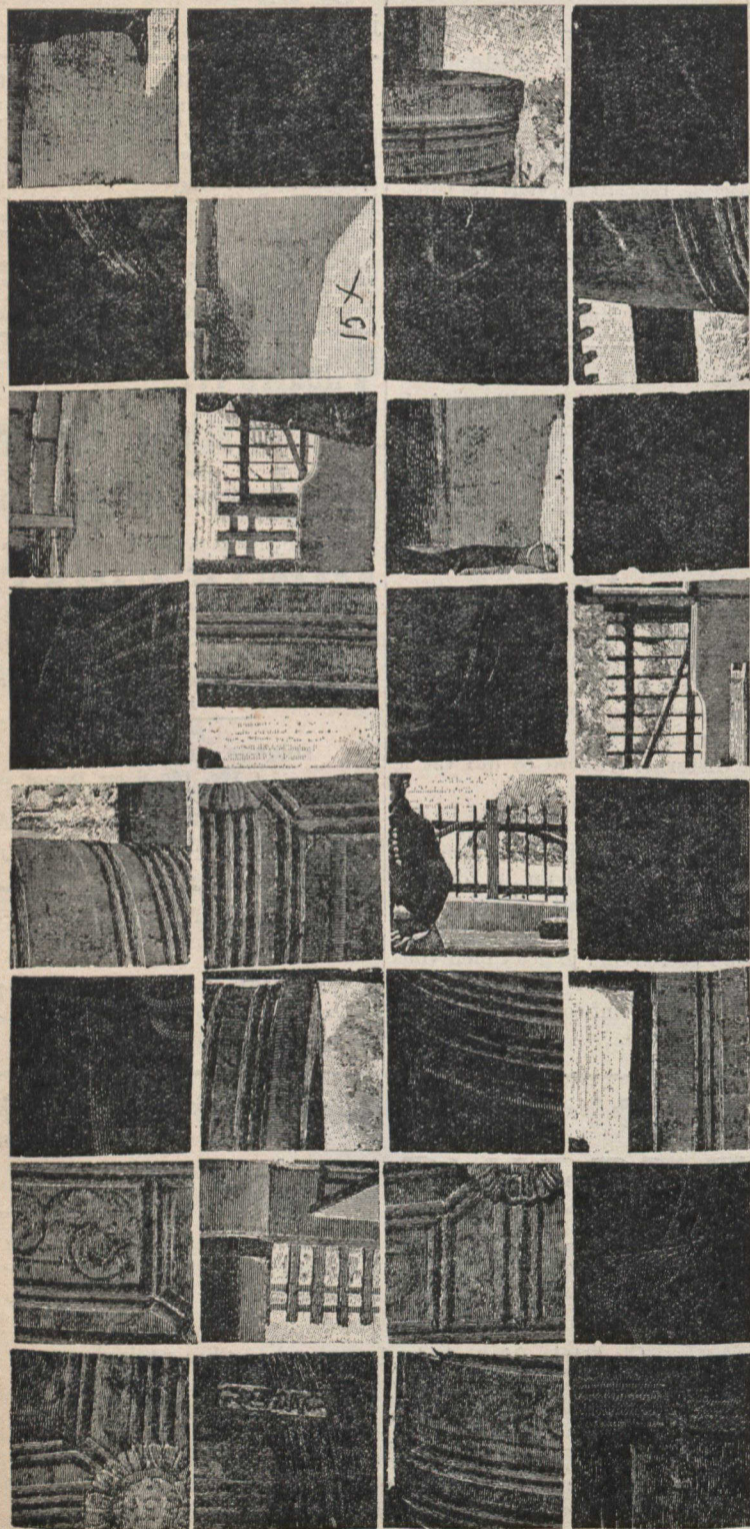
SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.
MONTREAL.

LA SCIENCE DE LA VIE
Le sort peut nous ravir nos biens, mais il ne doit pas abattre notre courage.

Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 286

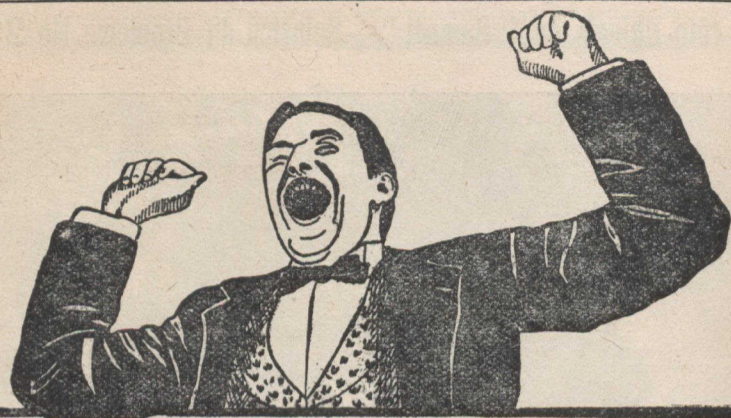


INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE HABITATION JAPONAISE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom ; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 29 mai à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h. ; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes : Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.



Lorsque vous vous sentez lourd, fatigué, triste, sans énergie

et que vous éprouvez un certain dégoût pour le travail, une répugnance à vous mouvoir,

PRENEZ UN VERRE DE

VIN S MICHEL

et vous sentirez bientôt un bien-être parcourir tous vos membres. Ce fameux tonique vous stimule, vous ragailardit. Il ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaircit le cerveau, met le sourire aux lèvres et la bonne humeur au cœur. C'est le "Chasse-Spleen" par excellence.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

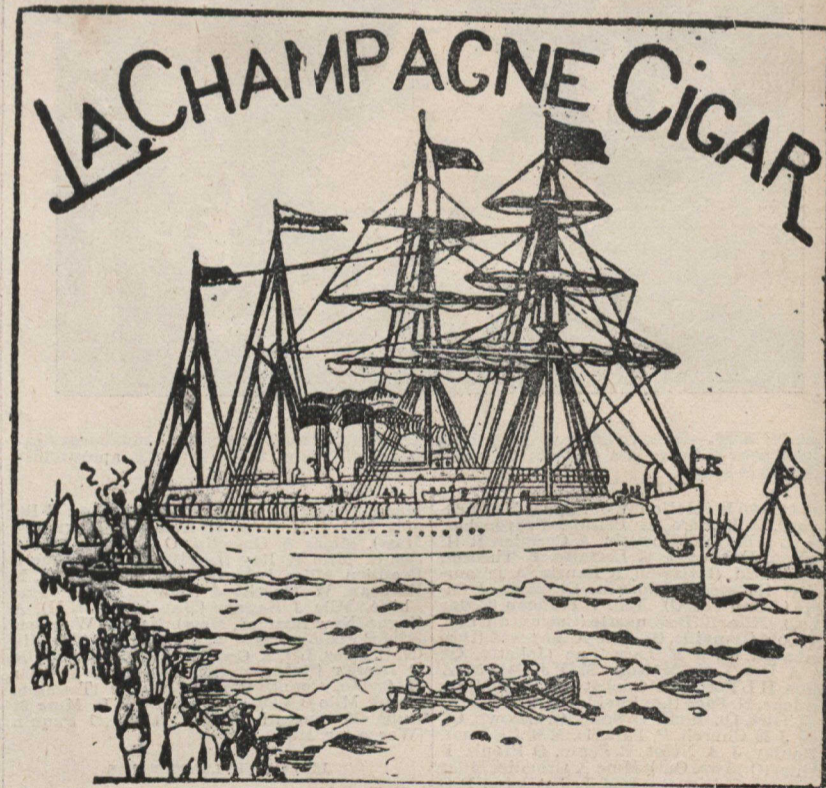
Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant

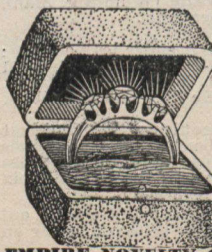
Toutes communications strictement confidentielles.

10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.
Entree Privée, 1817 RUE STE-CATHERINE, Montreal



5c } Demandez le nouveau "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 5c



GRATIS

Nous donnons cette magnifique Bague fine en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie caisse doublée en velours.

EMPIRE NOVELTY CO., Boite 1004, Toronto.



OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles à cravate ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par le retour du courrier cette magnifique bague.



PREMIERE SUPPLY CO., Boite 1001 Toronto, Canada.

LA TRANSVAALIENNE

MAZURKA.

ERNEST ALDER.

INTRADA.

Andante maestoso.
(Appel des trompettes.)

f Bien mesuré.

(court)

(court)

Allegro vivo.

(long)

sfz

(Trompettes.)

Poco a poco cresc.

f

fz

p

mf

sfz

(Trompettes.)

f

fz

ff

ff

Tempo di mazurka. *Con energia.*

The musical score is written for piano and consists of six systems, each with a treble and bass staff. The tempo is marked "Tempo di mazurka" and the performance style is "Con energia". The score includes various dynamic markings: *f* (forte), *sf* (sforzando), and *ff* (fortissimo). The music features a mix of eighth and sixteenth notes, often beamed together, and complex chordal textures. There are several accents and slurs throughout the piece. The key signature has one sharp (F#), and the time signature is 3/4. The piece concludes with a double bar line and repeat dots.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble staff contains a melodic line with slurs and accents, while the bass staff provides harmonic support with chords and single notes. Dynamics include *f* and *p*.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff shows more complex melodic patterns, and the bass staff features a steady accompaniment. Dynamics include *f*.

Third system of musical notation, including a first ending bracket marked with an '8'. Dynamics include *mf*, *f*, and *ff*.

Fourth system of musical notation, featuring a second ending bracket marked with an '8'. Dynamics include *sfz*.

Fifth system of musical notation, concluding the main section with a first ending bracket marked with an '8'.

Trio. *Il canto ben sostenuto.* *Giocosamente.*

Sixth system of musical notation, marking the beginning of a Trio section. It features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a rhythmic accompaniment. Dynamics include *mf* and *p*.

The musical score is arranged in six systems, each with a grand staff (treble and bass clefs). The notation includes various musical symbols such as notes, rests, slurs, and dynamic markings. The dynamics used are *p* (piano), *rinforz.* (ritornello), *Dim.* (diminuendo), *mf* (mezzo-forte), *f* (forte), and *fe deciso.* (fermo deciso). There are also triplets and accents indicated throughout the piece.

FEUILLETON DU "SAMÉDI", 25 MAI 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE VII. — L'ÉTABLISSEMENT DE SURÈNES

(Suite)

Ce n'est pas que le professeur Marcus eût ignoré les coupables penchants qui prenaient si profondément racines chez Appyani encore adolescent.

Il avait même essayé de les combattre, et, trompé par l'art de dissimulation que possédait son fils, il put espérer avoir réussi jusqu'au jour où la lumière se fit tout à coup pour ce malheureux endormi dans une confiance absolue et bercé par son amour paternel.

Ce jour-là il n'y avait qu'un des deux partis suivants à prendre : ou laisser Appyani subir le châtement mérité en l'abandonnant à la vengeance implacable d'un homme outragé dans son honneur, ou bien devenir son complice.

Le père capitula.

Ce jour-là vit s'effondrer, sapé par une complaisance condamnable, l'honneur si haut placé du professeur Marcus.

Après ce premier pas sur la pente du crime, l'homme de science fut irrésistiblement entraîné, s'étourdissant à chaque nouvelle chute pour ne pas entendre les cris de sa conscience.

C'est sous l'empire d'une de ces exaltations volontaires que le professeur Marcus, après le départ précipité d'Appyani, voulut faire tout de suite connaissance avec la nouvelle pensionnaire que lui avait amenée et recommandée son fils.

On se rappelle que, sur l'ordre que leur avait donné Appyani, deux employés de la maison de santé avaient porté Marie-Jeanne endormie dans une pièce qui leur avait été indiquée, et l'avaient déposée sur un divan.

Le professeur Marcus ouvrit la porte et, s'avançant vers la malheureuse femme qui subissait encore l'effet du narcotique que lui avait administré le docteur Appyani, il l'enveloppa d'un de ces regards profonds qu'il dirigeait sur le visage des malades qu'on lui amenait, comme pour lire dans ces cerveaux détraqués.

Puis il souleva et laissa retomber une des mains de la dormeuse.

— Sommeil factice ! dit-il.

Puis, il écouta pendant quelques secondes le bruit saccadé de la respiration qui s'exhalait des lèvres entr'ouvertes de Marie-Jeanne, consulta le pouls et attendit.

Il se demandait : " Quel intérêt Appyani peut-il avoir à ce que je garde cette femme ici ?... Une femme du peuple !... "

Il ajouta mentalement : " Pour qu'il l'ait endormie au moyen d'un narcotique, il faut que cette femme se soit défendue ? Ce serait donc un enlèvement ? Pour s'être ainsi décidé à " supprimer " cette

femme, je dois supposer qu'elle était dangereuse ou pouvait le devenir. "

Puis, comme si une réaction foudroyante se fût produite en son esprit, le professeur Marcus leva les poings fermés au-dessus de sa tête, en s'écriant :

— Malheureux !... Dans quelle ténébreuse aventure vas-tu encore m'entraîner !... "

Il était effrayant à voir en ce moment où se livrait en lui ce terrible combat, en ce moment où il se rappelait ce qu'il avait été jadis et ce qu'il était devenu.

Un flot de sang envahissait son visage et lui congestionnait la face.

Ses yeux flamboyants dans le bistre des orbites donnaient à cet aliéniste des regards de fou.

— Malheureux !... Malheureux !... ne cessait-il de répéter.

Et dans sa pensée ce mot stigmatisait à la fois et dans un même mouvement de fureur le fils infâme et le père coupable.

Puis cette colère tomba par soubresauts, cette révolte de l'âme retrouvant la virilité perdue pour se dégager des honteuses compromissions, cette rage contre soi-même, s'apaisèrent peu à peu.

Le professeur Marcus, s'arrêtant dans sa marche saccadée à travers cette chambre où se trouvait une nouvelle victime, succédant à tant d'autres, se laissa tomber sur une chaise, comme s'il eût été épuisé par l'effort qu'il venait de faire.

Le bruit d'un long gémissement vint tout à coup le tirer de cet état de torpeur.

Ses yeux se portèrent sur la femme étendue sur le divan.

Marie-Jeanne se réveillait.

Après quelques courts instants, pendant lesquels la malheureuse semblait combattre un reste de somnolence, elle se redressa sur son séant et promena autour d'elle des regards effarés.

Vivement elle passa la main sur ses yeux, comme pour se persuader à elle-même qu'elle était bienveillée, qu'elle ne rêvait pas.

— Où suis-je ? murmura-t-elle.

Puis, saisie d'effroi, elle répéta, en criant, cette fois :

— Où suis-je ?... Où suis-je ?

Elle semblait avoir perdu le souvenir de tout ce qui lui était arrivé.

La physionomie était empreinte d'épouvante.

Le professeur Marcus s'était levé tout d'une pièce.

À la vue de cet homme qu'elle ne connaissait pas et qui se dressait tout à coup devant elle, Marie-Jeanne poussa un cri.

Mais déjà le directeur s'était approché et lui tendait silencieusement les mains pour l'aider à se lever.

Mais elle, repoussant ces mains, exclamait :

— Qui êtes-vous ?... Je ne vous connais pas ?... Comment suis-je venue ici ?... Chez qui suis-je ?

Elle parcourait des yeux l'étendue de la chambre.

Le professeur Marcus n'avait répondu à aucune de ces questions.

L'homme de science s'était complètement ressaisi ; l'aliéniste observait le " sujet ", les yeux fixés sur le visage tourmenté où il cherchait une indication sur l'état mental de cette femme.

La physionomie de Marie-Jeanne dénotait la surprise, l'épouvante, mais c'était tout.

L'œil exercé du savant spécialiste y chercha en vain ces brusques changements qui indiquent que la pensée tourbillonne sans pouvoir se fixer.

Le cri qu'avait poussé Marie-Jeanne était bien un cri de stupéfaction et d'effroi, mais non le cri hurlant de l'aliéné.



Et doucement, timidement d'abord, elle cogna une première fois.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

Les mots qu'elle avait prononcés n'étaient pas accompagnés de ces gestes saccadés et multiples particuliers aux fous.

Le professeur Marcus gardait obstinément le silence, sachant que c'était un moyen d'exaspérer les infortunés dont le cerveau est atteint.

Mais, au lieu de s'emporter, comme n'eût pas manqué de faire une personne privée de sa raison, Marie-Jeanne parut vouloir surmonter la peur qui l'avait saisie à la vue de cet homme qu'elle ne se rappelait pas avoir jamais vu.

Bientôt, la courageuse créature se retrouva complètement.

Et, s'adressant à celui qui avait refusé de répondre à ses questions, elle lui dit :

— J'ignore, monsieur, comment il se fait que je me trouve dans cette maison... chez vous sans doute?... Il me semble que je sors d'un long évanouissement... Peut-être m'est-il arrivé un accident, et m'a-t-on transportée ici... Cela doit-être, monsieur, car... j'ai les membres comme brisés et il me semble que m'a tête est vide.

Elle parlait avec calme, comme une convalescente qui se rétablirait lentement après une longue maladie.

La sensation de vide dans le cerveau était l'effet du narcotique.

La pauvre femme était littéralement anéantie, ainsi qu'elle venait de le dire.

Elle appuyait maintenant son front sur les mains ; elle comprimait fortement ses tempes comme pour combattre l'engourdissement du crâne.

Le professeur Marcus épiait le moment où, les vapeurs de narcotique se dissipant tout à fait, la sensibilité renaîtrait, et avec elle, la mémoire.

Le phénomène ne tarda pas à se produire.

Tout à coup, Marie-Jeanne redressa la tête et une légère rougeur anima son visage, tout à l'heure encore voilé d'une paleur livide.

C'était le moment précis qu'attendait l'aliéniste pour l'expérience concluante.

Rompant brusquement le silence :

— Il vous est arrivé, effectivement, un accident, ma pauvre femme, et qui a nécessité votre transport immédiat dans cette maison que je dirige et où vous recevez tous les soins qui réclame votre état.

Et sans donner à Marie-Jeanne le temps de l'interrompre, il s'empressa d'ajouter d'un ton paternel :

— Après la terrible secousse que vous avez subie et qui vous a anéantie, il vous faut du calme... un calme absolu, ma pauvre femme !... Ici, vous...

Marie-Jeanne ne le laissa pas achever la phrase.

D'un bond, elle s'était trouvée debout, et, repoussant l'homme qui lui barrait le passage, elle eut un mouvement pour se précipiter vers la porte, en criant :

— Je ne veux pas rester ici !... C'est la maison des fous !...

Puis, avec une exclamation déchirante

— Ah ! je me souviens !... Maintenant j'ai comme du feu dans la tête. Je me rappelle tout... oui, tout !... « Folle !... disait-il. Folle ! Cette femme est folle !... »

« Ah ! tout cela me revient à cette heure !... Il m'ont entraînée, enlevée, portée... dans la voiture !... »

Marie-Jeanne, les bras tendus, les poings serrés, le buste en avant, dans une attitude énergique, cria d'une voix frémissante :

— Cet homme mentait !... Je ne suis pas folle !... Regardez-moi bien !... Regardez-moi !... Ai-je l'air d'une femme qui n'a pas toute sa raison ?

Le professeur Marcus demeura impassible, recevant en pleine face chacun de ces mots qui lui arrivaient comme autant de preuves que cette victime d'Appyani était absolument saine d'esprit.

— Vous vous taisez !... prononça Marie-Jeanne, d'un ton de sourde fureur ; vous voyez bien que je ne suis pas folle et... cela vous étonne que l'on m'ait amenée dans cette maison !... Et vous avez raison de vous étonner, monsieur, car ce qui m'arrive est une chose épouvantable et qui pourrait bien me rendre folle en effet !...

« Mais Dieu ne m'abandonnera pas ; il me donnera la force et me laissera le courage dont je vais avoir besoin pour me faire rendre justice... »

Et, se redressant dans un mouvement de fierté et d'énergie, elle ajouta avec force :

— C'est qu'on ne connaît pas Marie-Jeanne ; on ne sait pas ce dont elle est capable, Marie-Jeanne ! Elle remuera ciel et terre, s'il le faut !... Il y a une justice pour protéger les honnêtes gens contre les scélérats !... Elle ira frapper à toutes les portes, Marie-Jeanne ! Ah ! il faudra bien qu'on lui rende son enfant !

— Votre enfant ?

— Oui, monsieur, on m'a volé mon enfant !...

L'aliéniste avait désiré faire une expérience qui fût absolument concluante. Il n'eût pas à la provoquer, Marie-Jeanne s'y était prêtée d'elle-même.

Le cri d'indignation qu'elle avait poussé, les paroles violentes qu'elle avait trouvées pour stigmatiser ceux dont elle se croyait la victime,

l'accusation qu'elle venait de fulminer, furent autant de preuves pour le professeur Marcus.

Sa conviction était désormais faite.

Il n'était pas en présence d'une folle, mais bien d'une victime.

Et cette fois encore il se demandait s'il allait consentir à se faire complaisamment, en cette circonstance, l'exécuteur des volontés d'Appyani.

Lui qui avait poussé l'amour paternel jusqu'à l'oubli de ses devoirs les plus sacrés, jusqu'à se plier à des exigences criminelles ; lui qui subissait les effets d'une faiblesse de cœur qui, dans les moments où il réfléchissait, le rendait misérable à ses propres yeux, il comprit ce que devait souffrir cette malheureuse à qui l'on avait pris son enfant.

Il fut saisi d'un sentiment de compassion pour cette mère qui lui donnait le spectacle de sa douleur et de son désespoir.

Pendant une seconde il se sentit venir le courage de résister à Appyani et de se révolter contre cette dernière exigence du misérable.

Pendant ce court instant, il eut la pensée d'obéir au bon sentiment qui se faisait jour en refoulant les faiblesses paternelles, et de rendre à la liberté celle dont il avait consenti à devenir le géôlier impitoyable.

Hélas ! ce mot de justice qu'avait prononcé Marie-Jeanne, traversant tout à coup la mémoire de l'aliéniste, fit tomber subitement la bonne résolution qu'il avait prise.

Cette femme avait parlé de s'adresser à qui de droit pour se faire rendre son enfant et dans l'expression énergique de son visage le professeur Marcus avait compris que ces paroles ne constituaient pas une vaine menace.

Cet homme eut peur pour son fils, il redouta pour le coupable l'intervention de la justice, et à partir de ce moment le sort de Marie-Jeanne fut décidé.

Et, répondant à ce que venait de dire Marie-Jeanne, il laissa tomber ces mots d'une voix sèche :

— Tous ceux qui viennent ici se prétendent victimes de quelque odieuse machination. Tous sont, à les entendre, les persécutés, tous réclament justice !...

— On m'a volé mon fils, vous dis-je ! répéta Marie-Jeanne.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Vous doutez !... Vous voulez de preuves ?

« Ce que je souffre en ce moment, n'est-ce pas la meilleure preuve que je puisse fournir ? Quelle autre exigez-vous donc pour me laisser partir ? »

Puis s'interrompant :

— Vous êtes un honnête homme, vous, monsieur le directeur, car ce n'est pas le premier venu qu'on choisit pour lui confier les pauvres malheureux qui ont perdu la raison...

« On doit les traiter, ces infortunés, comme des enfants, et avoir pour eux les soins qu'on a pour de pauvres orphelins.

« C'est un homme bon et paternel qu'il faut pour diriger la maison où l'on reçoit tous ces malheureux... »

« Si vous êtes ici, monsieur, c'est que vous êtes un homme honorable et bon ; vous ne voudrez pas me retenir après tout ce que je viens de vous dire... »

« Vous me demandez des preuves !... Ce n'est pas si vous me gardez ici que je pourrai vous les donner, ces preuves.

« Quand je vous dis qu'on m'a volé mon enfant, je vous dis la vérité, la pure vérité, mon bon monsieur.

La malheureuse s'était efforcée de paraître calme, afin de prouver ainsi qu'elle était en pleine possession d'elle-même.

Mais c'était là une lutte qui ne pouvait se prolonger.

Le moment allait fatalement arriver où, ne pouvant contenir plus longtemps ses angoisses, la mère laisserait de nouveau éclater son désespoir et donnerait le spectacle d'une exaltation qui justifierait la nécessité de la maintenir prisonnière dans la maison de santé.

Marie-Jeanne se décida à tenter un dernier effort pour tâcher de gagner le directeur de l'établissement à sa cause.

— Vous voulez une preuve, reprit-elle avec vivacité, je puis vous la donner.

— Quelle est cette preuve ? Parlez !...

— Oh ! pas ici !

— Cependant je ne puis prendre sur moi de vous laisser partir... pour aller chercher cette preuve, prononça hypocritement le professeur Marcus.

« Ce serait, vous le comprenez facilement, ma pauvre femme, assumer une trop grande responsabilité... »

— Alors, interrompit Marie-Jeanne avec une extrême véhémence, parce que vous avez peur de vous compromettre, il faut que je perde mon enfant, il faut que je consente à ce que ce soit une autre qui le garde, il faut que je me résigne à ne plus le voir !...

« Mais vous n'êtes donc pas père, vous !... Sans quoi... »

Puis avec un débordement de douleur :

— Si vous saviez tout ce que j'ai déjà fait pour cet enfant, tout ce que j'ai déjà souffert pour lui !...

" Le laisser à d'autres, jamais !... Ne plus voir mon petit Charlot, ne plus l'embrasser ! Mais j'aimerais mieux mourir !... Oui, mourir tout de suite !... "

Elle appuyait avec force ses mains crispées sur son sein, comme pour comprimer son cœur.

Elle criait :

— Mon fils !... mon enfant !... Ah ! de grâce, monsieur, laissez-moi retourner auprès de lui !... Ayez pitié, monsieur ; tenez, si vous ne me croyez pas, venez avec moi ! Je vous donnerai toutes les preuves... toutes... toutes... "

— Où voulez-vous que je vous accompagne ? demanda le professeur Marcus.

— Auprès de mon enfant, d'abord !... "

— Vous savez donc où il est ?

— Si je le sais !... Mais je l'ai vu, monsieur ; je l'ai tenu dans mes bras... Et quand j'ai voulu l'emporter, on me l'a arraché, on m'a empêchée de retourner auprès du berceau ; un homme a sonné les domestiques... Ah ! je le reconnaîtrais bien, cet homme !... Son visage est là !... là !

Et Marie-Jeanne frappait son front.

Elle continua, haletante :

— C'est lui qui a dit que j'étais folle !... C'est lui qui m'a amenée ici ! Cet homme est un misérable !... "

" C'est lui qui a volé mon enfant !... Mais il faudra bien qu'il me le rende !... Venez, monsieur... venez !

Le professeur Marcus allait jouer une horrible comédie.

— Ce que vous me demandez là est impossible, je vous le répète, pauvre femme ! Mais, si je n'ai pas le droit de vous rendre la liberté que vous réclamez, il ne m'est toutefois pas interdit de m'intéresser à vous... "

— Mais je ne suis pas folle, vous ne pouvez me retenir ici !... Je ne veux pas rester dans cette maison de fous !... Je n'y resterai pas !... "

L'aliéniste simula l'attendrissement :

— Pauvre femme, fit-il, je comprends que, tourmentée par cette idée fixe qu'on vous a volé votre enfant, vous ayez hâte de retourner dans la maison où vous avez cru le reconnaître... "

— Comment " où j'ai cru reconnaître " ! exclama Marie-Jeanne hors d'elle-même.

" Une mère ne se trompe pas, mon bon monsieur !... Et comment aurais-je pu me tromper, moi qui n'ai jamais quitté le pauvre petit être ?

" Je l'ai nourri de mon lait, j'ai passé des nuits entières auprès de son berceau, à veiller mon ange bien-aimé. Oui, monsieur, il était malade... , bien malade, et je ne cessais de regarder son visage si pâle... Et quand je détournais les yeux... , c'était pour pleurer !... "

" Aussi elle est gravée là, la chère figure de mon enfant bien-aimé... , et vous voulez que je me sois trompée !... "

— Vous ne l'aviez donc pas gardé auprès de vous ? demanda l'aliéniste.

— Hélas ! mon bon monsieur, répondit Marie-Jeanne... je me demande comment j'ai pu consentir à m'en séparer... comment j'ai eu ce courage... "

Et s'interrompant pour essuyer les pleurs qui coulaient le long de ses joues :

— Je ne comprends pas que je n'en sois pas morte !... "

" Comment me serais-je trompée ? ajouta-t-elle ; même séparée de lui, je n'ai jamais cessé d'avoir son image devant les yeux !... Le jour, pendant que je travaillais, il me semblait qu'il était encore là, dans le berceau, et par l'imagination je le voyais... Il me souriait et cela me donnait du courage pour travailler, car c'était pour lui, ajouta-t-elle avec un soupir... pour lui que je tirais l'aiguille du matin au soir et que je veillais presque tous les nuits !

" Je ne m'arrêtais que lorsque la fatigue était plus forte que ma volonté... Et, quand mes yeux se fermaient malgré moi, l'image de mon enfant était toujours là ; je rêve à mon cher trésor perdu, je le voyais, je l'entendais même, oui, il me semblait que, par un miracle et malgré son tout jeune âge, il me parlait tout bas ! Du courage, me disait-il, du courage, même dors en paix, dors pour avoir, à ton réveil, la force de travailler pour me reprendre et m'emmener loin de cet asile où je suis privé de tes caresses et de tes baisers.

— Où donc était-il ? Quel était cet asile ? interrompit le professeur Marcus.

Marie-Jeanne tressaillit et le rouge lui monta au visage.

Mais elle n'eut qu'une seconde d'hésitation.

Refolant un instinctif mouvement d'amour-propre, elle répondit :

— Vous vouliez des preuves, monsieur ; en voici une qui vaudra à elle seule toutes les autres.

Elle ajouta avec vivacité :

— Vous me demandez où il était ? Je vais vous le dire, malgré le déchirement de cœur que me cause cette horrible pensée. Pendant que je travaillais pour lui... mon enfant, mon fils adoré... était aux Enfants-Trouvés !

Quelque fermement décidé qu'il fût à ne se laisser ni émouvoir

ni attendrir, le professeur Marcus se sentit vivement ému alors qu'il n'avait voulu procéder froidement à cette interrogatoire que dans le but unique de découvrir le mobile qui avait pu faire agir Appyani.

Mais ce ne fut qu'un éclair dans les ténèbres de cette âme troublée.

Au surplus, il semblait que la fatalité s'acharnait contre Marie-Jeanne ; ce fut en effet cette malheureuse femme qui allait faire évanouir du cœur du complice d'Appyani l'éphémère sentiment de pitié qui s'y était soudainement allumé.

— Oui... aux Enfants-Trouvés ! répéta-t-elle en se redressant comme pour prouver qu'elle se sentait au-dessus de toute accusation, de tout blâme.

" Vous me demandiez tout à l'heure de vous fournir la preuve qu'on a volé mon enfant, eh bien, conduisez-moi auprès du directeur de l'hospice. Et l'on vous dira ce que l'on m'a dit à moi-même quand je suis allée pour réclamer mon petit Charlot... "

" On vous dira qu'un homme, un monsieur bien mis et riche, est venu reprendre le petit !... On vous dira que cette personne a semé l'or... On vous dira tout cela, et vous comprendrez alors que je ne suis pas folle.

Tout ce qu'il entendait confirmait de plus en plus le professeur Marcus dans l'opinion qu'il s'était faite tout d'abord sur la participation d'Appyani à quelque nouvelle infamie.

Il connaissait maintenant une partie du mystère, sachant pourquoi on avait voulu se débarrasser à tout prix de cette malheureuse dont il n'était pas douteux, pensa-t-il, qu'on eût réellement enlevé l'enfant.

Mais le mobile du crime lui échappait encore.

Ce fut l'infortunée Marie-Jeanne qui se chargea de le renseigner à cet égard.

Il n'eut besoin que d'exprimer ce doute : " Etes-vous bien certaine de ce que vous affirmez là ? On ne rend pas si facilement, ce me semble, je le sais, même, un enfant confié à l'Assistance publique ", pour que la pauvre mère s'écriât aussitôt :

— Ah ! monsieur, c'est que l'homme qui a volé mon fils a fourni tous les renseignements nécessaires... J'ignore comment il a pu se les procurer, mais il les a donnés au directeur.

Puis s'interrompant

— Quand j'ai appris la chose, le sang m'est monté à la tête ; je n'ai plus rien vu, rien entendu ; je suis sortie du cabinet du directeur sans savoir ce que je faisais et je me suis mise à courir sans savoir où j'allais !... Je criais... demandant mon fils à tous ceux que je rencontrais... "

" On a dû, là-bas aussi, me prendre pour une folle !

" Je le reconnais maintenant, mon bon monsieur. J'aurais dû avoir recours à la justice, aux magistrats.

" Ils auraient ordonné les recherches nécessaires, ils auraient su retrouver le voleur.

" Mais dans mon désespoir je n'ai pas songé à cela. Ah !... c'est que je suis maudite, mon Dieu !

Marie-Jeanne cessa subitement de parler, puis après un court silence, et se cramponnant au bras du professeur Marcus, elle laissa échapper des mots qui allèrent jeter le trouble dans l'âme du père d'Appyani.

Elle s'écriait :

— Mais le voleur... , je le connais !... Et vous aussi... , vous le connaissez ! ajouta-t-elle en regardant fixement l'aliéniste : ce ne peut être que l'homme qui m'a arrachée d'auprès du berceau dans lequel était mon enfant, l'homme qui m'a traitée de folle !... l'homme enfin qui m'a fait enlever par les domestiques... "

" Vous devez bien le connaître. C'est lui qui m'a amenée ici !... C'est lui !... c'est lui !... "

A ce moment où la lumière se faisait pour elle, éclatante dans la nuit de son cerveau, Marie-Jeanne apparaissait comme transfigurée par l'amour maternel et le désespoir.

Elle ne soupçonnait pas qu'elle assistait à une odieuse comédie dont le dénouement ne pouvait être qu'un coup pour elle.

Abusée, au contraire, par la stupéfaction, par l'accablement du docteur, elle crut, — l'infortunée ! — avoir réussi à intéresser à son sort l'homme qui l'avait écoutée d'un air de bienveillance et interrogée en affectant un ton paternel.

Aussi n'hésita-t-elle pas à tenter un suprême effort.

Elle se mit à reconstituer avec une surprenante lucidité la scène qui s'était passée à l'hôtel d'Anglemont.

Elle se souvenait de tout et précisa les moindres détails.

Son récit s'arrêtait brusquement au moment où elle n'avait plus eu conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Et ajoutant un nouveau chef à l'acte d'accusation qu'elle formulait contre Appyani, elle ajouta d'un ton ferme et comme subitement inspirée :

— Je ne me suis pas évanoui !... Non !... J'avais trop de colère et de désespoir au cœur pour cela !... Ce n'est pas une femme comme moi qui tombe en défaillance quand il lui arrive un malheur semblable à celui qui m'a frappée !... "

" Et si je ne me rappelle plus ce qui s'est passé depuis, si je ne

sais comment il se fait que je me trouve ici... c'est qu'on a dû m'endormir par ruse... par trahison.

— Et l'homme qui m'a plongée dans ce sommeil forcé est le même qui m'a volé mon enfant.

Le professeur Marcus réprima le geste qu'il ébauchait pour interrompre Marie-Jeanne.

Celle-ci continua en s'animant :

— C'est ce même homme qui m'a arraché des bras mon fils que j'avais pris, que je serrais contre mon sein et que je voulais emporter en m'enfuyant de cette maison maudite.

— C'est le même qui m'a traitée de folle et a sonné les domestiques pour me faire enlever par eux...

— C'est lui !... c'est lui !...

La pauvre femme, ne se contenant plus, accusait avec une virulence telle que les signes d'agitation qu'elle donnait et les exaspérations qu'elle laissait éclater eussent assurément pu passer pour de la folie aux yeux de tout autre que le savant aliéniste.

Quant à lui, ayant déjà sa conviction faite au sujet de la malheureuse dont il avait accepté d'être le geôlier, il n'attendait plus d'elle que le dernier mot de la criminelle machination à laquelle Appyani avait pris la part la plus active.

Une exclamation de Marie-Jeanne vint compléter, pour ce père devenu le complice de son fils indigne, les renseignements déjà obtenus par lui dans la sorte d'interrogatoire qu'il faisait subir à sa pensionnaire, ou pour mieux dire à sa "pensionnaire".

Celle-ci s'écriait, en effet :

— Je sais où retrouver cet homme !...

Puis s'adressant avec fermeté à l'aliéniste qui avait affecté de l'écouter avec intérêt :

— Maintenant, monsieur, dit-elle, que vous savez tout ce qui m'est arrivé... vous ne pouvez refuser de m'accompagner partout où cela sera nécessaire !... Vous ne le pouvez pas !... Venez, venez donc tout de suite avec moi chez... la comtesse de Bussières !

Mais à peine Marie-Jeanne avait-elle prononcé ce nom, qu'elle tombait tout à coup et sans la moindre transition dans un état de stupeur.

On eût dit qu'une pensée, traversant subitement son cerveau, eût mis fin à son exaltation et jeté l'esprit de l'infortunée dans la plus horrible confusion.

Comment la comtesse de Bussières se trouvait-elle mêlée à cette affaire d'enlèvement ?

Ignorait-elle le vol, ou bien était-elle complice du crime ?

Quelle était la situation de cet homme auprès d'elle ?

Et Charlotte ?... Et François ? Ils la connaissaient ; ils la savaient incapable de réclamer un enfant qui n'eût pas été réellement le sien !

C'est donc qu'ils étaient, eux aussi, complices du voleur.

Dans ce chaos d'idées, un souvenir éclata soudain.

Marie-Jeanne se rappelait avec quelle bonté sa camarade d'enfance l'avait accueillie, à quel point elle s'était montrée affectueuse en essayant de la consoler des chagrins passés, tout en lui promettant que, désormais, sa vie serait exempte de soucis et de tourments ; de quel ton de touchante compassion elle l'avait exhortée à chasser de sa pensée les souvenirs des mauvais jours !

— Non, se disait Marie-Jeanne, ce n'était pas la complice d'un crime abominable qui eût parlé ainsi et précisément en s'adressant à celle qu'elle aurait aidée à plonger dans le plus mortel désespoir.

Puis, en admettant que — par impossible — la comtesse de Bussières eût laissé s'accomplir l'horrible action, pourquoi aurait-elle commis l'imprudencé d'attirer chez elle, pour lui donner un emploi dans sa maison, la mère de l'enfant volé ? N'était-ce pas s'exposer à ce qui était arrivé ?

Non ! il n'était pas possible d'admettre un seul instant que Mme de Bussières fût au courant de l'action criminelle qui s'était accomplie chez elle.

Et comme pour chasser le dernier doute qui pouvait subsister dans son esprit, Marie-Jeanne se représentait la courte scène qui avait eu lieu auprès du berceau ; elle revoyait la comtesse de Bussières se précipitant pour faire un rempart de son corps à l'enfant qu'on voulait lui reprendre : elle se rappelait aussi cette physionomie tour à tour empreinte de l'expression d'affolement, de terreur et d'angoisses, que peut seul donner l'amour maternel en proie aux plus mortelles alarmes.

Ayant ainsi rejeté avec horreur la supposition d'une odieuse participation à un crime monstrueux, Marie-Jeanne se trouva en présence d'une nouvelle hypothèse qui la plongea de nouveau dans une violente agitation et jeta le trouble dans son âme.

Loin d'être coupable, la comtesse de Bussières lui apparaissait tout à coup comme une victime !

Où !... il n'y avait pas à en douter, elles étaient toutes deux victimes de la même machination !

L'horrible vérité se reconstituait pour elle, avec une étonnante précision, comme si la Providence, la prenant enfin en pitié, lui eût envoyé le don de la divination.

Le professeur Marcus se relâchait de l'examen attentif qu'il avait

jusqu'à consacré au "sujet" ; il réfléchissait à présent au moyen à employer pour calmer cette malheureuse et la "garder", ainsi que le désirait l'homme qui avait su prendre un si puissant ascendant sur lui.

Il sait qu'il trouvera en Marie-Jeanne une de ces natures énergiques qu'on ne parvient pas facilement à dompter et qu'il faut briser.

Et dans sa pensée, répondant à ce besoin d'obéissance servile aux volontés de son fils, il se disait : " Je la briserai ! "

La voix de Marie-Jeanne vint le faire tressaillir à ce moment même où il prenait cette odieuse résolution.

La malheureuse femme allait, de nouveau, faire appel à ses sentiments d'humanité et le conjurer de mettre un terme à son désespoir.

Cette fois elle faisait valoir la nécessité d'épargner à une autre personne une plus longue complicité inconsciente dans un épouvantable forfait.

— Nous sommes deux malheureuses, monsieur, prononça-t-elle avec une émotion débordante ; oui, deux mères aussi cruellement frappées l'une que l'autre !...

— De qui voulez-vous parler ? demanda le professeur Marcus sans se départir de son ton de bonhomie qu'il avait adopté depuis le commencement de l'interrogatoire...

— Je parle de... Mme la comtesse de Bussières...

— On la trompe indignement, continua-t-elle ; oui, on la trompe en lui laissant croire que l'enfant, que mon enfant est le sien !... N'est-ce pas horrible à penser que, lorsque cette infortunée embrasse mon petit Charlot, elle est persuadée que c'est son fils qu'elle couvre de caresses ?

— Eh bien, c'est à vous... c'est à nous de faire cesser de pareilles infamies !...

Et laissant éclater sa douleur :

— Mon Dieu !... mon Dieu ! exclama-t-elle, qui m'aurait dit que je serais un jour placée dans cette horrible situation et qu'il me faudrait ou déchirer le cœur de cette pauvre mère ou abandonner mon enfant.

Le professeur Marcus gardait le silence, les yeux fixés sur cette infortunée qui mettait tout son espoir en lui.

CHAPITRE VIII. — ANXIÉTÉ !

Si le professeur Marcus n'eût été décidé à obéir aux injonctions du misérable qui s'était fait l'arbitre du sort de Marie-Jeanne, il n'est pas douteux que la façon dont la malheureuse femme avait plaidé sa cause et certains arguments qu'elle avait fait valoir n'eussent déterminé le père d'Appyani à garder sa prisonnière.

Cet homme bannira, désormais, toute pitié de son cœur ; avili à ses propres yeux, mais sans volonté pour remonter du fond de l'abîme, il se renfermera dans son rôle odieux de geôlier.

La seule concession qu'il fera à un reste d'humanité surnageant dans le naufrage de son âme sera d'appeler l'hypocrisie à son aide, afin d'endormir les angoisses de sa victime.

Comédie misérable qu'il substituera aux scènes de violence qui se déroulent, parfois, dans la solitude des cabanons isolés.

— Pauvre femme, dit-il, tandis que Marie-Jeanne attend une réponse favorable, tout ce que vous m'avez appris m'a profondément touché...

— Vous consentez alors ? demanda avec anxiété l'infortunée mère, qui ne pouvait soupçonner la perfidie sous l'air de bonhomie que son interlocuteur avait su se donner.

— C'est-à-dire que, pour le moment, je ne puis que prendre bonne note de ce que vous m'avez raconté et... en référer à qui de droit.

— Mais c'est bien l'affaire de la police, mon bon monsieur ! balbutia Marie-Jeanne en laissant voir sa déception.

— Je ne relève pas du commissaire de police ! répliqua l'aliéniste avec un sourire faux.

— C'est à un magistrat d'un ordre plus élevé, ajouta-t-il, que je devrai m'adresser pour obtenir votre mise en liberté... d'abord...

— Oh ! oui, avant tout, mon bon monsieur... ma liberté !...

Et la pauvre créature se tordait les mains dans l'effort qu'elle faisait pour contenir une nouvelle explosion de douleur.

— C'est également devant ce magistrat, chef du parquet, que je me présenterai afin de lui exposer votre situation, reprit le professeur Marcus sans s'inquiéter de l'interruption, car ses fonctions consistent à écouter les plaintes et à faire rendre justice...

Un rayon d'espérance passa furtivement sur le visage de Marie-Jeanne.

— Ah ! que je vous serai reconnaissante, monsieur, que je vous bénirai ! exclama-t-elle.

L'aliéniste ne sourcilla pas.

— Il faudra toutefois vous résigner à prendre patience ! se contenta-t-il de dire d'un ton naturel.

—Comment ! Ce n'est donc pas tout de suite...

Le professeur Marcus interrompit doucement.

—On ne peut se présenter dans le cabinet d'un magistrat si haut placé sans avoir, préalablement, sollicité et obtenu de lui une audience... qu'il ne refuse, du reste, jamais, s'empressa d'ajouter le docteur en manière d'atténuation.

Marie-Jeanne allait infailliblement retomber dans les mêmes angoisses que la confiance d'une seconde avait dissipées.

L'aliéniste jugea prudent d'obvier au retour des mêmes scènes de violent désespoir.

Il s'ingénia à prouver à cette infortunée que toute insistance de sa part deviendrait inutile en présence de formalités auxquelles il était obligé de se soumettre.

Il lui donna même à entendre qu'il était aussi désireux, aussi pressé qu'elle pouvait l'être elle-même, de mettre fin à une situation qui l'affligeait profondément.

Il fit valoir le côté pénible de ses fonctions de directeur d'un établissement placé sous la surveillance de l'administration, fonctions qui l'obligeaient à observer rigoureusement certains règlements dont il ne pouvait s'écarter sans exposer à un blâme sévère.

Il eut même l'habileté de prier la malheureuse femme de lui rendre la tâche moins pénible en accédant aux exigences de la situation.

Il promettait d'abrèger, autant qu'il serait en son pouvoir de le faire, les formalités à remplir, s'intéressant de tout son cœur, affirmait-il d'un air de sincérité émue, au sort d'une mère aussi cruellement éprouvée.

Il joua l'attendrissement avec le talent d'un comédien consommé dans son art, si bien que la pauvre Marie-Jeanne se laissait bercer par l'espoir qu'elle avait réellement trouvé en lui un protecteur animé des meilleures intentions et guidé par un impérieux sentiment de droiture et de justice.

Toutefois l'aliéniste avait réservé un dernier argument.

—Au surplus, dit-il, votre enfant n'est pas, que je sache, en péril chez Mme la comtesse de Bussières. Vous ne pouvez douter qu'en votre absence (il souligna ces mots) votre fils ne soit entouré de sollicitude et de soins. Ce doit être, je suppose, une consolation pour vous de savoir que, momentanément, vous pouvez rester séparée de lui, avec la certitude qu'on s'empressa de le rendre à votre amour dès que l'erreur aura pu être constatée.

L'argument avait porté. Marie-Jeanne courba le front, avec un mouvement de douloureuse résignation.

C'est ce qu'attendait l'aliéniste.

—Je vous sais gré d'avoir compris mon embarras, prononça-t-il avec cette soudaine animation qui caractérise le succès obtenu après un long et laborieux débat ; je vous remercie de vous soumettre à la nécessité de prendre patience, car tout le temps que j'aurais employé, de nouveau, à vous convaincre, sera maintenant plus utilement employé à abrèger votre séjour ici !

—Je vais donc, ajouta-t-il, vous faire conduire dans une chambre où vous pourrez prendre un repos nécessaire, en attendant que j'aie accompli les formalités indispensables.

—Mais... ne puis-je rester ici ? demanda Marie-Jeanne.

—Non, c'est une des pièces où je reçois les pensionnaires qu'on m'amène.

Et laissant la pauvre créature sous cette impression qu'il allait s'occuper immédiatement de sa mise en liberté et de lui faire rendre justice, le professeur Marcus se retira.

Quelques instants plus tard, une femme de service ouvrant discrètement la porte s'empressa auprès de Marie-Jeanne qui vaincue à la fin par la fatigue, épuisée par les violentes émotions subies, s'était affaissée dans un fauteuil.

Très stylée et choisie assurément pour l'emploi qu'elle remplissait dans la maison de santé, la femme de service avait cette physionomie douce et souriante qui généralement chez la sœur de charité appelle la sympathie.

—Venez avec moi, ma bonne dame, dit-elle en aidant Marie-Jeanne à se mettre debout ; prenez mon bras, car je vois que vous êtes bien fatiguée...

Puis elle ajouta d'un air de confiance :

—Il nous est défendu de causer avec les pensionnaires, mais vous n'êtes pas ici... comme les autres...

—Ah ! vous savez...

L'exclamation poussée par Marie-Jeanne demeura suspendue.

—Chut ! fit l'employée, on pourra nous entendre parler...

—Nous causerons lorsque nous serons rendues dans la chambre où je vais vous conduire... Là, je serai sûre que personne ne pourra écouter ce que nous dirons.

Et, de nouveau, elle mit l'index en croix sur ses lèvres pour recommander le silence.

Marie-Jeanne se laissa prendre à l'appât, pauvre créature éprouvée au delà de toute expression que la moindre preuve d'intérêt reconfortait et rendait confiante.

Elle se laissa conduire, appuyée sur le bras de la femme de service.

On traversa un long couloir voûté, au bout duquel était un escalier en colimaçon,—un véritable escalier d'intérieur de tour.

On gravit, silencieusement, les marches de deux étages.

Puis l'employée poussa une porte qui se referma d'elle-même avec un bruit sourd, dès que les deux femmes en eurent franchi le seuil.

La femme de service prit Marie-Jeanne par la main, pour la guider dans sa marche forcément hésitante, car on avançait à présent pas à pas dans une galerie plongée dans l'obscurité.

Instinctivement, saisie de terreur, Marie-Jeanne s'informa :

—Où sommes-nous donc ?

—Silence !

Quoique ces mots eussent été simplement murmurés, le bruit des voix se répercuta d'écho en écho pour se perdre, à la fin, dans un grondement sourd qui fit passer un frisson dans les veines de Marie-Jeanne.

Puis l'employée ajouta de sa même voix douce :

—N'ayez pas peur !... Ne tremblez pas ainsi !... Nous serons bientôt arrivées !

On longeait une galerie étroite, car le corps des deux femmes frotait le mur.

Soudain un jet de lumière coupa l'obscurité. Et avant que Marie-Jeanne ait eu le temps de se reconnaître, elle se trouvait dans une chambre éclairée par une fenêtre garnie de barreaux de fer.

—Vous voyez, lui dit la personne qui l'avait introduite, sans qu'elle eût su comment on avait pénétré dans cette chambre, car il n'y avait pas de porte apparente, vous voyez, ma bonne dame, que vous ne serez pas trop mal ici...

—Surtout si vous ne devez pas y rester longtemps ! ajouta-t-elle de ce même air doux et souriant qui paraissait stéréotypé sur son visage.

En effet, la petite pièce dans laquelle on se trouvait représentait assez une chambre d'hôtel de voyageurs de médiocre catégorie.

Mais tout y était d'une extrême propreté : le lit avec ses rideaux blancs, les chaises bien cirées ainsi que le bois d'un fauteuil faisant face à une commode en bois de noyer.

L'employée indiquait chaque meuble comme si elle eût fait l'inventaire du mobilier.

S'arrêtant devant le lavabo à garniture complète en fer battu tout reluisant :

—Vous avez ici, ma bonne dame, dit-elle, tout ce qu'il faut pour la toilette...

—Je vous remercie ! balbutia Marie-Jeanne sans trop savoir ce qu'elle disait, car l'inquiétude l'avait subitement envahi et mille idées confuses se succédaient tumultueusement en son esprit.

—Asseyez-vous, lui dit la femme de service en lui approchant le fauteuil.

Mais, Marie-Jeanne s'obstinant à rester debout, l'employée ajouta :

—Je comprends qu'il doive vous tarder de vous en aller d'ici, de retourner chez vous !... Mais ce n'est pas une raison pour ne pas prendre un repos qui vous est nécessaire.

Marie-Jeanne l'interrompit :

—Est-ce que je vais rester longtemps ici ? demanda-t-elle avec anxiété et en regardant fixement la femme qui lui parlait.

—Combien de temps faut-il pour aller... chez...

Elle chercha dans sa mémoire ne se rappelant plus ce que lui avait dit le directeur.

—Un magistrat... d'un rang élevé ! dit-elle.

Puis tout à coup :

—Ah !... c'est bien ça, je me le rappelle... c'est le chef du parquet ! s'écria-t-elle.

—Le chef du parquet ! répéta la femme de service... Alors c'est chez le Procureur !... Ah ! bien, ma bonne dame, continua-t-elle, c'est loin... bien loin ; c'est dans Paris !

—Dans Paris !... Mais ici, nous ne sommes donc pas dans Paris ? demanda Marie-Jeanne...

—Où sommes-nous donc alors ?

—Vous devez bien vous rappeler par où vous avez passé et le temps que l'on a mis, en voiture, pour venir ici ?...

Il était évident que la femme attachée à l'établissement avait des ordres à ce sujet, car Marie-Jeanne eut beau l'interroger, elle ne put obtenir que cette réponse : " Vous êtes à la campagne, dans les environs de Paris. "

Marie-Jeanne se sentait reprise des mêmes transes, des mêmes angoisses que, par ses promesses, le directeur de la maison de santé était parvenu à calmer.

Son visage exprimait à présent les violentes impressions de son âme affolée de nouveau.

Sa voix tremblait quand elle s'informa :

—Savez-vous si le directeur est parti tout de suite... pour aller chez le procureur ?

—Il vous l'a promis ? C'est qu'alors il y sera allé !...

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! exclama l'infortunée en joignant les mains comme pour implorer.

— Voyons, ma bonne dame, il ne faut pas vous faire du chagrin, puisque l'on vous a promis...

— Ah ! vous savez donc quelque chose ? interrompit avec vivacité la malheureuse créature qui ne demandait qu'à être rassurée...

Puis devenant plus pressante :

— Voyons, écoutez-moi, parlez-moi. Vous avez sans doute que c'est... par erreur qu'on m'a emmenée dans cette maison ?...

" Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

" Tout à l'heure ne m'avez-vous pas dit qu'une fois dans cette chambre ne pourrions causer parce que personne ne serait là pour nous écouter...

" Rappelez-vous bien.

— C'est vrai, je vous l'ai dit, mais...

— Oui, je sais... c'est encore vous qui m'avez dit cela, je sais qu'il vous est défendu de causer avec les pensionnaires...

— Assurément, excepté pour les choses qui ont rapport au service.

Marie-Jeanne, s'emparant des mains de son interlocutrice :

— Cependant, dit-elle avec animation, j'ai bien retenu vos propres paroles.

" Vous m'avez dit : "... Mais vous, c'est différent... vous n'êtes pas " comme les autres... "

" C'est donc que vous savez que... que je ne suis pas folle !

— Pauvre femme ! pensa l'employée, habituée qu'elle était à entendre les malheureux frappés de démence tenir un langage semblable.

Elle se disait : " Ils sont tous les mêmes ! "

Cette bonne créature était très intelligente, très patiente avec les infortunés déments, si irritables, si violents parfois avec les gardiens et les infirmiers. En outre elle était très entendue dans les soins à donner aux malades " difficiles ", selon l'expression consacrée dans les établissements où l'on traite spécialement les affections du cerveau.

Depuis plusieurs années qu'elle était attachée à la maison de santé de Suresnes, on la citait pour son dévouement aux pauvres êtres dont la garde lui était confiée.

On lui attribuait la guérison presque miraculeuse de plusieurs d'entre les pensionnaires dont on avait tout d'abord considéré l'état comme désespéré.

Mme Brigitte, c'est sous ce prénom qu'elle était connue dans l'établissement, était une femme entre deux âges.

Le docteur Marcus avait la plus entière confiance en elle, comme de son côté elle professait la plus grande admiration pour le savant aliéniste.

Elle croyait bien sincèrement à la droiture, à la grande honnêteté, à la bonté de ses sentiments. C'était à ses yeux enfin un grand cœur dans l'acception la plus étendue de l'expression.

Tout ce que disait le directeur était d'avance accepté par elle comme " parole d'évangile " et il ne lui serait jamais venu à l'idée que le savant pût faire fausse route dans un diagnostic, pas plus que l'homme de bien pût avoir une seconde de défaillance dans son existence exclusivement vouée (c'était chez elle une conviction absolue) à la charité et au bien de l'humanité.

Aussi lorsque le directeur l'avait fait venir dans son cabinet afin de l'attacher spécialement à la pensionnaire qu'il fallait " garder " comme le comprenait le docteur Appyani, il n'eut qu'à lui dire :

— J'ai recours à votre dévouement qui ne m'a jamais fait défaut, pour vous charger d'une malheureuse que l'on m'a recommandée d'une façon toute particulière et dont, au surplus, la situation est digne d'intérêt.

— Bien, monsieur le directeur ! avait répondu Mme Brigitte.

En quelques mots, le professeur Marcus l'avait alors mise au courant de la prétendue " idée fixe " qui était censée troubler le cerveau de la nouvelle pensionnaire.

Il avait ajouté, et l'on sait quelle valeur avait pour l'employée un diagnostic de l'aliéniste, il avait donc ajouté :

— Si la guérison est possible, elle sera lente, très lente à se manifester, je doute même que nous puissions obtenir un heureux résultat.

" C'est pourquoi, continua le professeur Marcus, il faut éviter, avec la malade, tout ce qui pourrait provoquer chez elle la colère et les exaspérations auxquelles, m'a-t-on dit, elle est sujette.

On comprend que, renseignée de la sorte, la femme de service avait tout de suite arrêté dans son esprit la ligne de conduite à suivre avec la malheureuse créature qu'on lui avait dit être atteinte de folie incurable.

On a déjà vu avec quelle douceur elle avait parlé, dès le premier moment, à Marie-Jeanne.

Elle devait, pensait-elle, entretenir cette malheureuse dans une espérance continuelle, la reconforter sans cesse avec la perspective qu'elle serait bientôt libre.

Avant tout il fallait éviter de la contrarier, s'était-elle dit.

Aussi, pressée de questions comme elle l'était depuis que l'on était

arrivé dans la chambre qu'allait habiter, momentanément au moins, Marie-Jeanne, prit-elle le parti de répondre de façon à calmer autant que possible les alarmes dont elle redoutait l'effet pour la pauvre femme qu'elle considérait comme une aliénée.

— Oui, dit-elle, je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite...

— Il faut donc la tenir ! exclama Marie-Jeanne d'un ton ferme.

Et la malheureuse femme se mit à l'implorer d'un air si touchant, d'une voix si attendrie et si calme, elle lui conta avec une lucidité si complète toutes les phases de sa douloureuse existence, que si elle n'eût ressenti le profond respect que l'on sait pour l'opinion du professeur Marcus, Mme Brigitte n'eût pas douté, un seul instant, que celle qu'on lui avait donnée pour folle ne fût en pleine possession de son intelligence et de sa raison.

Mme Brigitte ne laissa percer aucune surprise. Elle répondit simplement :

— Je ne peux pas vous dire si M. le directeur est parti pour la ville tout de suite après vous avoir parlé, ni s'il sera longtemps absent...

" Mais, s'empressa-t-elle d'ajouter voyant que la pauvre femme donnait des signes de détresse, je puis aller m'informer, et... en vous apportant ici votre dîner...

— C'est inutile !... Je n'ai besoin de rien ! interrompit Marie-Jeanne. Manger ?... Quand j'ai le cœur serré comme dans un étau, quand l'impatience me dévore ! Il me semble, si je reste plus longtemps ici, que je vais mourir.

— Ah ! ne parlez pas comme ça, ma bonne dame, fit l'employée en prenant dans les siennes les mains de Marie-Jeanne.

Et s'exprimant avec une réelle émotion, elle exhorta l'infortunée à ne pas s'exagérer la situation.

— Je sais bien, lui dit-elle, que lorsqu'on a du chagrin on se laisse aller au découragement !... Il faut vous remonter, ma bonne dame, et écouter les conseils des personnes qui vous portent de l'intérêt !...

" Voici bientôt l'heure où les pensionnaires vont se mettre à table pour le repas du soir... Si monsieur le directeur m'a donné l'ordre de vous servir ici, c'est que sans doute il n'a pas voulu vous exposer à la curiosité de ces pauvres malades qui sont presque tous comme de grands enfants..."

" Ah ! ça ne serait pas la même chose si vous deviez rester ici quelque temps..."

Ces dernières paroles, dites avec intention, produisirent l'effet qu'en attendait la femme de service.

Marie-Jeanne exhala un long soupir qui soulagea sa poitrine étreinte par l'anxiété et la crainte.

Mme Brigitte en profita pour ajouter :

— Vous mangerez ou vous ne mangerez pas, c'est à votre volonté, ma bonne dame ; mais il faut tout de même que je vous apporte ici votre dîner, puisque c'est l'ordre de M. le directeur.

— Faites votre devoir ! madame, prononça Marie-Jeanne en appuyant son front sur sa main comme pour réfléchir.

A ce moment, le son d'une cloche qui carillonnait dans la cour vint tout à coup couper la conversation.

— Vous entendez, fit l'employée, voici qu'on sonne pour le dîner ; c'est seulement le premier coup de cloche pour avertir les surveillants qui accompagnent les pensionnaires à la promenade dans le parc.

" Tenez, si vous voulez regarder par là, vous verrez tous ceux qui vont passer pour se rendre au réfectoire.

Et prenant Marie-Jeanne par la main, elle l'entraîna doucement vers la fenêtre.

C'était de sa part un simple prétexte afin de pouvoir se retirer, profitant pour cela de ce que la pauvre femme dont on lui avait confié la garde, serait occupée à regarder passer les pensionnaires de l'établissement.

Elle comptait sur la curiosité instinctive qui souvent prime, pendant quelques instants, les préoccupations les plus sérieuses.

Et de fait les regards de Marie-Jeanne étaient, à ce moment, sollicités par le spectacle si nouveau qu'offre l'intérieur et le service d'une maison d'aliénés.

La cloche ayant, dans l'intervalle, sonné le second coup réglementaire, Marie-Jeanne put voir se succéder dans la cour un certain nombre de personnes accompagnées—selon leur sexe—par des hommes de service ou des surveillantes.

Bientôt elle sentit son cœur se serrer, à l'idée que ces infortunés avaient sans doute une famille, des amis, des enfants dont ils étaient peut-être à jamais séparés !...

Elle se disait qu'il avait suffi d'un choc d'une seconde ou d'un embrasement instantané pour faire chanceler leur raison et désorienter leur intelligence.

Et se souvenant de ce qui lui était arrivé à elle-même, se rappelant les horribles souffrances qu'elle avait subies en ce jour d'effroyable détresse où, — n'ayant plus de perspective, plus d'espérance, — elle avait appelé la mort ; se rendant compte enfin de l'affreuse situation à laquelle elle était acculée, la malheureuse se mit à trembler.

Saisie de vertige, elle vit, comme dans une hallucination, défilier ces êtres, les uns gesticulant, les autres mornes et silencieux, quelques-uns pérorant avec une extrême animation, d'autres inquiets et se laissant conduire par la main comme des enfants peureux ; tous accompagnés et surveillés de près !

Elle resta ainsi, les mains cramponnées aux barreaux de la fenêtre, l'esprit perdu dans un chaos de pensées lugubres, de sinistres pressentiments, l'âme en proie à d'insurmontables effarements.

Elle était encore là, quand la femme de service ouvrant la porte, s'écria :

— Bonne nouvelle, pauvre madame, monsieur le directeur est parti... maintenant il n'y a plus qu'à attendre son retour et à prendre patience.

Tout en parlant Mme Brigitte mettait le couvert.

Cette excellente femme, obéissant aux ordres reçus, employait le mensonge pour tâcher d'amener la pensionnaire à céder à ses exhortations.

Elle ajouta :

— Vous voyez que je me suis occupée de vous, comme je vous l'avais promis. Aussi j'espère que vous ne refuserez pas de me faire plaisir à votre tour.

Elle avait versé du bouillon dans une tasse et le présentait, en disant :

— Je sais bien que vous ne songer guère à la nourriture en ce moment. Mais c'est nécessaire dans votre état, après toutes les émotions qui vous ont brisée ; il faut à présent, surtout, que vous repreniez des forces.

Marie-Jeanne, ainsi pressée et obsédée, n'aspirait plus qu'à ce qu'on la rendît à son unique préoccupation.

Elle céda. La femme de service, satisfaite de ce premier succès, insista pour la décider à avaler quelques gorgées de vin.

Puis prestement elle enleva le couvert. Elle supposait que ce peu qu'elle avait réussi à faire prendre à la pensionnaire suffirait probablement à produire l'effet attendu. En effet, on avait servi à Marie-Jeanne des aliments préparés spécialement pour combattre l'agitation chez les malades "difficiles".

La pauvre femme se montra tout de suite moins exaltée ; elle remercia l'employée de se donner tant de peine pour la tranquilliser.

Et c'est d'un air de résignation qu'elle lui dit, au moment où elle se retirait :

— Ne m'oubliez pas, je vous en prie ! Songez que je vais attendre et compter les minutes !

Lorsque Marie-Jeanne commença à sortir de l'état d'assoupissement, ou pour mieux dire d'engourdissement, lequel s'était produit après le repas sommaire qu'elle avait consenti à faire, le soir était venu.

La chambre était à présent vaguement éclairée par la clarté provenant d'un réverbère placé au milieu de la cour.

Encore sous l'influence du "calmant" qu'on lui avait administré sans qu'elle s'en doutât, la malheureuse femme cherchait à surmonter un reste de somnolence et à ressaisir ses idées.

Elle se demandait ce qui lui était arrivé, s'étonnant qu'elle eût pu ainsi s'endormir, inquiète et alarmée comme elle l'était depuis qu'elle se trouvait dans cette horrible maison.

Combien de temps avait duré cet assoupissement ? Que s'était-il passé ? Quelle heure était-il ? Autant de questions qui se succédaient en son esprit et jetaient le trouble en son âme.

Elle s'était levée péniblement comme si sa tête trop lourde eût entraîné le corps.

Il lui semblait qu'elle éprouvait un besoin d'air vif sur le visage et, en chancelant, elle fit quelques pas pour s'approcher de la fenêtre.

Tout à coup elle s'arrêta, tremblante, se rappelant le lugubre défilé des fous qui se rendaient au réfectoire.

Elle se souvint qu'à la vue de ces malheureux elle avait été saisie d'horreur et d'effroi de se savoir enfermée, elle aussi, séparée du monde comme l'étaient, peut-être pour toujours, ces déshérités du sort.

Et de nouveau elle se sentit envahir par une insurmontable épouvante.

Elle détournait les yeux afin de ne plus regarder cette fenêtre éclairée qui l'attirait.

Il lui semblait qu'elle allait encore voir passer et repasser sous ses yeux ces mêmes êtres grimaçants, ou mornes et silencieux, tous accompagnés et surveillés.

Elle essaya de chasser ces souvenirs obsédants qui lui mettaient une pression douloureuse dans l'esprit.

Elle chercha à se rendre compte du temps qui avait pu s'écouler depuis qu'elle était entrée dans cette maison d'aliénés.

Il faisait grand jour quand on lui avait servi à dîner, mais elle pensait qu'on pouvait n'être encore qu'au commencement de la soirée.

Soudain une horloge jeta dans le silence neuf coups qui, — frappés avec lenteur sur le timbre, — résonnèrent dans l'espace.

Marie-Jeanne tressaillit.

Le temps avait marché pendant qu'accablée par le sommeil elle oubliait qu'elle était séparée de son enfant !

Que d'heures écoulées depuis qu'on l'avait violemment arrachée d'auprès de son fils bien-aimé !

Et voilà que la nuit arrivait !...

— La nuit ! prononça-t-elle avec un geste de découragement.

Puis, ramenant sa pensée qui commençait à s'égarer, elle se mit à réfléchir qu'il n'y avait peut-être pas encore à s'alarmer outre mesure ; elle se rappelait qu'on n'avait pas répondu lorsqu'elle avait demandé dans quelle localité des environs de Paris se trouvait la maison de santé où on l'avait conduite.

Peut-être fallait-il plus de temps qu'elle ne l'avait supposé pour accomplir le trajet.

Puis il se pouvait bien aussi que le directeur ne se fût pas mis en route tout de suite après l'avoir quittée.

Hélas ! la pauvre créature se raccrochait à tout ce qui pouvait alimenter en elle un espoir qui s'affaiblissait de plus en plus.

C'est ainsi qu'elle pensa que le directeur de la maison de santé n'avait probablement pu être reçu tout de suite par le chef du parquet. Qui sait ? il attendait peut-être, l'excellent homme, avant de revenir, de s'être renseigné par lui-même.

Elle se souvenait tout à coup que le directeur lui avait parlé avec bonté, qu'il l'avait exhortée à la patience ; elle était si troublée, si frémissante qu'elle ne s'était pas rendu compte du degré d'intérêt qu'elle avait inspiré à cette homme de bien ; mais à présent certaines paroles qu'elle avait entendues pendant l'entretien avec le directeur lui revenaient à la mémoire.

Il était certain qu'on n'avait pas uniquement cherché à la calmer et qu'on voulait réellement et sérieusement s'occuper d'elle.

Comment aurait-il pu en être autrement après tout ce qu'on lui avait dit pour l'engager à ne pas s'abandonner à la douleur, à ne pas se laisser aller au désespoir ?

Du reste, il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas s'être laissé attendrir au récit des malheurs qu'elle avait subis et dont le dernier surtout l'avait si cruellement atteinte.

Assurément elle ne devait pas désespérer : telle était la conclusion optimiste de toutes ces réflexions qui se succédaient.

Alors Marie-Jeanne se résignait à prendre patience, ainsi que l'en avait priée la femme de service.

Et cette infortunée, dans la droiture de son âme, s'en voulait d'avoir laissé pénétrer même l'ombre d'un soupçon en son esprit.

Embarquée dans la confiance instinctive que lui avait inspirée la femme de service, elle s'abandonnait à une espérance douce à son cœur.

Elle se disait qu'il était impossible qu'après tout ce qu'elle avait promis cette personne la laissât se consumer dans l'anxiété, connaissant toute l'étendue de ses tourments.

Puis, accueillant les suppositions les plus invraisemblables qui se présentaient à son esprit, elle pensait que peut-être l'employée était venue pendant qu'elle sommeillait et que, n'ayant rien de nouveau à lui annoncer, elle avait voulu la laisser reposer, la voyant plus calme.

Il faut avoir passé soi-même par les mille tourments de l'attente, par les découragements inouïs succédant tout à coup à l'espoir qu'on avait patiemment entretenu en son cœur ; il faut avoir subi toutes la série des impressions douloureuses qu'éprouve celui qui, l'oreille tendue, se figure qu'il va, d'un instant à l'autre, entendre le bruit des pas dans le silence de la nuit et qui ne perçoit que le bruit des battements précipités de son cœur en émoi ; il faut enfin avoir souffert, gémi, désespéré pendant d'interminables heures, pour se faire une idée de l'état de mortelle anxiété dans lequel se trouvait Marie-Jeanne !

Combien de fois n'avait-elle pas retenu sa respiration pour écouter, l'oreille collée au mur séparant la chambre du couloir !

Combien de fois aussi, surmontant l'impression qu'elle avait éprouvée à la vue des aliénés qui traversaient la cour, n'était-elle pas retournée à la fenêtre afin de voir si quelqu'un n'allait pas traverser cette cour, pour venir dans le corps de bâtiment où elle se trouvait !

Quelle nouvelle et plus terrible souffrance pour son âme, chaque fois que l'horloge avait sonné l'heure, — une heure qui s'était écoulée comme les autres et dont chacune des minutes avait emporté un peu de l'espoir décevant !

Mille pensées douloureuses, mille appréhensions, mille craintes, mille suppositions, mille doutes, mille angoisses, se succédaient pour attiser son désespoir, pendant cette nuit d'attente et d'effroyable anxiété !

L'horloge avait déjà sonné minuit, que la malheureuse créature attendait encore sur le lit, les coudes aux genoux et le menton sur les mains crispées !

Elle attendait, les yeux fixes, le visage contracté, avec cette expression de physionomie qui doivent avoir les infortunés dont le cerveau éclate tout à coup pour laisser s'envoler la raison et donner plus à la folie !

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Déjeuner, Napolitains.

LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Puis brusquement elle se redressait dans un mouvement d'horrible convulsion qui faisait trembler tout son corps, sous une nouvelle poussée de désespoir et de rage.

Alors, saisie de terreur, elle se parlait à elle-même, s'adressant des questions et se répondant aussitôt, à haute voix, afin de se persuader à elle-même qu'elle avait encore toute sa raison !

C'est qu'à présent, arrivé à ce degré d'exaltation où l'on perçoit de sourds bourdonnements dans le cerveau, où le sang monte, monte toujours et semble emplir le crâne, Marie-Jeanne a peur de devenir folle !

Dans la lutte contre cette horrible pensée qu'elle peut tout d'un coup perdre la raison et que ce serait la fin, l'anéantissement, elle appelle le souvenir de son enfant à son secours.

— Non, je ne deviendrai pas folle ! s'écria-t-elle, Dieu ne le permettra pas ! ..

Et toute frémissante elle prononce le nom de son fils et le prononce encore avec une expression de tendresse infinie ..

— C'est la Providence, se dit-elle, qui a voulu tout ce qui est arrivé ; c'est la Providence qui lui viendra en aide, et mettra fin à cette terrible épreuve.

Marie-Jeanne s'est agenouillée devant cette fenêtre qui lui permet d'apercevoir un coin du firmament étoilé.

Elle prie, les yeux levés vers l'infini du ciel.

Elle prie avec toute la force, toute l'énergie de son âme ..

Elle supplie Dieu de lui envoyer le courage nécessaire pour surmonter cette anxiété qui n'a cessé de l'envahir, cette anxiété qui l'épouvante maintenant et qu'elle voudrait pouvoir combattre.

Absorbée dans la prière, elle n'entend plus les heures qui sonnent, elle n'a plus conscience du temps qui marche, qui marche toujours ..

Il semble que la Providence soit réellement venue à son secours en lui envoyant peu à peu cet engourdissement de son être tout entier, que l'on éprouve quand la pensée s'use à d'incessantes méditations et dans la contemplation extatique.

L'aube naissante vint la surprendre ainsi, toujours agenouillée, toujours priant.

Marie-Jeanne se releva, brisée et se demandant comment elle n'avait pas succombé à l'anxiété et aux angoisses de cette nuit terrible.

Après cette accalmie, comme si son âme, naguère affolée, se fût retrempée dans la prière, elle sentit revenir le courage qui l'avait abandonnée.

Il faisait jour maintenant et il n'était pas douteux qu'elle allait voir arriver cette femme de service qui lui avait tant promis de s'intéresser à elle.

Elle saurait, se disait-elle, par cette employée qui lui avait paru si bonne et si compatissante, pourquoi le directeur ne l'avait pas fait venir auprès de lui, à son retour de Paris.

Et Marie-Jeanne se berçait de l'espoir que ce retour s'était effectué beaucoup trop tard.

Elle se disait que le directeur n'avait pas jugé à propos de lui faire part du résultat de ses démarches, puisqu'au surplus il ne pouvait pas la remettre en liberté pendant la nuit.

Réconfortée par cette supposition, la pauvre femme se reprit à espérer et à prier.

Soudain, la cloche de la cour envoya une volée de notes retentissantes qui firent tressaillir Marie-Jeanne.

On sonnait le " réveil " pour les pensionnaires de l'établissement de Suresnes.

CHAPITRE IX. — LES PENSIONNAIRES DU PROFESSEUR MARCUS.

L'état d'accalmie qui, pour Marie-Jeanne, avait succédé aux secousses subies par elle pendant la terrible nuit d'anxiété qui venait de s'écouler, ne devait pas tarder à cesser brusquement.

La cloche sonnante " le réveil " la rappela bientôt au sentiment de son infortune.

Cette cloche lui rappelait qu'il y avait dans cette maison maudite, d'autres infortunés, enfermés et prisonniers comme elle, et peut-être aussi comme elle victimes de cruelles erreurs ou d'effroyables vengeances.

La veille elle les avait vus passer et son cœur s'était serré à ce spectacle si nouveau pour elle.

Elle avait éprouvé la plus douloureuse émotion à la vue de ces malheureux dont la raison s'était éteinte pour les uns, tandis que, vraisemblablement, pour d'autres, la pensée sommeillait, en attendant le réveil, hélas ! long à venir.

Elle se laissait aller au sentiment de pitié dont son âme était pleine pour tous ces déshérités.

Ils étaient là une trentaine, séparés du monde des vivants et con-

damnés à une réclusion peut-être éternelle. Leur aspect était bien de nature à impressionner douloureusement.

Marie-Jeanne vit passer sous ses yeux des individus à la physiologie tourmentée comme s'ils eussent éprouvé d'horribles souffrances ; d'autres chez qui le cerveau toujours en ébullition enfantait des pensées sans suite et des fantaisies bizarres.

Quelques femmes aussi : les unes ayant des allures extravagantes, d'autres paraissant plongées profondément dans des méditations sans fin ; certaines se donnaient — les mains croisées sur la poitrine — des airs de martyres de la foi marchant au supplice.

Puis, spectacle plus pénible, plus douloureux encore, des jeunes gens des deux sexes, pauvres maniaques, se livrant à de grotesques contorsions, dans une marche saccadée, comme s'ils eussent été réellement affligés d'infirmités dont ils se croyaient atteints.

Au nombre de ces névropathes et déséquilibrés inoffensifs, on pouvait en remarquer quelques-uns, qu'à leur attitude absolument naturelle, à l'expression calme et souriante de leur visage, on eût pris pour de simples visiteurs, — parents ou amis des malades.

Ceux-là s'entretenaient paisiblement, affectant même des formes de politesse raffinée comme gens habitués à se rencontrer dans le monde et professant une estime réciproque.

Quelques-uns, vêtus avec une élégante correction, pouvaient très bien passer pour des touristes en séjour de station thermale.

Tous ces types de pensionnaires, que nous venons d'esquisser au passage, faisaient partie de la catégorie de malades que, dans des maisons spéciales de santé, on classe, sous la dénomination de " névropathes ", dans la section dite des inoffensifs.

La plupart d'entre eux sont simplement atteints soit de troubles partiels, rémittents ou intermittents, soit de manies douces ou de ties douloureux, soit enfin de mélancolies prolongées ou d'agitations qui, prenant leur source dans le cerveau, se répandent par tout le corps, sous différentes formes et avec une intensité variable.

Dans l'établissement de Suresnes, à cette catégorie de malades était affecté un corps de bâtiment, à proximité d'un ancien château où se trouvaient les appartements particuliers du directeur, et en face de l' " annexe " dans une des chambres de laquelle Marie-Jeanne avait passé la nuit.

Aussi, comme nous l'avons dit, la pauvre recluse avait-elle, de la fenêtre de sa chambre, pu voir les " névropathes " au moment où ils traversaient la cour, en débouchant par le large corridor donnant accès dans le corps de logis qu'ils habitaient.

C'était un vaste bâtiment à deux étages élevés sur un rez-de-chaussée disposé pour les salles de réfectoire, les offices et les cuisines : celles-ci en sous-sol et ayant jour sur une cour intérieure clôturée par une palissade tapissée de lierre, et au milieu de laquelle s'ouvrait la porte du jardin potager où nous aurons bientôt l'occasion de conduire le lecteur, quand il sera nécessaire de lui faire faire connaissance avec les différentes catégories de malades soignés sous la direction du professeur Marcus.

Le premier étage du corps de logis dont il a été question plus haut se composait de petits appartements, avec chambre et cabinet de toilette ; ce dernier était assez spacieux pour qu'on pût, au besoin, y dresser un lit de fer.

Ces appartements, très confortables et meublés avec un certain luxe, étaient réservés aux pensionnaires riches auxquels on voulait laisser l'illusion d'une villégiature.

C'est ainsi que quelques-uns de ces malades " de choix " étaient autorisés à avoir, — pour leur service particulier, — un domestique à eux.

Dans ce cas, valet de chambre ou femme de chambre couchait dans le cabinet de toilette.

Alors, ce domestique devenait, par cela même, le surveillant dont la présence était nécessaire dans les cas d'agitation subite.

À défaut de domestique particulier, le malade était surveillé la nuit par un des infirmiers de la maison, lequel couchait alors dans le cabinet de toilette.

Le second étage du bâtiment était exclusivement composé de chambres où le malade trouvait un confortable en rapport avec le prix de sa pension.

Aussitôt le " réveil " sonné, un inspecteur (c'est toujours un médecin remplissant les fonctions d'interne dans l'établissement) se rend dans le bâtiment des " névropathes " et constate l'état des malades.

Cette visite matinale réglementaire exige, de la part du médecin de service, un tact parfait, car il est souvent appelé à dissimuler sa qualité d'inspecteur à certains pensionnaires avec lesquels il faut prendre les plus grands ménagements, afin de leur laisser ignorer dans quelles conditions ils se trouvent dans l'établissement.

D'autres, au contraire, attendent avec impatience la visite du médecin auquel ils ont toujours quelque chose de nouveau à raconter concernant leur état de santé.

Le docteur écoute tout ce qu'on lui dit, répond à toutes les questions qu'on lui adresse, promet tout ce qu'on lui demande.

Il sait : quand il doit se montrer familier, se tenir sur la réserve ou exagérer la politesse, selon le sujet auquel il rend visite.

A-t-il à constater une agitation plus grande signalée dans le rapport d'un surveillant de nuit, il lui faut prendre d'infinies précautions et des détours habiles afin de priver le "malade" de la promenade dans le parc et l'amener à désirer lui-même qu'on le soigne.

Ce n'est, au surplus, qu'après cette visite d'inspection qui se renouvelle chaque matin, qu'il autorise la promenade quotidienne.

Il arrive, parfois, que l'état d'un "inoffensif" s'aggrave subitement et nécessite l'isolement.

Dans ce cas, le pensionnaire est transféré du corps de bâtiment dont il vient d'être question dans l'annexe qui lui fait face.

On a vu précédemment que Marie-Jeanne avait été conduite dans cette annexe d'une façon mystérieuse et sans qu'on eût besoin de passer par la cour.

Partie du petit salon où elle avait été transportée évanouie, lequel attenait au cabinet du directeur de l'établissement, on lui avait fait suivre une galerie voûtée au bout de laquelle se trouvait l'escalier conduisant aux différents étages de l'annexe.

Ce bâtiment n'avait, en effet, pas d'ouverture donnant sur la cour. Le mur, de ce côté, était entièrement tapissé de lierres touffus, montant jusqu'à la toiture et encadrant les fenêtres.

On aurait pu croire que ce bâtiment avait une façade de l'autre côté.

Il n'en était rien.

Lorsqu'on en faisait le tour, en passant par une ruelle étroite qui se trouvait à l'extrémité de la cour, c'est en vain qu'on cherchait la façade du corps de logis.

On se trouvait alors en face d'une maisonnette rappelant l'architecture spéciale du chalet, et ayant pour dépendances une laiterie, un poulailler, un vaste colombier tout peuplé de pigeons de plusieurs espèces réunies et vivant de compagnie.

Cette sorte de petite ferme était encaissée dans un décor d'arbres séculaires pour la plupart et dont l'agglomération formait un épais rideau de feuillage entre la maisonnette et le bâtiment mystérieux.

L'annexe (c'est ainsi qu'on désignait, du reste, ce corps de bâtiment dans l'établissement de Suresnes) était une véritable prison.

Tout y sentait la maison d'arrêt : les couloirs sombres aux dalles retentissantes, les murs épais qui étouffaient les plaintes, les gémissements, les appels, les cris de désespoir.

Les fenêtres étaient toutes garnies de solides barreaux de fer. Très peu nombreuses et espacées, ces ouvertures ménagées pour laisser pénétrer la lumière et l'air, ne se voyaient, — du côté de la cour, — qu'à une assez grande hauteur à partir du sol, comme s'il n'y eût qu'un premier étage.

La vérité est que cette omission avait été voulue dans le plan de l'architecte.

Cette partie de l'"annexe" était, en effet, destinée à recevoir des pensionnaires dangereux. Si l'on y avait enfermé Marie-Jeanne, c'est que l'on craignait que la malheureuse femme, angoissée et affolée comme elle l'était, ne causât quelque scandale.

On s'était contenté toutefois de la loger dans la partie de l'"annexe" qui n'était pas complètement à l'état de prison.

En effet, les cellules d'isolement et les cabanons se trouvaient dans la partie du bâtiment que le rideau de verdure dont nous avons parlé cachait à la vue.

Dans cette partie de l'"annexe" les deux étages étaient percés de fenêtre, mais toutes petites, étroites, quadrillées de barreaux de fer si rapprochés qu'un homme pouvait à peine passer la main par les intervalles.

Le jour qui ne pénétrait qu'à l'état de clarté douteuse éclairait d'une façon vague l'intérieur de ces réduits, — cellule ou cabanons, — qui prenaient ainsi un aspect lugubre.

Est-il besoin de dépeindre les souffrances du malheureux, condamné à l'isolement et qui ne sort de cette prison que pour être conduit dans la construction spéciale au fronton de laquelle on peut lire ce mot "Hydrothérapie" qui n'a rien d'effrayant par lui-même et sous lequel on cache les véritables et effroyables supplices de la "douche" !

Quand le moment sera venu de le faire, étant donné que les événements auxquels est mêlée Marie-Jeanne vont se précipiter, nous conduirons le lecteur dans cette partie de l'établissement et nous l'introduirons dans ces salles où se trouvent des appareils leur donnant l'aspect que devaient avoir les salles de supplice, aux temps de l'Inquisition.

Disons tout de suite que, dans l'établissement de Suresnes, le bâtiment affecté à l'"hydrothérapie" était séparé, — et à une assez grande distance, — des autres corps de logis.

On semblait avoir voulu, en le construisant derrière un bouquet de bois faisant partie de l'immense parc, le cacher à la vue des pensionnaires et des visiteurs.

Pour s'y rendre, on suivait une allée bordée de magnifiques arbres, aboutissant au bouquet de bois, délicieux endroit comme les

recherchent d'habitude — pour les déjeuners champêtres — les amateurs de solitude.

Là, en effet, des sentiers solitaires serpentant sous bois conduisent à des clairières ombragées, avec de la mousse veloutée pour tapis ou du gazon brodé de fleurettes.

Dans les branches, des oiseaux champêtre lançant à la brise qui les emporte trilles et cadences ajoutent ainsi un charme de plus à ce bocage.

Qui pourrait se douter, en pénétrant sous ces ombrages, qu'à quelques pas plus loin, derrière ces arbres, au bout de ces sentiers, sont des salles de tortures où des malheureux, maintenus vigoureusement dans l'immobilité, subissent une effroyable médication, brisés, écrasés par la "douche" et que leurs cris de douleur, perçant les murs épais, viennent parfois se mêler aux gazouillis d'amour des fauvettes et des rouges-gorges !

Cruelle nécessité, nous dira-t-on, médication terrible, à la vérité, mais dont la science peut espérer des effets salutaires, des cures miraculeuses !

Oui, — lorsque ceux qu'on soigne de la sorte sont des malades et non des victimes !...

Oui, — quand la douche doit combattre la démence et non la provoquer !

Mais n'anticipons pas sur les scènes d'horreur qui vont bientôt se dérouler dans le bâtiment dit de l'"Hydrothérapie".

Retournons auprès de Marie-Jeanne que nous avons laissée le visage appuyé contre les barreaux de la fenêtre, et suivant de son regard voilé de larmes les pauvres êtres qui déambulent dans la cour, en attendant que la cloche, sonnant à nouveau, annonce le "déjeuner du matin".

Après la nuit d'insomnie, d'anxiété, de larmes et d'angoisses, l'infortunée avait peu à peu repris confiance.

Voyant comment on s'occupait des pensionnaires de l'établissement, elle se disait que ce "réveil" avait également sonné pour tous ceux qui se trouvaient dans la maison de santé et que, naturellement, on allait s'occuper aussi d'elle.

Elle s'attendait donc à voir apparaître, d'un moment à l'autre, dans la chambre, cette même personne qui, la veille, l'y avait conduite.

Et, se rappelant les marques d'intérêt que lui avait données cette personne, elle voulait se persuader à elle-même qu'elle allait lui annoncer une bonne nouvelle.

C'est que, malgré tout ce qui lui était arrivé, Marie-Jeanne ne pouvait admettre comme possible un plus long internement dans une maison d'aliénés, alors qu'elle se sentait absolument saine d'esprit.

Elle pensait que les médecins attachés à l'établissement ne manqueraient pas, s'ils étaient appelés, de reconnaître que rien ne justifiait son envoi dans la maison de santé, et que, l'erreur reconnue, on s'empresserait de la renvoyer chez elle.

Du reste, le directeur ne devait pas, pensait-elle, tarder à la faire appeler, ne fût-ce que pour lui rendre compte du résultat de la démarche qu'il avait consenti à faire auprès du chef du parquet de Paris.

Telles étaient les réflexions de Marie-Jeanne, quand elle en fut tout à coup distraite par un bruit qui semblait provenir d'une des parties de sa chambre.

Elle se retourna brusquement, croyant qu'on avait frappé.

Il lui sembla, à ce moment, percevoir le grincement d'une clef qu'on essaierait d'introduire à tâtons dans le trou d'une serrure.

Puis, le bruit avait cessé.

Intriguée, Marie-Jeanne s'était dirigée lentement, avec une vague sensation de crainte, vers l'endroit où ce bruit venait de se produire.

Elle écouta.

Le même bruit se renouvela.

Cette fois, elle était bien certaine de ne pas s'être trompée.

On frappait au mur, non pas du côté du couloir, comme elle l'avait supposé tout d'abord, mais au mur séparant, selon toute probabilité, la chambre où elle se trouvait d'une pièce contiguë.

Les coups, arrivant assourdis à son oreille, lui faisait supposer que le mur était d'une bonne épaisseur.

Qui pouvait frapper ainsi ? Quelque pensionnaire, sans doute ? Dans ce cas, ce serait donc un appel. La personne qui logeait dans la chambre voisine de la sienne voulait probablement essayer de communiquer avec elle.

Mais comment ?

Marie-Jeanne n'était pas sans savoir que les prisonniers avaient une façon à eux d'échanger leurs idées et de se comprendre, au moyen de coups frappés au mur qui séparait leurs cachots.

Elle avait entendu parler d'évasions extraordinaires qui s'étaient accomplies parce que les détenus avaient pu combiner un plan en employant, — pour s'entretenir, — l'alphabet dit "des prisons", c'est-à-dire en frappant un coup pour désigner la lettre A, deux pour la lettre B, et ainsi de suite.

Quand le mot est complet, on frappe à coups pressés avant de passer à un autre mot.

Il arrive que le prisonnier, pour transmettre ainsi télégraphiquement une phrase complète de quelque importance, est obligé de dépenser plus d'une heure de patience.

Pendant quelques secondes, Marie-Jeanne demeura dans l'indécision sur ce qu'elle devait faire.

Répondrait-elle à ce signal ?

Elle hésitait, se disant que c'était probablement un fou qui cherchait à attirer son attention.

Hélas !... s'il en était ainsi, et c'était vraisemblable, à quoi servirait qu'elle répondit au signal de ce malheureux ?

Ce serait peut-être provoquer chez lui une agitation plus violente. Marie-Jeanne décida, à regret, qu'elle ne répondrait pas.

Puis tout à coup la réflexion lui vint que celui qui frappait ainsi au mur pouvait bien se trouver dans une situation identique à la sienne.

S'il en était ainsi, elle ne pouvait, pensait-elle, ne pas répondre à ce signal d'un désespéré.

Et vivement elle s'approcha du mur.

Les coups se répétaient, espacés, frappés de plus en plus fort.

Instinctivement elle y répondit.

Alors elle crut entendre comme un cri poussé de l'autre côté du mur.

Elle prêta l'oreille.

De nouveau il lui sembla percevoir une exclamation poussée avec force.

Un tressaillement agita tout son être.

Puis elle éprouva comme une sensation de soulagement, la sensation que doit ressentir le prisonnier qui vient de découvrir qu'il a un voisin de cellule avec lequel, pendant sa captivité, il pourra s'entretenir ; que, désormais, il ne sera plus seul, séparé du reste du monde.

Marie-Jeanne toute tremblante, attendait, espérant à présent, qu'on allait renouveler le signal, quand elle entendit qu'on ouvrait la porte de la chambre.

En se retournant, elle se trouva en présence de Mme Brigitte.

La surveillante avait l'air contrit. Elle rougissait même comme si elle eût été embarrassée pour commencer l'entretien avec la prisonnière.

Ce fut Marie-Jeanne qui rompit le silence.

— Ah ! comme je vous ai attendu, comme j'ai souffert ! prononça-t-elle en joignant ses mains tremblantes.

— Il n'y a pas eu de ma faute, ma pauvre dame, répondit la surveillante.

— Mais vous venez me chercher, j'espère, pour me conduire auprès du directeur... Ah ! partons, partons bien vite, madame !

La surveillante tenait les yeux baissés et ne répondit pas.

— Pourquoi ne partons-nous pas tout de suite ? demanda Marie-Jeanne avec inquiétude.

— Je n'ai pas d'ordre, pauvre dame !

— Pas d'ordre ?... Cependant, le directeur...

— Tenez, je vais tout vous dire : M. le directeur n'a probablement pas jugé à propos d'aller à Paris hier soir !

— Mais ne l'avait-il pas promis ?

— Que voulez-vous, ma pauvre, on ne peut pas toujours tenir ce qu'on promet...

« En tout cas, je puis vous certifier, s'empressa-t-elle d'ajouter, que M. le directeur a écrit... »

— Au chef du parquet ?...

— Non !... Mais à quelqu'un de sérieux, un médecin qui doit venir ici... à ce que j'ai compris, et qui saura dire si, oui ou non...

— Si, oui ou non, je suis folle ; c'est bien ce que je dois comprendre, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas ça, ma bonne dame ; je pense que le médecin qu'on attend aujourd'hui... décidera... si l'on doit vous garder encore quelques jours ici ou bien s'il l'on pourra vous laisser, tout de suite, retourner chez vous !...

Marie-Jeanne avait compris.

Elle se sentit aussitôt reprise des mêmes inquiétudes, des mêmes transes dont elle avait été assaillie au moment où le directeur lui faisait subir l'interrogatoire de la veille.

Mme Brigitte voulut toutefois essayer de calmer ce commencement d'agitation.

— Vous voyez, dit-elle, que vous n'avez plus guère à attendre avant d'être fixée...

Et changeant de conversation :

— Qu'avez-vous l'habitude de prendre le matin ?... Ici, c'est à la volonté des pensionnaires, bien entendu quand ils sont bien portants... de corps !

Marie-Jeanne, malgré qu'elle eût été cruellement frappée du manque de parole du directeur, n'avait plus le même motif de découragement, à présent qu'on lui avait annoncé la venue prochaine du médecin qu'on attendait.

Elle était sûre de prouver qu'elle avait toute sa raison.

Aussi ne refusa-t-elle pas de prendre une tasse de lait.

— Cela vous remettra un peu, car je me doute que vous avez dû passer une bien mauvaise nuit !

« Le lit n'a même pas été défait ! ajouta la surveillante avec tristesse.

« Enfin, vous serez peut-être moins tourmentée quand vous aurez vu le médecin de Paris... »

— Viendra-t-il, bientôt, au moins ? s'informa Marie-Jeanne, qui, quoi qu'elle fit, ne pouvait commander complètement à son impatience.

— Peut-être pas ce matin, mais vous pouvez y compter pour l'après-midi.

— En tout cas, dit-elle pour rassurer autant que possible la prisonnière, je viendrai vous prévenir aussitôt que le docteur sera arrivé.

La pauvre femme savait, par la cruelle expérience de la nuit, ce que valaient les promesses dans cette horrible maison.

Elle pensait :

« Cette femme aussi me croit folle. » Et un soupir s'échappa de son sein.

Mme Brigitte se retira, quelque peu surprise de n'être pas retenue par celle qui, la veille, l'avait priée de ne pas l'abandonner.

Et, de son côté, elle se disait :

— Ce sera pour celle-là comme pour les autres : elle se calmera et elle finira par s'habituer.

Marie-Jeanne, une fois seule, reporta sa pensée vers cette inconnu qui se trouvait prisonnier comme elle, et, enfermé dans la pièce contiguë à sa chambre.

Comme si elle eût eu le pressentiment d'une communauté d'infortune, elle eût voulu que celui-ci renouvelât le signal.

Elle se sentait attirée vers ce mur contre lequel on avait frappé tout à l'heure.

Elle se demandait comment la personne qui se trouvait là s'était aperçue de sa présence dans cette chambre.

Peut-être, dans les moments d'exaspération qu'elle avait eus durant cette nuit terrible, avait-elle poussé des cris, appelé au secours !...

Qui sait même si elle n'avait pas, dans le trouble de ses esprits, cogné elle-même contre les murs, comme s'ils dussent tomber devant elle et lui livrer passage ?

Elle avait tant souffert qu'elle ne se souvenait plus !...

Alors elle fut saisie de l'irrésistible besoin de faire à son tour un signal.

Et doucement, timidement d'abord, elle cogna une première fois.

Puis elle attendit, haletante d'émotion.

Pas de réponse !

Peut-être n'avait-on pas entendu.

Elle se mit à frapper, à coups plus précipités.

Cette fois on répondit.

Elle appuya son oreille contre le mur, pour mieux entendre.

Soudain elle s'aperçut que l'on continuait de frapper, mais en montant, comme si la personne qui se trouvait dans l'autre chambre eût peu à peu levé le bras.

Bientôt le bruit continua de s'éloigner dans la direction du plafond. Marie-Jeanne supposa que la personne qui lui envoyait le signal avait dû se hisser sur une chaise ou sur un autre meuble, afin de pouvoir atteindre plus haut.

Il y avait donc, de sa part, une intention qui échappait encore à Marie-Jeanne.

Ce ne pouvait être que pour attirer son attention vers un point de ce mur qu'on agissait ainsi.

Une inspiration vint à Marie-Jeanne, et aussitôt, montant sur une chaise, elle répondit coup par coup au signal, en ayant soin de cogner, de façon que les coups correspondissent le plus exactement possible avec ceux frappés de l'autre côté du mur.

Au bout de quelques instants, le bruit cessa. Marie-Jeanne attendit, anxieuse.

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.